

LE
TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES



1877

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

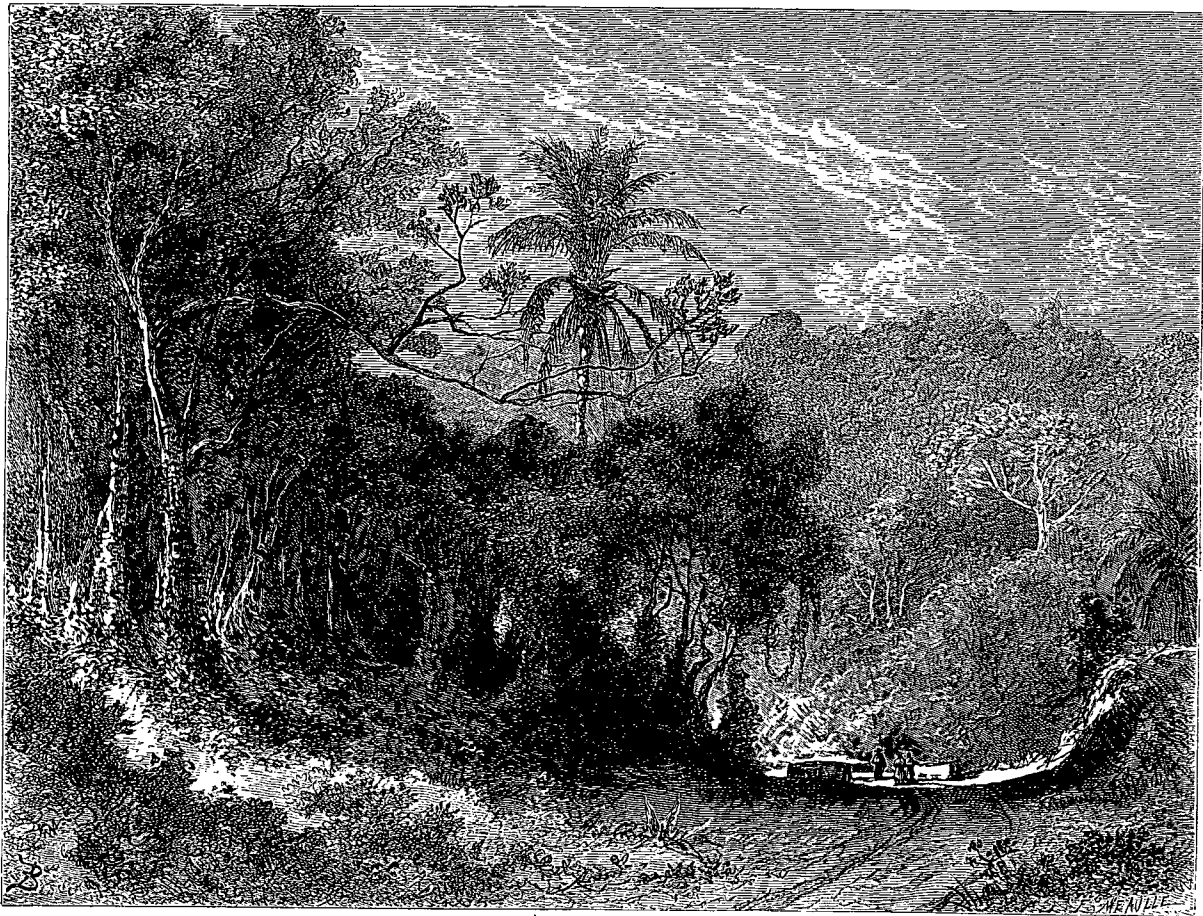
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1877

Droits de propriété et de traduction réservés.

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Paysage à la Pointe-à-Pitre. — Dessin de E. de Bérard, d'après nature.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — EQUATEUR — PEROU),

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

COLOMBIE.

De Paris aux Antilles. — La Guadeloupe. — La Martinique. — Saint-Pierre et son Jardin botanique. — La côte du Vénézuéla. — Savanilla et ses douaniers. — Barranquilla. — La vie sur le Magdaléna.

La Guadeloupe était en vue après dix-sept jours de mer. Aux tempêtes du départ, qui avaient assailli la *Ville de Saint-Nazaire* et mis notre existence en péril pendant toute une semaine dans les houles du golfe de Gascogne et la mer des Açores, succédaient un ciel pur et des eaux calmes. La température était dé-

licieuse, — vingt-quatre degrés centigrades; — tous les passagers étaient sur le pont, le sourire aux lèvres, la joie au cœur, braves et loquaces comme Panurge après la tempête, et aussi oublieux de leurs souffrances passées qu'une jeune mère qui sourit pour la première fois à son enfant.

Revoir la terre après de longues semaines de traversée est un bonheur que ceux de mes lecteurs qui ont navigué se rappelleront sans doute. Il s'augmentait ici de ce que cette première terre était une colonie française.

La Grande-Terre était devant nous avec ses côtes plates couvertes de cannes à sucre. La Rivière Salée la sépare des montagnes couronnées par le volcan de la Soufrière, qui porte à quatorze cent quatre-vingt-quatre mètres son cratère couvert de vapeurs de soufre. Nous venions de quitter les eaux profondes où se jouaient les dauphins¹ en troupes bondissantes, comme des légions de chevreux aquatiques, et les vols d'exocets ou poissons volants, qui rasaient les vagues comme des flèches d'acier.

Nous mouillâmes bientôt à la Pointe-à-Pitre, rade charmante entourée de forêts de lauriers et de bouquets de palmiers, au fond de laquelle la ville est enchâssée comme dans une cône de verdure. Un des canots qui font le transport des passagers prit mes deux compagnons et moi, et quelques instants après nous foulions pour la première fois le sol des Antilles.

Qu'on me permette ici une présentation et une explication, nécessaires pour qui voudra bien me suivre dans ce récit.

Poussé par un très-vif désir de contempler la nature tropicale et équatoriale, vers laquelle m'appelaient des études déjà anciennes comme botaniste et rédacteur d'un journal scientifique, j'avais reçu de M. le ministre de l'instruction publique de France la mission d'explorer quelques parties imparfaitement connues de la Nouvelle-Grenade, de l'Équateur et du Pérou. Ma commission, signée du ministre, portait pour toute mention particulière : « Contribuer à l'avancement de la science en ce qui concerne ces régions. » On voit que le champ était vaste et la liberté d'action entière.

Je partis donc à la recherche de faits nouveaux et de collections d'histoire naturelle, et m'embarquai, le 7 novembre 1875, à Saint-Nazaire, sur le vapeur de la Compagnie transatlantique la *Ville de Saint-Nazaire*, capitaine Galland.

J'emmenais deux compagnons. Le premier, mon aide préparateur, M. Jean Nœtzli, était Suisse d'origine. Qu'on se figure un grand garçon de vingt-deux ans, haut de six pieds, carré d'épaules, jarret montagnard, plein d'ardeur, grand chasseur de plantes, entraîné depuis quatre mois aux exercices du corps (équitation, marche, natation), et à ceux de l'esprit appliqués à mon objectif (dissection, taxidermie, préparation des herbiers, etc.).

Le second nous suivait en amateur. C'était un Luxembourgeois de bonne souche, M. Fritz de S....

1. On prend généralement le dauphin (*Delphinus Delphis*), reconnaissable à son museau allongé et qui se joue si souvent autour des navires, pour le marsouin (*Phocœna communis*) à museau court, et qui appartient à un genre tout à fait différent par sa forme et ses habitudes.

Il venait en Amérique pour charmer des loisirs que le dieu Plutus lui avait libéralement faits. Vingt-huit ans, très-grand, très-mince, blond comme les blés, pied nerveux, bon cavalier, brave, flegmatique, instruit, sachant vivre de peu, — j'allais dire de rien, — nous le verrons, dans les moments difficiles, faire preuve de résolution et de sang-froid, mais aimant à garder pour lui ses observations, s'amuser « en dedans », jouir en silence des impressions que son âme élevée ressentait à chaque pas à l'aspect des merveilleuses scènes des Cordillères.

Nous sommes régulièrement introduits. Avant de reprendre mon récit, je veux terminer cette unique digression par un mot sur la relation de ce voyage comme je la conçois. Dans les régions peu ou point explorées, tout voyage est *linéaire*, presque jamais *rayonnant*. On suit sa ligne ; on connaît un tracé dans un pays, rarement plusieurs. On chemine, on travaille, on souffre, on rentre, on publie. Mais, au coin du feu, la plume à la main, si l'itinéraire ne s'allonge pas, il s'élargit. Comment résister au plaisir de s'étendre et d'amplifier ? L'auteur, qui pouvait écrire en commençant, comme Montaigne : « Je di ce que je sçay », finit par enseigner aux autres, hélas ! ce qu'il ne sut jamais.

Je tâcherai d'échapper à ce danger. Mon projet bien arrêté est de publier simplement ce que j'ai vu, observé, récolté sur la ligne même de mon itinéraire.

Je dirai : J'étais là, telle chose m'advint.

Que ne puis-je ajouter, comme le pigeon de la Fontaine :

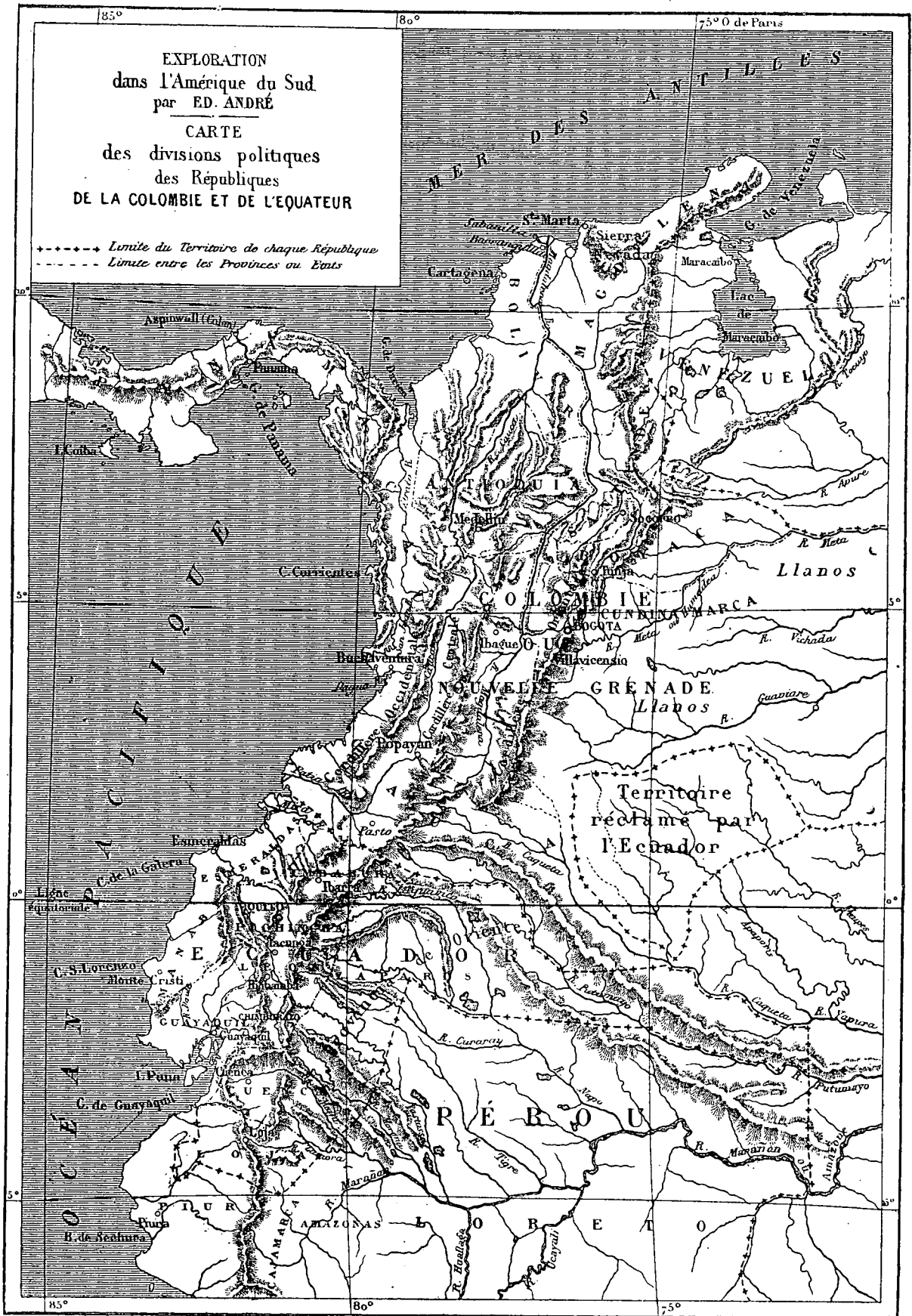
Vous y croirez être vous-même.

Quand j'aurai à parler incidemment de localités que je n'ai point visitées, à faire connaître des documents communiqués, je citerai mes sources.

Je crois fermement que le meilleur moyen de servir utilement la science des voyages est de les raconter sur le mode simple et de respecter scrupuleusement la vérité. Elle est assez belle, toute nue, quand elle s'applique aux admirables contrées que j'ai traversées. C'est pour l'avoir altérée à plaisir ou s'être fait l'écho de rapports sans autorité, que tant d'auteurs ont donné de mauvais ouvrages. Si l'on a pu dire avec exactitude que « l'intempérance d'esprit est la source des mauvais livres », c'est surtout aux relations de voyage que s'appliquent ces paroles.

En d'autres termes, recueillir personnellement des faits et des idées sur la route qu'on a parcourue, les mettre en lumière, en faire la critique impartiale, en déduire au besoin les conséquences, mais se bien persuader qu'on ne fait qu'apporter quelques-uns des matériaux qui serviront plus tard à ériger le temple de la vérité : tel doit être, à mon avis, le but des publications vraiment utiles sur les voyages d'exploration modernes.

On pourra trouver que j'ai fait la place un peu large,



EXPLORATION
 dans l'Amérique du Sud
 par ED. ANDRÉ
 CARTE
 des divisions politiques
 des Républiques
 DE LA COLOMBIE ET DE L'ÉQUATEUR

---+---+---+---+ Limite du Territoire de chaque République
 - - - - - Limite entre les Provinces ou États

Territoire
 réclame par
 l'Équateur

Gravé par Erhard

dans ce récit, à l'histoire naturelle et à la botanique surtout. Je ne m'en défends pas. Sans oublier le côté géographique et ethnographique, et les observations diverses que j'ai pu faire, si l'on me voit m'appesantir parfois sur les produits de la nature dans ces riches contrées, on voudra bien m'accorder des circonstances atténuantes en faveur du seul mérite que peuvent ambitionner mes descriptions : celui de l'exactitude.

En débarquant sur le môle de la Pointe-à-Pitre, où des monceaux de bois de campêche et de denrées coloniales attendent l'embarquement, notre vue est attirée par des arbres gigantesques plantés en ligne sur la place. Ce sont des sabliers (*Hura crepitans*). Leur tronc renflé, couvert d'épines, dépasse quatre mètres de circonférence. Ils sont chargés de leurs fruits singulièrement arrondis, déprimés et côtelés, dont les

articles éclatent au soleil comme autant de coups de pistolet.

La ville se développe bientôt à nos yeux, avec ses maisons reconstruites depuis le dernier tremblement de terre. Les produits de l'Europe remplissent de vastes *emporiums*. Déjà le marché est très-animé. Il est sept heures du matin, et les apports de la campagne y affluent. Nègresses et quarteronnes, vêtues d'une robe d'indienne bariolée, le sein nu, coiffées d'un foulard sur l'oreille, bavardant et gesticulant, portent les fruits nouvellement cueillis, qui sont si étranges à la vue et au goût des Européens.

Les environs de la Pointe-à-Pitre sont charmants. Dans un riche sol d'alluvion, arrosé de mille filets d'eau, croissent la canne à sucre, le coton, le café, le cacao, le tabac, le girofle, le bananier et de nombreux arbres à fruits. Nous saluons pour la première fois



L'église du Fort, au-dessus de Saint-Pierre, à la Martinique. — Dessin de E. de Bérard, d'après nature.

des plantes sauvages que nous n'avions vues jusque-là que dans les serres européennes : Lantanas aux capitules orangés, Asclépias de Curaçao, Doliques à fleurs violettes, et de grandes Fougères (*Acrostichum aureum*) aux frondes fertiles semées de poudre d'or.

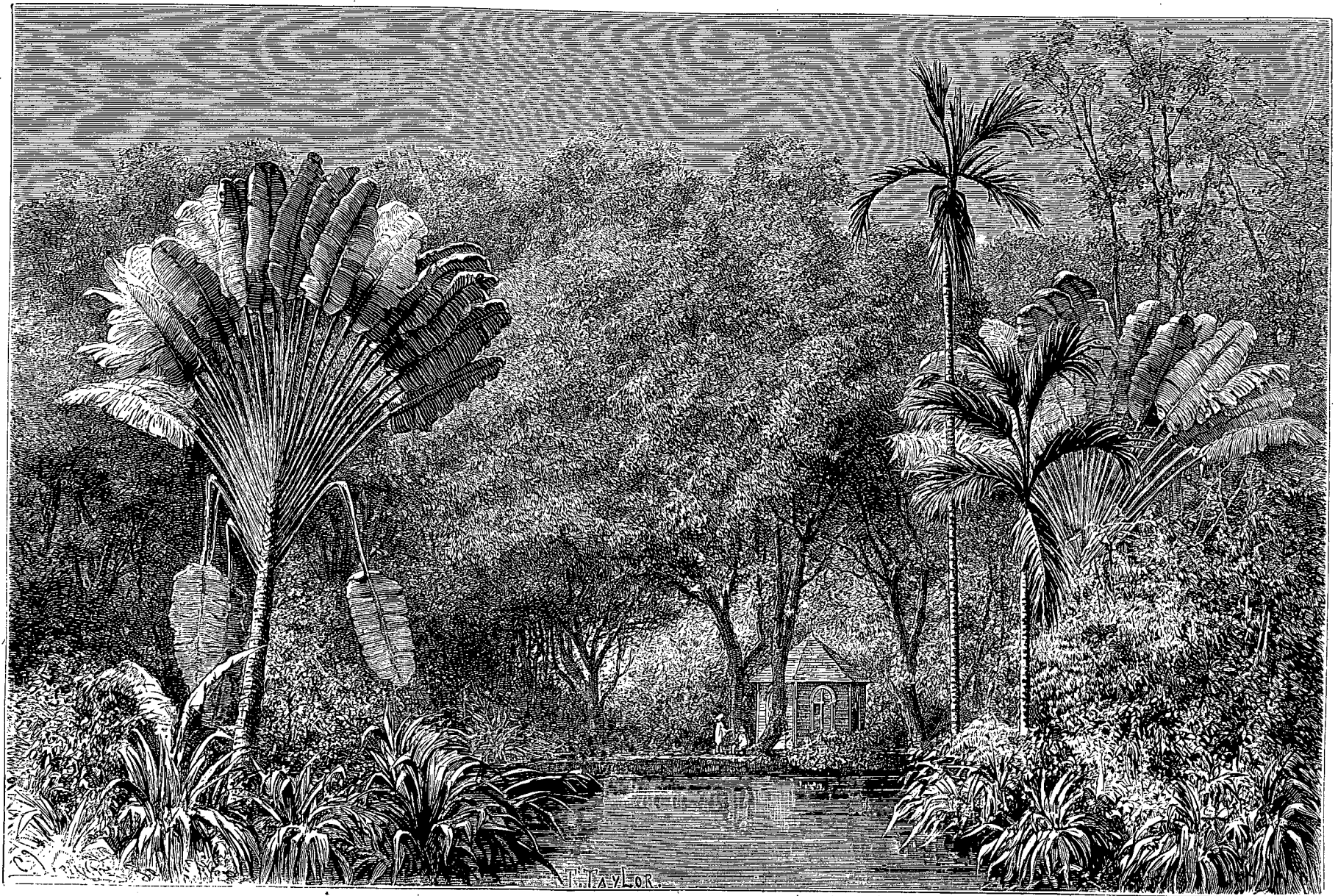
Une femme passe, portant au marché un panier de fruits. Il y a des Goyaves, des Avocats, des Oranges, des Pamplemousses, des Chirimoyas, des Mangues, des Pommes-cannelle. Nous achetons le tout pour une petite pièce blanche, et procédons à la dégustation. Mes camarades trouvent que les mangues sentent la térébenthine, les chirimoyas la pommade, que les bananes sont cotonneuses, et que le tout ne vaut pas le diable. Dans un mois ils tiendront un tout autre langage, lorsque ces saveurs, aujourd'hui étrangères, leur seront devenues familières.

Cette courte escale se termine bientôt, et nous regagnons le navire, qui reprend sa course vers le sud,

longe la côte occidentale de la Dominique, aux pentes rapides et boisées, où des filets d'eau argentés tombent çà et là du haut des roches, et nous amène à neuf heures du soir en face de Saint-Pierre, ville la plus peuplée et principale place de commerce de la Martinique.

Le débarquement des passagers au moyen de la flottille de canots qui viennent les prendre sur la rade foraine de Saint-Pierre est saisissant. La scène est animée au possible. Les cris des bateliers et leurs luttes font un tumulte où l'on ne s'entend pas.

Ici se place un épisode presque tragique. L'échelle de descente est amenée avec la chaîne qui soutient son extrémité inférieure. Soixante personnes s'y bousculent à la fois. Un double courant, descendant et ascendant, s'établit. L'échelle oscille; les chaînes se tendent. Au moment où je crie à mes voisins : « La plateforme va cass...! » un craquement formidable se fait



Au Jardin botanique de Saint-Pierre (Martinique). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

entendre, et la grappe humaine est précipitée tout entière à la mer, en pleine obscurité. Un immense cri retentit... Puis, le silence. On procède au sauvetage, et après quelques moments d'anxieuse activité, on constate que tout le monde a été repêché. Fritz a perdu son chapeau et son parapluie, les couvertures ont fait le plongeon. Cependant nous sommes indemnes tous les trois, et nous abordons enfin au port, trempés, fatigués, mais sains et saufs.

Après une nuit passée à l'hôtel des Bains, nous partons le lendemain, dès le lever du soleil, pour visiter la ville, et le jardin botanique où nous attend le directeur, M. Bélanger.

Saint-Pierre est une ville bâtie en amphithéâtre, et se compose de rues étroites, la plupart en pente, pavées de dalles noires et blanches et de cailloux inégaux. Elle fut fondée en 1635. Les boutiques sont fort simples; on trouve dans chacune un peu de tout. Les maisons n'ont qu'un étage, et sur leurs seuils se tient une population de couleur, oisive et bavarde comme les lazzaroni de Naples. Sur les cent cinquante mille habitants qui forment la population de l'île et dont vingt à vingt-cinq mille vivent à Saint-Pierre, dix mille à peine sont blancs.

Nous arrivons, après un quart d'heure de marche, sur le bord de la rivière du Fort, dont le mince filet d'eau devient en hiver un torrent dévastateur, et où les laveuses étendent aujourd'hui leur linge, comme les *lavaderas* de Madrid dans le Manzanarès ou celles de Lima dans le Rimac. On monte de là, par une belle place plantée de Tamarins, au Jardin botanique, lieu célèbre et charmant situé à droite de la route du Morne-Rouge, et que la nature et le goût se sont plu à embellir. J'ai le regret d'y constater que le directeur, M. Bélanger, est cloué sur une chaise longue par la paralysie, et force nous est de visiter seuls ce délicieux paradis.

Ces premiers aspects de la végétation tropicale sont enchanteurs. De grandes allées ombragées de Palmiers (*Attalea*, *Seaforthia*), de Laurinées, de *Botryodendron* sur lesquels les Orchidées (*Brassia*) suspendent leurs touffes vertes aux fleurs étranges, laissent la vue passer sur le fond du ravin où s'épanouit un lac limpide, calme et éclairé comme un miroir d'acier poli. Deux îles en occupent le centre et font rêver à l'île de Calypso. L'une est remplie de Ravenalas (arbre du voyageur) dont les troncs sont enguirlandés des festons du *Thunbergia laurifolia* aux tubes d'azur, et dont le pied est entouré du feuillage rouge des Crotons et des Dracénas. L'autre est occupée par des touffes d'*Alpinia nutans* aux fleurs de porcelaine. Un grand *Pandanus*, aussi beau que dans les Moluques, y tord sa tige pourvue d'arcs-boutants, et de ses branches en candélabres pendent de gros fruits verts. Des Bigoniacées et des Palmiers dominant la scène, et dans l'eau se reflètent les fleurs des *Crinum* américains.

Les heures coulent avec rapidité dans cet Eden où les surprises naissent sous vos pas : sentiers pleins

de fraîcheur et d'ombre, eaux cristallines et bondissantes, grotte et ravin du Serpent, allée des Palmistes (*Seaforthia elegans*), combes de Scitaminées et de Gesnériacées, fontaines tapissées de fougères parmi lesquelles courent de gros crabes jaunes, enfin école de botanique où fleurissent toutes les belles plantes de l'ancien et du nouveau monde.

Cet établissement est ancien; sa fondation remonte au siècle dernier. M. Bélanger y arriva en 1853. Depuis cette époque, le jardin a reçu de nombreuses améliorations, de nombreux envois de plantes de l'étranger. De là sont sortis les premiers pieds de café, cacao, cannes à sucre de variétés choisies qui ont enrichi nos autres colonies. Malheureusement le crédit d'entretien est médiocre; la mère patrie est loin, elle paraît peu se soucier de ses enfants d'outre-mer, et le pauvre jardin est dans un état précaire, d'autant plus digne de l'attention du ministre de la marine et des colonies qu'il a été ravagé, le 9 septembre 1875, par un épouvantable ouragan qui a brisé par centaines les plus beaux arbres et dont les traces sont partout visibles encore.

Les chevaux sont sellés. Nous prenons congé de notre hôte, vidons un verre de son vin d'oranges en l'honneur de la France et des amis absents, et jetant un dernier regard à ses belles plantes, nous voilà partis pour le Morne-Rouge, village situé à quatre cent cinquante mètres au-dessus de la mer. Nous y arrivons pour déjeuner, en traversant les champs de cannes à sucre que l'on commence à couper pour la récolte (23 novembre) et en suivant la crête des hautes vallées où ondulent sous la brise les frondes élégantes des fougères en arbre (*Cyathea*). La population du village vit dehors, dans une température qui oscille entre vingt et vingt-quatre degrés centigrades, printemps éternel dont l'homme sait si peu jouir. Autour de l'église, propre et jolie, dont la décoration intérieure révèle du goût, se pressent les maisons, construites en bois, à toit saillant, à persiennes mobiles, à fenêtres sans vitres. Sur le seuil, crie et gesticule une population de marmots noirs et poudreux, de perroquets et de singes. Dans le jardin du presbytère, de gros *Poinsettia* sont couronnés de leurs bractées de feu; la Cassie est ornée de ses houppes dorées et suaves; quelques fleurs d'Europe, œillets, roses et zinnias, sont les préférées des habitants.

A deux heures, nous sommes de retour à Saint-Pierre et nous prenons passage sur le petit vapeur qui fait le service côtier jusqu'à Fort-de-France. On longe les montagnes volcaniques couvertes d'une végétation brûlée, de Fourcroyas, de Cierges (*Cereus*), et dans les éboulis, on suit la structure des poudingues ou conglomérats siliceux entourés de sable jaune, qui alternent avec la formation lavique. Successivement la Case-Pilote, le piton ou morne du Carbet passent sous nos yeux et nous abordons à Fort-de-France, ville de onze mille habitants, dont le port excellent est protégé par le fort Saint-Louis.

En 1839, cette ville fut presque entièrement détruite

par un tremblement de terre. Elle est rebâtie en bois. Ses rues sont grandes et droites. Une belle promenade, nommée la Savane, y est entourée d'arbres séculaires : Tamarins, Sabliers, Baobabs. La belle statue de l'impératrice Joséphine, née à Fort-de-France en 1763, et due au ciseau de Vital-Dubray, a été érigée en 1858 par les habitants. Elle est entourée de jeunes Palmiers (*Oreodoxa regia*), qui sont déjà d'une grande beauté.

Toute « la société » de Fort-de-France se réunit à l'hôtel Daviron, sur un côté de la Savane. Les officiers de marine et de nombreux voyageurs s'y donnent rendez-vous ; c'est le Helder de la Martinique. On y dîne en plein air et à la française, et l'on retrouve là un agréable souvenir de la patrie absente. De jolies créoles à la taille flexible, aux extrémités fines, un peu grêles, aux grands yeux noirs, aux cheveux fins comme de la soie et longs comme « un manteau de roi », drapées dans leur robe de nuance claire, s'appuient avec abandon sur le bras des jeunes aspirants et vont rêver par couples sous les ombrages. Tout respire ici cette vie amollissante et épicurienne des Antilles, à laquelle on se soustrait si difficilement.

L'heure va nous rappeler à bord. Le navire doit terminer son chargement de charbon et appareiller cette nuit. Un curieux et nouveau spectacle nous attend. A la lueur des torches, une population de démons semble prendre le bâtiment d'assaut. C'est l'approvisionnement des soutes à charbon qui provoque cette scène fantastique. La houille, apportée à quai par les bateaux-transports de la Compagnie, est chargée dans des paniers par les nègres et négresses du port et versée dans la cale au son d'une musique africaine, c'est-à-dire d'un tam-tam que le musicien yolofo ou bambara frappe avec les doigts pendant des heures entières.

Mais le travail prend fin et le bal est ouvert. La multitude doublement noire va se trémousser jusqu'au jour. Le tafia circule à flots. Des pots de charbon enflammés jettent des lueurs sataniques sur cette chorégraphie sauvage. Le mouvement est d'abord mesuré. Sur un changement de rythme, il devient plus pressé, les gestes s'animent, les groupes se resserrent comme une ceinture vivante et tourbillonnent avec une ardeur qui devient bientôt de la frénésie. Les couples s'agitent ainsi toute la nuit. Ils s'arrêtent à peine pour humer le tafia, poussant de temps à autre un hurlement strident, et tombent finalement, l'un après l'autre, sur les tas de charbon où ils vont cuver leur ivresse.

Seul le nègre au tam-tam survit aux acteurs, dans sa majesté impassible, et il joue encore quand les premières lueurs de l'aube éclairent cette stupide orgie!

Mais la *Ville de Saint-Nazaire* est déjà loin, et le lendemain elle touche à la Côte-Ferme, au port de la Guayra. De là on gagne Carácas, capitale du Vénézuéla, en quelques heures d'ascension par les chemins de la Cordillère que l'on voit s'échancrer comme une

selle au-dessus des nuages, d'où son nom de *Silla de Carácas*. La chaleur de cette côte est torride ; c'est près de là (vers dix degrés de latitude nord) que passe l'équateur thermique. Christophe Colomb la découvrit en 1498. En y débarquant, nous fûmes saisis par une sensation violente de chaleur sèche à peine supportable. Le thermomètre marquait trente-six degrés à l'ombre, et la marche, à deux heures de l'après-midi, le long de la côte brûlée et abrupte où quelques grands *Cereus*, *Opuntia* et Mimosées s'accrochent à grand-peine aux rochers, devint bientôt extrêmement pénible. Je me dirigeai néanmoins vers un petit estuaire planté de Cocotiers et nommé Maiquetia. J'y trouvai matière à une fructueuse herborisation en remontant le lit d'un torrent où croissaient des Bignoniacées jaunes et le *Wigandia Caracasana*. De grands lézards couraient sur le sol embrasé ; des négresses demi-nues suivaient seules le sentier couvert d'arbres à caoutchouc (*Ficus*) et de Mutisiées aux capitules orangés. Je revins à bord aux trois quarts rôti. Peu d'endroits sur le globe sont aussi complètement desséchés que ce port de la Guayra, où vient passer tout le commerce de Carácas, et que ravagent périodiquement les épidémies.

Le jour suivant, nous touchions à Puerto-Cabello, dans une jolie baie où se trouvent les vestiges d'un ancien fort et des îles de mangliers aux racines adventives desquels pendent des chapelets d'excellentes huîtres. Le président du Vénézuéla, Guzman Blanco, a fait exécuter des améliorations au port et à la ville de Puerto-Cabello. Il y a créé une *alameda* ou jardin public fort agréable, sur le bord même de la mer. Les rues sont poudreuses, il est vrai, mais on trouve çà et là des fontaines qui rafraîchissent l'atmosphère, et des conduites d'eau récemment déposées par les navires sur le quai indiquent la pose prochaine d'une canalisation régulière.

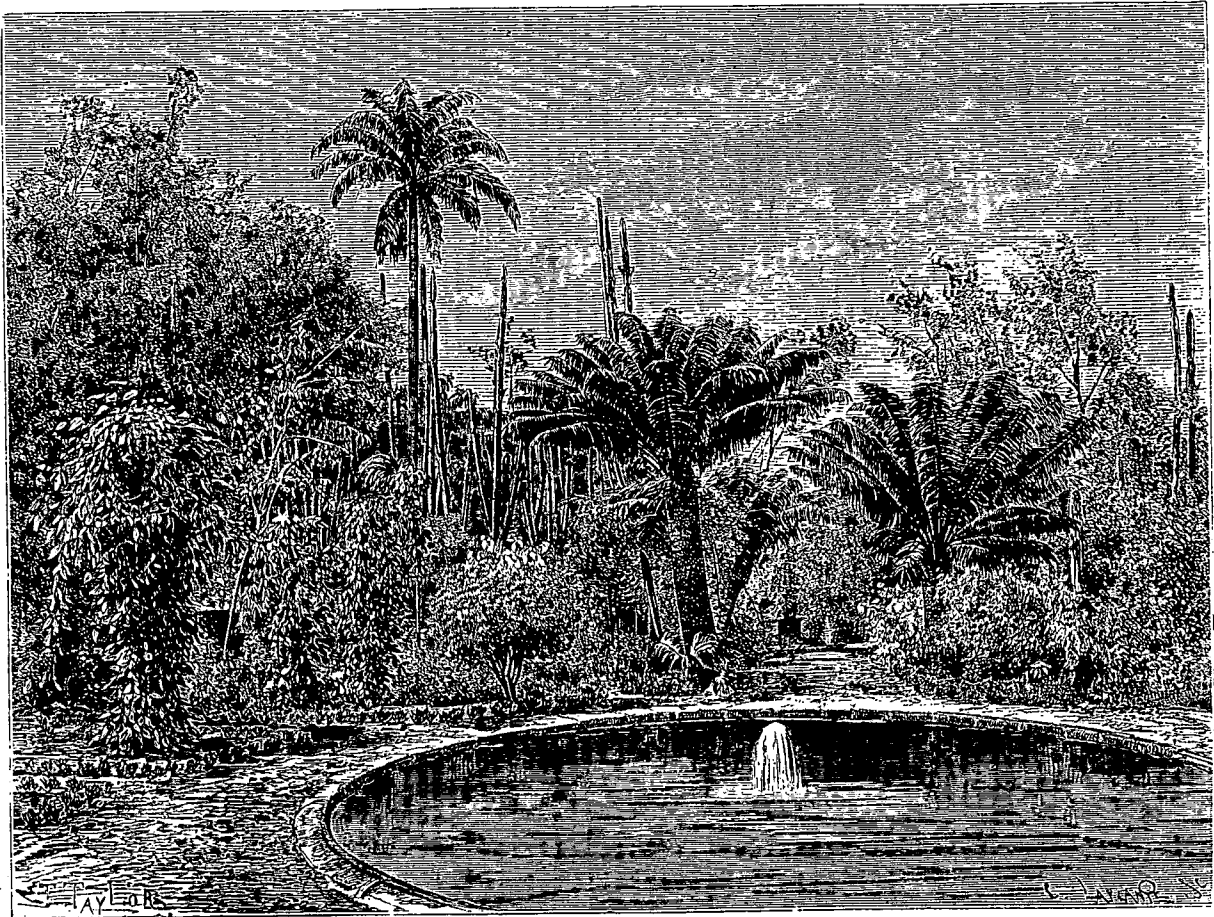
De vastes lagunes desséchées s'étendent à l'ouest de Puerto-Cabello et sont traversées par la route qui conduit à Valencia et à San Félipé, dans la région montagneuse. Des efflorescences blanches indiquent la présence du sel dans ces terrains que recouvre un maigre tapis de Ficoïdes et de Salsolacées. Plus haut, sur les premières pentes, dans le sol argileux, une forêt d'arbres épineux montre ses griffes de l'aspect le plus féroce. C'est une végétation armée en guerre. Malheur à qui s'aventure dans ce fourré de Mimosas, d'Agavés, de Fourcroyas, de lianes épineuses ; il n'en reviendra qu'en lambeaux. Sur les Calebassiers qui fournissent aux pauvres gens leurs *totumas* ou vases à boire taillés dans l'écorce du fruit, des chevelures grises indiquent la présence de la première Broméliacée que je rencontre : le *Tillandsia uniflora*.

Embarqués pour la dernière fois avant de prendre définitivement pied sur la terre américaine, nous rangeons bientôt l'île de Curaçao. La Sierra Nevada de Santa Martha apparaît, portant ses pics neigeux à cinq mille huit cent cinquante mètres au-dessus des

mers. Enfin nous touchons, à trois heures du matin, au point définitif de notre débarquement : Savanilla. C'est l'heure des adieux avec le brave capitaine Galland; qui veut bien se charger de rapporter pour moi, à son retour en Europe, quelques plantes vivantes que j'ai recueillies à la Guayra et à Puerto-Cabello : des Agavés, des Fourcroyas, des Tillandsias et une petite Orchidée terrestre (*Physurus*) à feuilles élégamment striées de blanc.

Les navires ne mouillent pas devant Savanilla (prononcez Sabanilla), rade foraine dont les hauts-fonds rendent l'abord difficile, mais à Salgar, station composée de quelques huttes couvertes en chaume, de la

douane et du télégraphe. De là, une sorte de chemin de fer conduit en quatre heures à Barranquilla, ville principale du bas Magdalena, entrepôt général des marchandises de ou pour l'intérieur. Les bateaux de fort tonnage ne peuvent atteindre Barranquilla, à travers le delta du fleuve dont les ensablements effrayent les pilotes. Cependant un grand vapeur anglais a dernièrement forcé cette passe dangereuse et est arrivé à Barranquilla sans encombre. Si ce résultat pouvait être définitif, la ville en tirerait un très-grand avantage. Elle a déjà détrôné Carthagène, presque abandonnée à cause du détour que devaient prendre les voyageurs et les marchandises pour rejoindre le Mag-



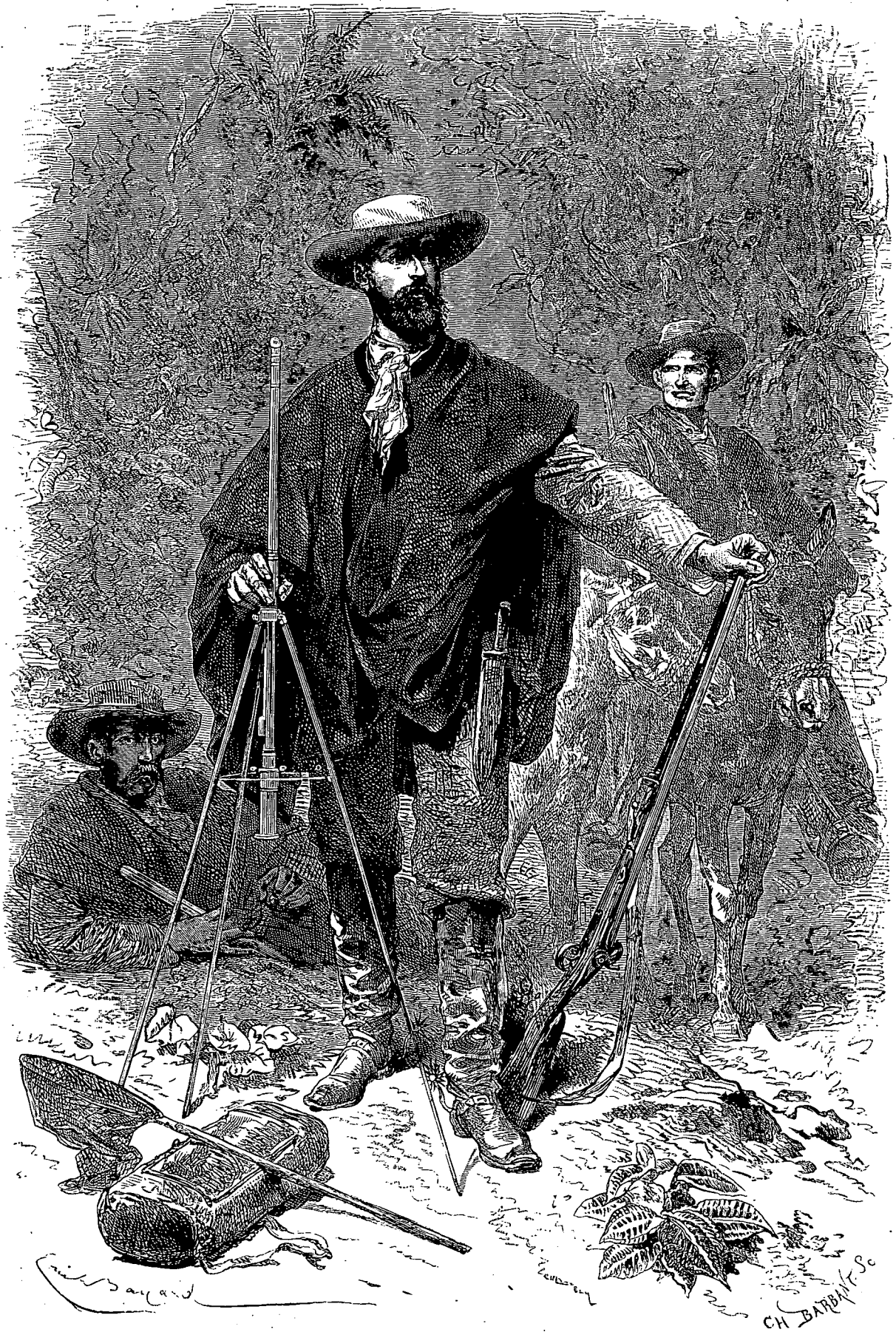
L'école de botanique à Saint-Pierre (Martinique). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

dalena à Calamar par Turbaco; mais Barranquilla ne peut conserver sa prépondérance que si les grands steamers l'abordent directement.

Salgar est un affreux désert de sable, entouré de quelques dunes où de maigres arbustes, *Jatropha urens*, *Cassia*, *Cereus*, et diverses Euphorbiacées rampantes, donnent aux yeux un bien maigre régal. Des lézards gris et verts, dont plusieurs atteignent un mètre de longueur, disparaissent dans les herbes sèches à votre approche, ou bien vous regardent avec des yeux étonnés, pour détalier au moindre mouvement.

Nos bagages sont débarqués. On nous conduit à la douane, grand bâtiment en planches, où quatre à cinq employés crasseux et fainéants inspirent, dès le début, la plus fâcheuse idée de l'administration néo-grenadine. Est-ce à ce climat de salamandre qu'il faut attribuer la dépression des forces physiques, intellectuelles et morales de ces tristes fonctionnaires?

Pendant huit mortelles heures, nous attendons qu'il plaise à ces messieurs de fracturer nos caisses et de daigner recevoir notre argent. Les tarifs de douane en Colombie sont absolument draconiens. Il est alloué à chaque voyageur soixante-quinze kilos de franchise,



M. Ed. André en costume de voyage. — Dessin d'Emile Bayard.

CH. BARBANT, Sc.

après quoi la taxe est de deux francs vingt-cinq centimes par kilo d'excédant, emballage compris. Un honorable négociant de Medellin, M. Prosper Restrepo, paya sous nos yeux plus de douze cents francs de droits de douane pour quelques objets rapportés d'Europe, à son usage personnel, et que l'emballeur avait renfermés dans des caisses trop lourdes.

Les agents diplomatiques sont exempts de cette taxe. Deux passagers venus avec nous d'Europe, M. O'Leary, consul d'Angleterre, et M. de Montbrun, chancelier de la légation de France à Bogotá, bénéficièrent de ces dispositions, qui ne s'étendirent pas jusqu'à moi. Malgré l'exhibition de mon passe-port diplomatique, je dus payer cinq cents francs d'excédant pour des papiers d'herbier, boîtes en zinc, flacons pour insectes, objets de campement, dont aucun cependant ne pouvait être considéré comme article de commerce. On m'apprit plus tard qu'il est avec le fisc des accommodements, et que quelques pièces d'or adroitement glissées dans la main de ces dragons des Hespérides auraient désarmé leurs rigueurs.

Malgré la concussion, les douanes sont le plus gros produit de l'impôt en Colombie. C'est le plus facile à percevoir; il est immédiatement encaissé et sans beaucoup de frais. Aussi, à chaque révolution, le vainqueur saute d'abord sur la caisse des douanes. Au moment de mon arrivée, le receveur était fort inquiet : une grande bataille avait eu lieu entre les partisans de Parra et ceux de Sanchez, tous deux nommés présidents de la République à quelques voix de différence. On se battit toute la journée, et quand on dressa le bilan des pertes, il était de *un mort et trois blessés*.

A trois heures de l'après-midi, nous montons dans le train pour Barranquilla, après avoir payé vingt-cinq francs pour le court trajet que nous allons faire. La locomotive, construite dans l'Amérique du Nord, est de forme bizarre; les wagons sont à jour, comme il convient pour des pays chauds, et la voie est d'une solidité douteuse.

On traverse d'abord des lagunes inondées, plantées de *manglares* ou forêts basses de Mangliers. Des légions de grands Échassiers (*garzas* ou hérons blancs) nous regardent tranquillement, perchés sur « leurs longs pieds ». Le Mancenillier abonde sur cette plage; des Césalpiniées, des Mimosées se couvrent de houpes dorées, et les grosses touffes de l'*Acrostichum aureum*, à feuilles longues de trois mètres, font saillie au-dessus des eaux noires.

Mais cette forêt est grêle et ne donne qu'une faible idée de la végétation tropicale. Nous venons chercher mieux que cela; il faut patienter et marcher en avant.

Barranquilla s'annonce par quelques champs de coton, de grands pâturages de *Panicum*, quelques groupes de cocotiers et des cabanes qui se rapprochent. A l'entrée en gare, nous sommes assaillis par une population multicolore, sale, bruyante, qui rappelle celle des ports de l'Italie par son empressé-

ment indiscret autour des passagers. Il est déjà nuit; on ne sait à qui entendre :

Por aquí, señor, hay posada. « Par ici un logement ! »

Para donde su equipaje? — *Hay aquí un carronton.* « Où faut-il conduire votre bagage? — Voici une charrette ! »

Mais défiez-vous de la posada, de la charrette et des porteurs; quelque colis se perdra inévitablement dans la bagarre.

Inventaire fait de toutes nos caisses, l'une d'elles nous manque; c'est celle qui contient notre petite cantine de voyage. Je l'avais choisie avec soin à Paris; c'était le dernier perfectionnement. Légère, bien garnie d'ustensiles peu volumineux, solidement bardée de tôle pour résister aux chocs, nous fondions sur ce meuble si utile des espérances qu'il ne nous fut pas donné, hélas! de voir réalisées. Nous nous étions assurés qu'elle avait été débarquée; mais songez donc aux tentations d'un pauvre douanier devant un objet si utile et si facile à.... *égarer* dans les embarras d'un débarquement! Toujours est-il que la cantine ne se retrouva jamais, malgré mes réclamations ultérieures.

La gare de Barranquilla est à l'une des extrémités de la ville, dont on n'atteint pas le centre à moins d'une demi-heure de marche dans une poussière atroce, qui vous brûle la gorge. Cette journée d'ennuis de toute sorte nous a fatigués outre mesure, et la satisfaction de toucher enfin la terre ferme est bien mitigée par ce commencement de tribulations. On nous conduit à une sorte d'auberge décorée pompeusement du nom d'*hôtel français*, et située en face de l'église. Notre amphitryon est digne d'une étude particulière. Il a vu tout l'univers et « mille autres lieux », et s'est établi par philanthropie dans cette ville torride et malsaine. Son cœur est plein de tendresses pour ses compatriotes.... moyennant finances. Pour quelques piastres fortes (*pesos fuertes*) il pousse l'obligeance jusqu'à vous fournir une salle blanchie à la chaux, quatre poteaux de bois sur lesquels est tendue une peau de bœuf couverte d'un drap, une cuvette ébréchée et un torchon « jadis blanc ».

La nourriture est à l'avenant. Le riz, les patates, la *yuca* (*Manihot utilissima*), la viande séchée, en font les principaux éléments, et les ragoûts sont tous rehaussés d'une dose de piment (*aji*) à faire revenir les morts. La sauce est invariablement d'un jaune-safran produit par la graine du *Bixa orellana*, nommé en Colombie *achiote*, et usité par tout le pays. Quant à la propreté, elle n'est pas douteuse : elle est absente.

C'est dans ce réduit charmant que nous passâmes trois jours de repas exécrables et trois nuits de moustiques, qui se soldèrent à la fin par une note des plus gonflées.

J'étais muni de lettres d'introduction pour M. Berne, agent vice-consul de France. Je trouvai en lui un homme affable et distingué, à la tête d'une importante

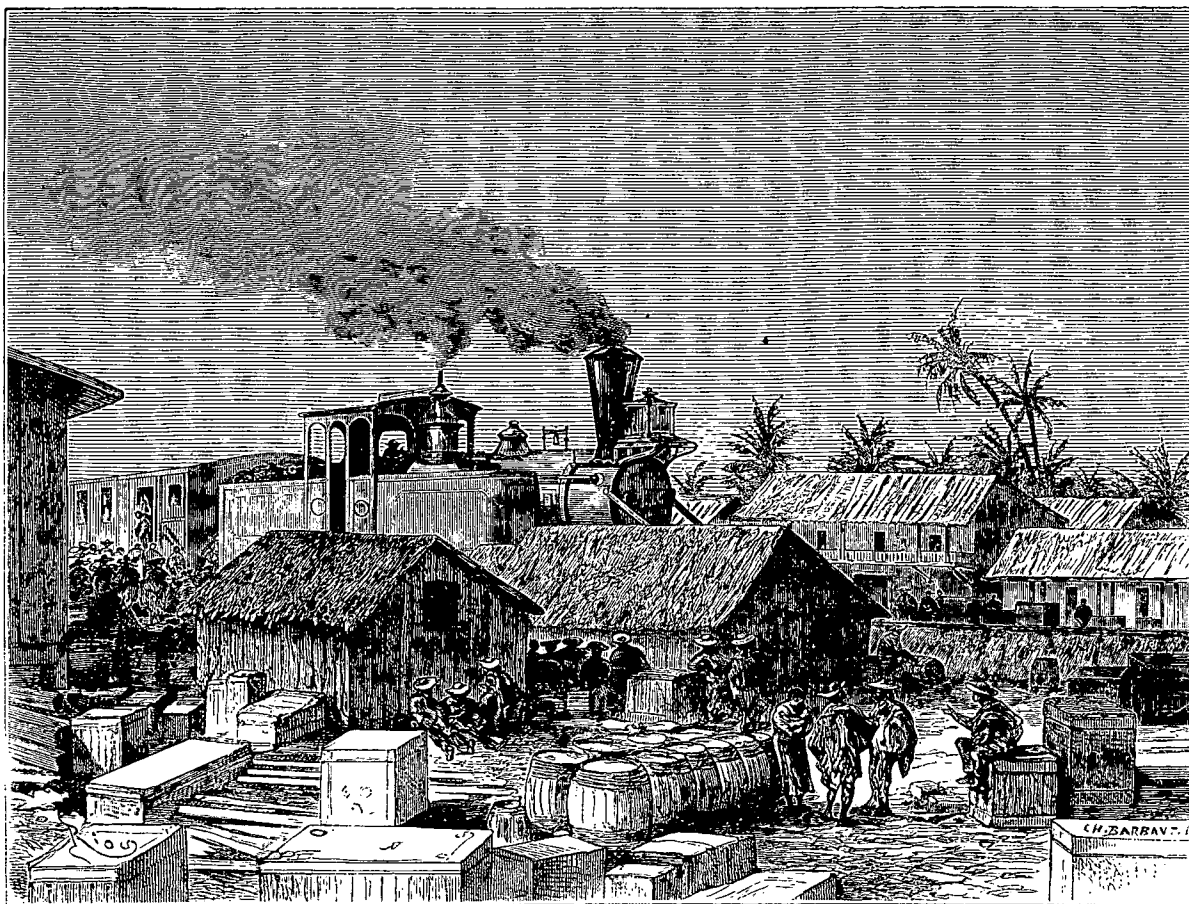
maison de commerce, prêt à m'aider de tout son pouvoir dans l'accomplissement de ma mission. M. Heilbronn, agent consulaire de Belgique, ne fut pas moins empressé. Je dois à ces messieurs des renseignements précieux que j'ajouterai à mes observations personnelles sur le pays qu'ils habitent.

Barranquilla est situé près de la rive gauche du Magdalena, non loin de l'embouchure de ce fleuve, et par onze degrés de latitude nord. Un canal ou *digue* de quelques kilomètres de longueur joint le port au lit même du fleuve, à travers des prairies inondées, couvertes de grandes graminées où l'on voit des va-

ches pâturer en liberté avec de l'eau jusqu'aux naseaux.

La chaleur est très-élevée. La moyenne annuelle est de trente-deux degrés, et les maxima de température, joints à l'ardeur du soleil, donnent lieu à des insulations et à des maladies souvent fatales. Dans le milieu du jour, on ne rencontre dans les rues que des chiens ou des... Français, comme au Caire. Nous avons au loin cette réputation de salamandres, on ne sait comment justifiée.

Les rues sont trop larges. De pavé, nulle part; mais une poussière ou une boue où l'on enfonce jusqu'aux



Gare de Barranquilla, ville principale du bas Magdalena. — Dessin de Riou, d'après les croquis de l'auteur.

genoux, suivant qu'il fait sec ou qu'il pleut. Dans le centre commercial ou cité proprement dite, les maisons sont pourvues d'un étage servant à l'habitation, et le rez-de-chaussée, très-vaste, à jour, soutenu par des colonnes de bois, sert d'entrepôt pour les marchandises. Ces vastes magasins sont un résumé de la vie matérielle en Colombie. La *spécialité* de chaque négociant est de vendre de tout. On trouve chez lui du fil et des aiguilles, des machines à vapeur, de la farine, du drap, des souliers, des bijoux, de la poudre et des armes pour alimenter les révolutions, de la librairie et du savon; on y fait la banque, on agiote sur toutes choses; on est courrier d'État, apothicaire,

consul, et le soir homme du monde avec toutes les ressources que la civilisation peut apporter si loin. Chacun de ces *trade-gentlemen* parle cinq ou six langues. Ils sont obligés de tout savoir, de tout acheter, de tout vendre. Leur existence est fiévreuse et cependant leurs affaires admirablement ordonnées. Pour objectif, ils ont l'espoir de faire fortune en dix ou quinze ans, de céder leur fonds à bon prix à quelque successeur entreprenant comme eux et de venir vivre à Paris, pour eux le véritable Eldorado.

Il n'y a plus rien de distingué ni d'intéressant à Barranquilla — et j'ajouterai dans tous les ports de commerce de l'Amérique intertropicale — en dehors des

agents consulaires et cette aristocratie de la « commission ».

Le jour, cette laborieuse population est en pantalon blanc et en bras de chemise. Quand le soleil tombe et que la chaleur diminue, ils s'habillent, c'est-à-dire se revêtent de linge et de coutil blanc du haut en bas, chaussent des bottines vernies, se coiffent d'un panama de vingt piastres et vont visiter leurs amis et prendre des rafraîchissements. Le soir, après dîner, pendant que les visiteurs sont étendus, qui sur un sofa de jonc, qui dans le hamac toujours suspendu au milieu de la pièce, la maîtresse de la maison joue quelque

habanera sur une épinette décorée du nom de piano, et qui n'a pas vu l'accordeur depuis sa naissance.

On danse aussi beaucoup à Barranquilla. Quelques grandes maisons sur la place principale, par exemple celle de M. Stacey, consul d'Angleterre, reçoivent très-bien les étrangers qui ont été introduits. On saute au piano. Des jeunes filles de l'Amérique du Nord, et surtout des Anglaises, conservent là-bas la vigueur de leurs jarrets malgré ce climat amollissant : problème aussi insoluble que la quadrature du cercle.

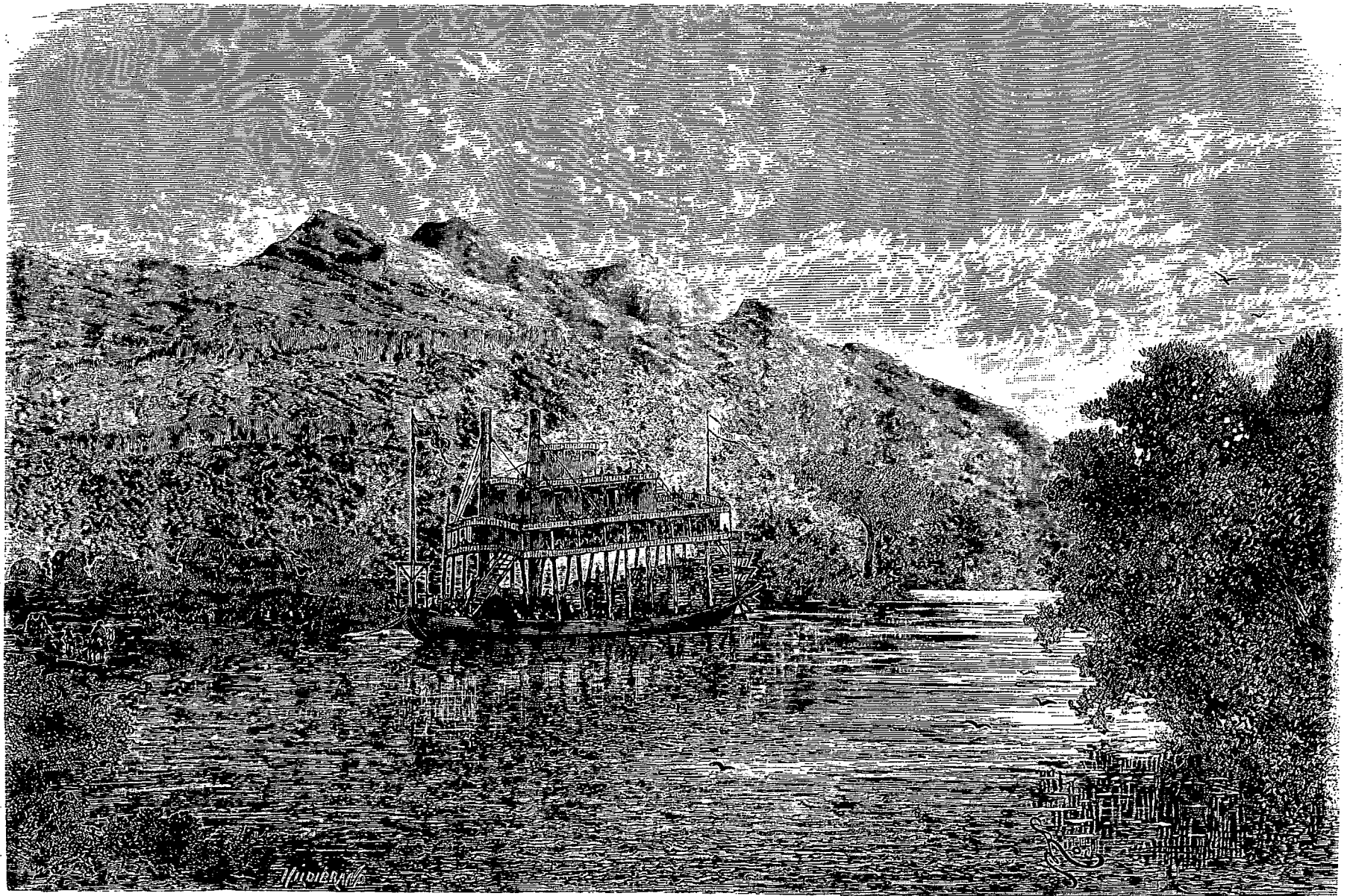
Les maisons sont construites de bois et de terre pétrie ou *adobes* ; dans les faubourgs, elles sont couver-



Une rue à Barranquilla. — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

tes de feuilles d'*iraca* (le même *Carludovica palmata* qui fournit le tissu des chapeaux de Panama). Celles de l'intérieur de la ville, dites maisons hautes (*casas altas*), ont un étage avec corridor et balcon au premier, et couverture de tuiles rondes en terre pétrie à la main et seulement séchée au soleil (*tejas*). Le modèle de ces maisons est presque partout le même : une seule entrée donne accès sur la rue ; elle est formée d'une porte de bois (*porton*) et prend alors le nom de maison fermée (*casa claustrada*). Après le porton, l'espace qui conduit à la porte intérieure est le *zaguan* ; il est généralement pavé de briques, ou plus souvent encore de petits cailloux noirs et blancs for-

mant une sorte de mosaïque, à laquelle on ajoute des dessins faits avec des rotules de mouton. La maison entoure une cour centrale ou jardin qu'on appelle *patio*, comme en Espagne, et où les eaux des toits se déversent pour se réunir dans une citerne juste au milieu. Autour de ce jardin règne une galerie couverte, également avec balustrade en bois et nommée *corredor*. La balustrade s'appelle *pretel*. Elle est de plain-pied avec le sol de terre battue ou carrelé des chambres, dont les portes donnent toutes à l'intérieur du patio, tandis que les fenêtres grillées en bois, sans vitres, apportent la lumière de la rue ou des champs voisins. C'est dans ce corridor qu'on place l'escalier si



Le vapeur *Simon-Bolívar* sur le Magdalena (voy. p. 15). — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

la maison a un étage. Dans ce cas, les chambres à habiter sont au premier, et les pièces sur la rue sont louées aux commerçants à un prix souvent très-élevé.

Les édifices sont rares à Barranquilla. Le principal est une église spacieuse à toit de tuiles, à bas côtés, à tour octogonale, en forme de pagode à trois étages. Le curé était, au moment de mon passage, âgé de quatre-vingt-deux ans. L'hôtel de ville et les maisons du consul d'Angleterre et de quelques riches négociants, assez grandes, mais de médiocre apparence, complètent l'ornement architectural de la ville.

Les bas quartiers, près de la rivière, sont affreux. Des terrains vagues en occupent les trois quarts; on y jette toutes les immondices de la ville, qui s'y décomposent en plein air, dégagent des effluves pestilentiels et ne contribuent pas peu à entretenir les épidémies qui ravagent fréquemment la population. De grands vautours noirs — nommés *gallinazos*. — se font les boueurs de la ville, mais ne suffisent pas à la purger de toutes ces ordures, au milieu desquelles on voit errer des chiens pelés, à longues oreilles, à museau étroit, étiques, faméliques, hideux.

On comprend que les eaux dormantes du canal sur lequel est situé Barranquilla manquent de pureté. C'est pourtant le réservoir où l'on vient puiser pour l'alimentation de la ville. Voyez ce robuste gaillard, perché sur les deux barils qu'il a placés en équilibre sur le dos de son âne, affublé d'un chapeau de paille pour tout vêtement et excitant sa monture d'un bâton pointu. C'est l'*aguador*, qui passe sa vie entre la rivière et les habitations où il porte cette eau détestable, qui sert à votre soupe et à votre breuvage.

Sur le marché, où pullulent ces porteurs, le plus souvent sous la forme d'éphèbes nus comme des vers et barbouillés comme des pots à moutarde, le peuple se révèle sous son véritable jour. C'est toujours par là que le voyageur doit commencer la visite d'une ville. Il y peut étudier, avec les produits de la contrée, le mélange des types et voir dans quel sens se développe la race qui domine. Ici le sang est mêlé : Indiens de Rio Hacha, blancs (*sangre azul*) et nègres. Ce dernier élément laisse toujours sa trace, même infinitésimale; il abonde ici, mais ne domine pas.

Si j'avais à décrire le type le plus fréquent, non-seulement à Barranquilla, mais dans tout le bas Magdaléna, je lui donnerais les caractères suivants, prenant pour sujet la femme, dont je trouve ici les formes beaucoup plus franches que chez le sexe fort.

La couleur générale chocolat est foncée, c'est-à-dire que le pigment rouge est mêlé au noir. Le thorax, très-développé, comme d'Orbigny l'a constaté chez les Indiens Quéchuas, phénomène qu'il attribuait à la raréfaction de l'air pour les habitants des grandes altitudes, ne saurait plus s'expliquer à Barranquilla, s'il fallait admettre cette seule cause.

Toutes les femmes que j'ai vues ici avaient la poitrine bombée, les épaules larges et carrées. La gros-

seur des biceps est extraordinaire, mais l'avant-bras est court; les mains et les pieds très-fins et nerveux. Les hanches peu saillantes, les jambes courtes, de fines rotules et des pieds d'enfant, cambrés, musculeux, purs quoique toujours nus, donnent une idée de leurs formes.

La tête est grosse, large, et le front, bas et étroit, est couvert de cheveux longs, un peu ondulés, d'un noir-bleu. Des pommettes saillantes et des sourcils peu épais protègent des yeux moyens, bruns, relevés aux coins ou bridés un peu à la chinoise, et donnant à la physionomie un air éteint. Le nez est d'un aspect particulier, crochu à son extrémité; il se partage en deux narines dilatées légèrement. La bouche est fine et les dents superbes.

Les mœurs de ces indigènes sont peut-être mauvaises, mais on ne saurait le dire à leur tenue, qui est presque toujours pudique, et c'est, je l'avoue, un fait que je ne croyais pas avoir à constater. Leurs discours, même dans les querelles, sont loin d'atteindre aux excès de langage des populaces européennes.

Un grand nombre de ces oisifs vivent de la pêche dans les *ciénagas* du voisinage. Les poissons du bas Magdaléna sont abondants et excellents. Ils atteignent une grande taille dans certaines espèces, surtout un certain Bagre à longues moustaches, qui est un très-fin manger.

Le lendemain de mon arrivée à Barranquilla, je me mis en quête du vapeur qui devait nous emporter vers le Sud. Je découvris enfin, à quai, la bizarre machine nommée le *Simon-Bolívar*, sur laquelle nous avions à prendre passage et que je décrirai plus loin.

En revenant sur le quai poudreux et fétide, nous vîmes des pêcheurs couchés au fond de leurs *canoas* (morceaux de bois creusés en canots), et l'idée nous vint d'essayer une chasse aux hérons. Le batelier prit sa *palanca*, sorte d'aviron court, avec lequel il pagaya à l'arrière; son compagnon s'arma du *canalete*, long bâton à crochet, semblable à nos gaffes, et nous voilà lancés sur les lagunes. Quelques beaux coups de fusil furent le prix de cette excursion. Nous traversâmes les îles flottantes, vertes comme des émeraudes, formées du *Pistia stratiotes*, nommé là-bas laitue de rivière (*lechuga del río*), et j'admire aussi pour la première fois les belles inflorescences du *Pontederia crassipes*. Ses feuilles arrondies, supportées par le renflement des pétioles à cellules aérifères qui les soutiennent sur l'eau, entourent les plus beaux épis de fleurs bleues à centre jaune, à forme insolite, qu'il fût possible de voir.

La navigation du Magdaléna est ouverte depuis vingt-cinq ans environ. Elle est restée d'abord un monopole, puis la concurrence a été permise. Les trois compagnies, anglaise, allemande et américaine, dont les tarifs étaient d'abord de soixante piastres par passager de Barranquilla à Honda, les abaissèrent à quarante-cinq piastres. Mais les actionnaires se ruinaient mutuellement sans quitter la place, et dans un intérêt

bien entendu ils firent la paix. Aujourd'hui le passage reste fixé à soixante piastres (trois cents francs). Les bateaux sont mauvais, le personnel pire, l'« accommodation » détestable, ce qui n'empêche pas, au contraire, les compagnies de faire de bonnes affaires. On a calculé que chaque bateau, dans un voyage d'un mois — aller et retour, — rapporte quatre-vingt mille francs à ses propriétaires.

Notre capitaine s'appelle Duncan. Je crois qu'il est venu de Cincinnati, où se construisent les bateaux de la compagnie yankee. Un long abus des spiritueux lui a éraillé la voix. Son organe est altéré, et il ressemble beaucoup à son organe, comme disait Potier.

Les formalités du départ sont bien longues à bord des mauvais paquebots qui ne tiennent que par la force de l'habitude. Mais le nôtre est tout neuf; c'est son premier voyage. On nous promet monts et merveilles, traversée rapide, service excellent. Nous verrons bien.

Enfin la voix enrouée du sifflet se fait entendre, la roue géante de l'arrière se met en mouvement, le drapeau de Colombie et l'Union Jack se déploient à la poupe, des centaines de mouchoirs s'agitent, des hourras s'élèvent : nous sommes partis.

La description d'un bateau à vapeur du Magdalena déferait une plume exercée. L'aspect en est bizarre. Cette grande machine flottante à trois étages, tout à jour, peinte en blanc bariolé de rouge ou de bleu, diffère *ab initio* de tout ce que nous connaissons en construction navale. Point d'œuvres vives, tout en accastillage; le fond est plat comme celui d'une toue, calant un mètre ou un mètre cinquante d'eau pour passer sur les fonds ensablés du fleuve. A l'arrière, la roue unique, énorme, haute et large comme le bâtiment.

Tout est en bois blanc, trop léger, plein de fissures, assemblé à la diable, bâclé au plus vite et à bon marché. Cela se fabrique à Cincinnati, sur l'Ohio, et les Yankees ont l'air de s'être dit que ce serait toujours assez bon pour leurs frères du Sud.

Le pont, — j'allais dire le rez-de-chaussée, — est occupé par les machines, à foyers immenses chauffés au bois, et à bielles démesurées. Ce lieu est encombré de marchandises entassées pêle-mêle, et qu'aucun parapet n'empêcherait de tomber à l'eau s'il survenait une secousse. Mais nulle tempête n'est à craindre sur le Magdalena, dont la nappe immense est à peine ridée par la brise; nous sommes dans la région qu'on a appelée *de las calmas*.

Au moment du départ, ce pont donne l'idée de la tour de Babel. Les passagers, les porteurs de ballots, les nègres et Indiens du port, s'y bousculent en passant sur les deux longues planches flexibles qui relient le rivage au bord. C'est un déluge de : *Caramba! Carraï!* et autres jurons aussi énergiques que peu traduisibles. Les propriétaires du vapeur, venus tout exprès pour son premier voyage, vantent les marchandises aux passagers.

First rate boat, señor, — s'écrie l'un d'eux, — *first rate accomodation para todos*.

You never saw cosa semejante en su tierra de V.

Cette salade d'anglais et d'espagnol tend à nous prouver que ce bateau neuf est la perfection et que nous n'en avons jamais vu de pareil en Europe. Je le crois bien!

Le capitaine Duncan, toujours aussi enroué que le sifflet de sa machine, renchérit sur ces compliments.

« Mon bateau se nomme *Simon-Bolívar*, dit-il. Il fera comme son parrain, il passera partout! »

Une échelle de meunier; — l'escalier d'honneur, — conduit au premier étage, quartier des passagers de première classe. Ce département affiche des prétentions à l'élégance. Une galerie circulaire à balcon fait le tour du bateau et circonscrit la demi-douzaine de cabines destinées aux dames. L'avant forme une salle triangulaire, en plein air, où l'on suspend les hamacs aux colonnettes, et où les voyageurs viennent humer la brise d'amont.

Les cabines, où la température est celle d'un four, servent chaque soir de retraite aux passagères. Des jalousies laissent voir du dehors dans l'intérieur, et les pauvres femmes à qui ces *retiros* sont destinés n'y sont pas un moment à l'abri des regards indiscrets.

A l'arrière se trouve la salle à manger, analogue à l'avant, c'est-à-dire une salle à colonnettes, en plein air, où l'on installe des tables à manger le jour et le dortoir le soir.

« Par ici, la France! »

C'est une voix joyeuse et connue qui nous hèle, celle de M. de Montbrun, l'un de nos plus aimables copassagers de la *Ville de Saint-Nazaire*. Il se rend à Bogotâ en qualité de chancelier de la légation de France. Il va prendre son poste comme on prend une forteresse, armé de pied en cap, carabine rayée à balles forcées; revolvers de cavalerie, poignards... Les caïmans n'ont qu'à bien se tenir, et quant aux jaguars... mais nous verrons plus loin!

Nous procédons ensemble à notre installation respective. Pour le moment, il s'agit de pendre son hamac. Comme on fait son lit on se couche, est ici un aphorisme d'une rare vérité. Il faut être son propre domestique, étaler l'*estera* ou natte, si l'on veut dormir sur un lit de sangle, et installer au-dessus le *toldo* ou moustiquaire, cage carrée de mousseline grossière qu'on suspend à quatre ficelles et dont on retrousse les bords avec des précautions infinies. Vous croyez échapper ainsi aux moustiques. Foin! A peine glissé sous cet abri protecteur et étendu à la clarté des étoiles sur ce lit primitif, un chant résonne à vos oreilles. C'est l'ennemi qui sonne la charge; il a pénétré en même temps que vous dans la place. Toute la nuit il s'acharne sur sa proie et vous larde de pointes de feu. Le lendemain matin, vous vous réveillerez, si vous avez pu dormir, le visage et le corps bouffis et ponctués de taches rubicondes.

Dès l'aube, tout le monde est debout, bon gré, mal

gré. Les retardataires sont tirés par les pieds et secoués poliment, c'est-à-dire à tour de bras, par le *stewart* ou premier garçon du bord. On plie les lits de sangle et on dresse les tables.

C'est l'heure des ablutions matutinales. Chacun, à tour de rôle, va plonger sa tête dans l'eau jaune du Magdaléna, et se sèche ensuite au soleil, plutôt que de se salir de nouveau avec les chiffons repoussants qui vous sont apportés sous le nom de *paños de mano*.

Puis le *stewart* vous convie fraternellement à tuer

le ver, c'est-à-dire prendre un *tragito de anisado*. Cette liqueur (prononcez *anisao*) est tout simplement faite d'eau-de-vie de canne, assez faible, additionnée de graines d'anis (*Anethum fœniculum*) que l'on cultive à cet effet dans les régions froides du pays. Les charmes de ce breuvage sont sans doute puissants, puisque tout le personnel servant du bord est généralement ivre dès le point du jour.

A dix heures, sonne le déjeuner (*almuerzo*). Il est rapidement expédié; dix minutes suffisent. Les plats sont nombreux autant que détestables. La *bisteca* res-



L'agador, marchand d'eau à Barranquilla (voy. p. 14). — Dessin de Riou, d'après le croquis de l'auteur.

semble à des semelles de bottes de caoutchouc. Les ragoûts ont un aspect intraduisible. Tout nage dans cette éternelle sauce jaune-safran, faite d'*achiote* (rocou) et de piment, qui désormais va nous poursuivre sans repos ni trêve. Des bananes frites assez bonnes, d'autres bouillies et cotonneuses, du riz, des os de poulets, restes infortunés de malheureuses volailles qui ont dû bien souffrir; des confitures de bananes au sirop de mélasse, tel est l'ordinaire invariable pendant toute la traversée. On peut acheter du vin, tou-

jours aigre, à une piastre la bouteille. Les plus avisés en ont apporté d'Europe une caisse avec eux. Mais, attention! Aux séductions des passagères qui regardent la bouteille d'un œil peu platonique, il faut ajouter le danger de la voir disparaître, *par accident*, entre les mains du garçon; il est bon de serrer chaque soir son vin dans sa malle.

Édouard ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)



Gallinazos dévorant un caïman mort (voy. p. 26). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU),

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS¹.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

COLOMBIE.

Coup d'œil historique et géographique sur la Colombie. — La vie sur le Magdaléna (suite). — Caïmans et vautours. — La plante carnivore. — Coiffure d'Aristoloches. — La *Vara santa*. — Un homme à la mer ! — Le baptême de la ligne. — Plantes nouvelles, vieilles connaissances. — Islitas; Naré. — Passage de l'Angostura. — *Hurrah Columbia!* — Honda.

Avant de continuer à décrire la vie sur le fleuve Magdaléna et les incidents dont elle est semée, il me paraît opportun d'initier le lecteur, d'une manière générale, à la géographie et à l'histoire des pays que nous venons d'aborder.

La Nouvelle-Grenade, nommée aujourd'hui États-Unis de Colombie, se trouve comprise, suivant les documents fournis jadis par le gouvernement espagnol, et que la commission chorographique ainsi que don José Maria Quijano Otéro ont consultés pour établir les limites officielles, entre 4° de latitude sud et 12° de latitude nord, et, en longitude, entre 68° 10' et 85° 40' ouest du méridien de Paris. Ces limites n'ont pas été admises depuis par l'Équateur et le Brésil, et des revendications sont pendantes depuis de longues années entre les trois puissances.

La superficie du territoire est d'environ douze cent mille kilomètres carrés, dont trois cent mille seulement

sont plus ou moins peuplés. Les travaux statistiques sont peu développés en Colombie. Cependant il résulte de quelques données fournies récemment par le docteur Galindo, de Bogotá, qu'en 1870 la population était de deux millions huit cent quatre-vingt-dix mille six cent trente-sept habitants civilisés, auxquels il convient d'ajouter deux à trois cent mille Indiens, qui vivent sur les territoires de Casanaré, San Martin, Caquetá, Goajira et Darien. Ces derniers chiffres présentent peu d'exactitude, les moyens de contrôle étant des plus primitifs dans ce pays.

Tous ces habitants procèdent de trois races : la blanche, la rouge et la noire, étroitement mélangées et vivant en assez bonne intelligence. La race rouge est la plus nombreuse, et la noire ne se trouve guère que dans les provinces limitrophes des côtes ; mais la blanche, quoique moindre en nombre, exerce sur les deux autres sa prépondérance habituelle.

Le territoire est limité par la république de Costa-Rica, qui en est séparée par le *rio de las Culebras* ;

1. Suite. — Voy. p. 1.

l'océan Pacifique, depuis le fond du golfe *Dulce* jusqu'à l'embouchure du *Matajé*; l'océan Atlantique, du rio de las Culébras à la *lagune del Pájaro*, dans le lac de Maracaïbo, et les républiques de l'Écuador et du Vénézuéla. Nous précisons ultérieurement ces frontières en examinant les provinces orientales et les différentes revendications de ces États sur le territoire colombien.

Ainsi placée entre la mer des Antilles et l'océan Pacifique, qui forment dans leurs baies profondes des ports excellents, bornée au sud par l'Amazone et à l'est par l'Orénoque — ces deux grandes mers d'eau douce, — arrosée dans toutes les directions par des rivières navigables, et divisée par les mille ramifications des cordillères en vallées fertiles situées à toutes altitudes possibles, la Colombie paraît avoir été l'objet des prédilections de la nature. Sa position est unique : on y trouve à la fois les régions les plus chaudes et les hauts plateaux qui reproduisent les conditions de vie de l'Europe tempérée. Dans ces climats variés, les produits des trois règnes sont innombrables et peuvent attirer le commerce et l'industrie de presque toutes les nations du globe. Le quinquina, le caoutchouc, le cacao, le café, la salsepareille, l'indigo, le bois de campêche, l'ivoire végétal, la cochenille, une quantité immense de bois précieux, de gommés, de résines, naissent spontanément sur son sol. La canne à sucre, le tabac, le blé, l'orge, les céréales, tous les fruits des régions chaudes et plusieurs des régions tempérées y sont cultivés avec profit. Sur ses immenses prairies naturelles, le gros et le menu bétail errent en liberté et ne donnent aux propriétaires que la peine de les capturer pour les vendre. Dans les montagnes, se rencontrent de riches mines de houille, de pétrole, d'asphalte, des salines, du sel gemme, des eaux minérales abondantes. L'or est charrié par toutes les rivières. Le massif montagneux contient de riches veines d'argent, de platine, de fer, de cuivre, d'émeraude, d'antimoine, de soufre, d'étain, etc.

Certaines de ces richesses sont déjà mises en exploitation, mais les tentatives sont de peu d'importance, et presque tout reste encore à faire. L'homme n'a qu'à prendre possession de cet opulent domaine, à le cultiver, pour s'enrichir à coup sûr. Mais l'homme sait-il jamais s'arrêter au parti le plus sage et le meilleur pour assurer son repos et sa félicité ?

La Colombie peut être considérée comme divisée naturellement en deux grandes contrées : celle des montagnes à l'ouest, et celle des plaines à l'est. La première occupe une superficie de quatre cent vingt mille kilomètres carrés. Sa population est faible, mais assez également répandue, et on peut la partager géographiquement en sept régions principales, savoir :

1° La vallée du Magdaléna, qui occupe la partie centrale et comprend aussi la vallée du Cauca, affluent principal du Magdaléna ;

2° La vallée du Patia, au sud de la république ;

3° La vallée de l'Atrato, humide, couverte de forêts, formée par la bifurcation de la Cordillère occidentale ;

4° Le littoral ouest, dont les eaux sont tributaires du golfe de Panama ;

5° Le littoral du Darien, des deux côtés du golfe de ce nom ;

6° La vallée du Rio-Hacha, comprise entre la Sierra-Névada et la branche des Andes qui court vers le Goajira.

7° La région de l'isthme de Panama, où les eaux du versant nord vont à l'Atlantique, et celles du sud au Pacifique.

La contrée plane, encore déserte aujourd'hui ou occupée par des tribus sauvages et errantes, occupe une surface d'environ sept cent quatre-vingts mille kilomètres carrés, et se trouve limitée pour une part entre la Cordillère orientale, l'Orénoque et le Cassiquiaré, et pour l'autre part, entre le fleuve des Amazones et les Andes du Vénézuéla, qui la protègent des vents du nord. Le rio Guaviaré la divise en deux grandes régions : la méridionale, qui s'incline vers le sud-est, et la septentrionale, dont les eaux coulent vers l'est. L'une et l'autre sont parcourues par de grands cours d'eau qui sortent des montagnes et courent parallèlement entre eux, les uns se dirigeant vers l'Amazone, les autres vers l'Orénoque.

L'altitude de ces grandes plaines, nommées *llanos*, est peu considérable au-dessus du niveau de la mer. Cependant la chaleur n'y est pas excessive ; les vents de l'Atlantique, les rivières et les pluies les rafraîchissent constamment. Les conditions hygiéniques n'y sont point mauvaises, malgré leur réputation de « pays à fièvres ». Si les parties basses sont parfois inondées, les eaux disparaissent rapidement. Dans le reste du pays, elles sont partout courantes, et les bords des rivières sont couverts de la plus belle végétation.

Les habitants de la Nouvelle-Grenade sont généralement intelligents, d'imagination vive et de passions fougueuses ; et les races indigènes, ordinairement très-paisibles dans l'Amérique du Sud, ont souvent montré qu'elles pouvaient ici avoir de l'ardeur et de l'audace. Ces populations avaient été gouvernées par le régime espagnol le plus tyrannique jusqu'à il y a soixante ans, époque à laquelle une grande crise sociale et politique libéra le pays et le mit en possession d'un système démocratique représentatif, auquel il ne s'habitua certainement pas sans passer par des convulsions souvent renaissantes.

L'histoire de la Nouvelle-Grenade commence avec la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Ce grand homme visita en partie la côte nord après celle du Vénézuéla, à ses troisième et quatrième voyages, et découvrit le territoire de Véraguas. Après lui, Ojéda et Amérigo Vespucci parcoururent ce littoral plus en détail. C'est à ce dernier qu'on doit la première carte de ces contrées, et, à son retour, les territoires du continent que Colomb avait vus le premier reçurent injustement le nom d'Amérique.

« Sic vos, non vobis, fertis aratra, boves ! » (VIRGILE.)

Plus tard, Rodrigo de Bastidas suivit toutes les

côtes depuis Santa Marta et Cartagena jusqu'au golfe de Uraba. En 1508, le roi d'Espagne donna à Ojeda le gouvernement de tout le territoire situé entre la péninsule de Goajira et le susdit golfe, sous le nom de Nouvelle-Andalousie. De ce point jusqu'au cap Gracias a Dios, Diégo de Nicuesa eut sous sa direction le reste du pays, qui fut nommé Castille d'Or.

Ojeda vint fonder dans le Darien, sur chaque côté du golfe, la ville de San Sébastian et celle de Darien, qui durèrent peu quoiqu'elles eussent été érigées en évêchés par le roi. C'est de Darien que partit, en 1513, Nuñez de Balboa, qui traversa l'isthme et découvrit l'océan Pacifique. Ce fait fut suivi de la nomination comme gouverneur de Pédro Arias d'Avila, homme



Écroulement des berges (voy. p. 26). — Dessin de Riou, d'après les indications de l'auteur.

cruel qui, jaloux de Balboa, se saisit de lui, le fit décapiter et fonda ensuite, en 1518, la ville de Panama, où fut transporté l'évêché.

Bastidas, de son côté, eut l'autorisation de conquérir toute la partie de la Nouvelle-Andalousie située à l'est du Magdaléna, et le 29 juillet 1525 il posait la première pierre de la ville de Santa Marta.

En 1532, le reste de la Nouvelle-Andalousie fut at-

tribué à Pédro de Hérédia, qui, l'année suivante, commença de bâtir Cartagena.

Sous les ordres d'Adelantado Lugo, une expédition partit de Santa Marta en 1536, en remontant le Magdaléna. L'un de ses chefs était Gonzalo Jiménès de Quesada. Après avoir enduré des souffrances inouïes et perdu plus des deux tiers de sa troupe, il conquiert tout le magnifique territoire de l'intérieur.

Pendant ce temps, après avoir achevé de réduire le Pérou et le royaume de Quito, Sébastian de Bélalcazar s'était avancé vers le nord avec une poignée d'Espagnols, avait soumis les pays de Pasto et de Popayan, la vallée du Cauca et le haut Magdalena, exploré toutes ces contrées, jeté les fondements des villes de Cali et de Popayan en 1536, et était enfin arrivé à Bogotá. Là il rencontra Quésada, qui venait de détrôner les *Zipas* et les *Zaqués*, rois de Muéqueta et de Hunza, et Fréde-mann qui, avec autant de fatigues que Quésada, s'était avancé depuis le cap de la Véla, sur les côtes du Vénézuéla, et avait pénétré jusqu'à Bogotá par l'est. A l'arrivée de Bélalcazar, Quésada crut le moment venu de bâtir la ville de Santa Fé de Bogotá et de fonder plusieurs autres centres de population pour affirmer sa conquête.

Il avait un lieutenant, nommé Robledo, qui partit à son tour, explora et réduisit le territoire d'Antioquia, où il ne tarda pas à bâtir la ville de ce nom, en 1541. Mais peu après il trahit son chef et prétendit au pouvoir suprême dans le pays. Bélalcazar le poursuivit, le fit déclarer traître et décapiter en 1546. Le roi d'Espagne apprit cette exécution arbitraire et prononça à son tour une sentence capitale contre Bélalcazar, qui mourut de chagrin en 1550.

Quésada ne fut pas plus heureux : les cruautés qu'il exerça envers les chefs indigènes et toutes les iniquités de la conquête furent châtiées à leur tour. Charles-Quint récompensa mal ses services ; malade de la lèpre, Quésada passa de longues années dans la ville de Mariquita, pleurant ses fautes passées, et y mourut en 1579, après avoir écrit de sa main une relation de ses conquêtes qui est parvenue jusqu'à nous.

Les pays soumis furent érigés en capitainerie générale, et en 1718 en vice-royauté.

Vers la fin du dix-huitième siècle, les esprits com-

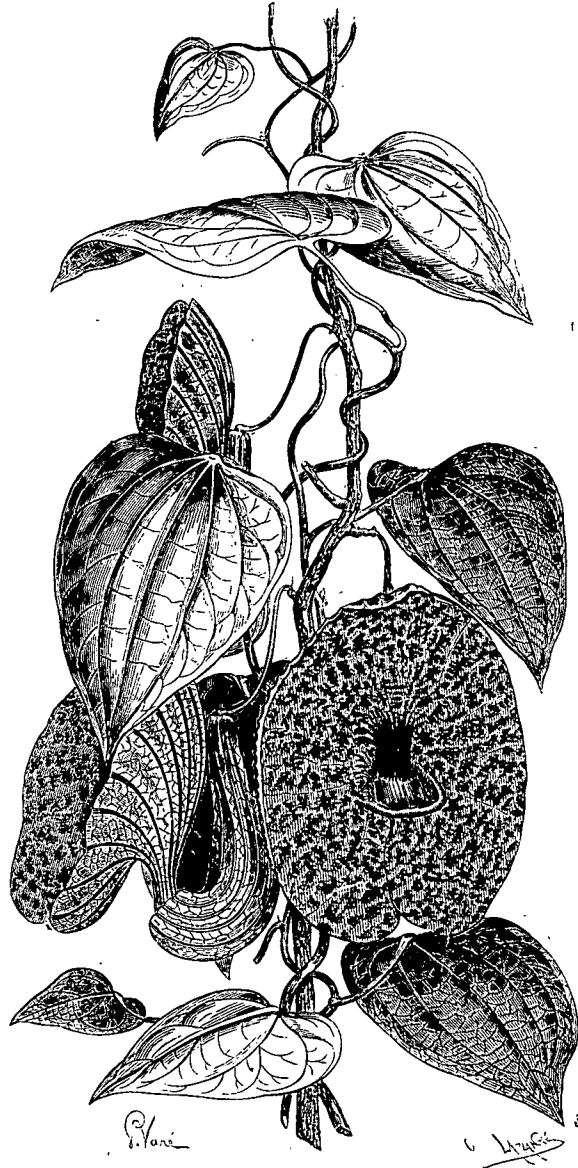
mencèrent à s'exciter contre le gouvernement péninsulaire. En 1810, après des excès plus violents que les autres, la Nouvelle-Grenade se déclara indépendante du gouvernement de la Péninsule et commença avec la métropole une lutte acharnée. En même temps, la guerre civile éclata ; les citoyens principaux du pays ne s'entendirent pas sur son organisation politique, et Pablo Morillo profita de ces dissensions

pour reconquérir le pays au profit du roi d'Espagne. Perfide et sanguinaire, il trompa le peuple par de prétendues amnisties et fit tomber les têtes des hommes les plus distingués par leur savoir et leur vertu ; il fomenta la haine entre les Américains et les Espagnols, exaspéra les populations, prit contre elles des mesures atroces et ne leur laissa de ressource que de choisir entre l'indépendance ou la mort.

Les patriotes, autant de la vice-royauté que de la capitainerie générale de Caracas, se réfugièrent donc dans les plaines du Casanaré et de l'Apuré, et de là recommencèrent une guerre impitoyable. Leurs triomphes répétés obligèrent, en 1820, le général espagnol à un armistice avec le général Bolívar. Les hostilités furent régularisées ; on renonça de part et d'autre aux horreurs d'une guerre sans quartier, et l'existence de la république de Colombie fut reconnue après avoir été assurée par la victoire de Boyaca, le 7 août 1819.

En 1821, le Congrès général, réuni à Rosario de Cucuta, constitua solennellement la république ; mais, dès 1830, des discordes civiles la divisèrent. Le territoire du Vénézuéla se sépara de la Colombie, ainsi que l'Écuador (ou Équateur), en 1832, et les trois contrées s'organisèrent en nations indépendantes.

De 1855 à 1858, la Nouvelle-Grenade se fractionna pacifiquement en États, et de 1860 à 1863, après une lutte plus cruelle et plus ruineuse encore que celle de



Aristolochie à feuilles en cœur. (voy. p. 26). — Dessin de Varé, d'après un croquis de l'auteur.

l'indépendance, le nom de *Confédération grenadine* fut changé en celui d'*États-Unis de Colombie*.

La division politique de la Colombie passa par plusieurs phases avant d'arriver à l'état actuel. Les instigateurs de la déclaration de l'indépendance, qui avaient saisi le moment où les armées de Napoléon I^{er} envahissaient la péninsule Ibérique, furent obligés de réunir leurs forces à celles de Carácas et de Quito, pour constituer une nation capable de résister à ses ennemis.

Le pays forma alors les cinq départements de l'Isthme, du Cauca, du Magdalena, de Boyaca et de Cundinamarca, dont les capitales respectives furent Panama, Popayan, Cartagena, Tunja et Bogotá.

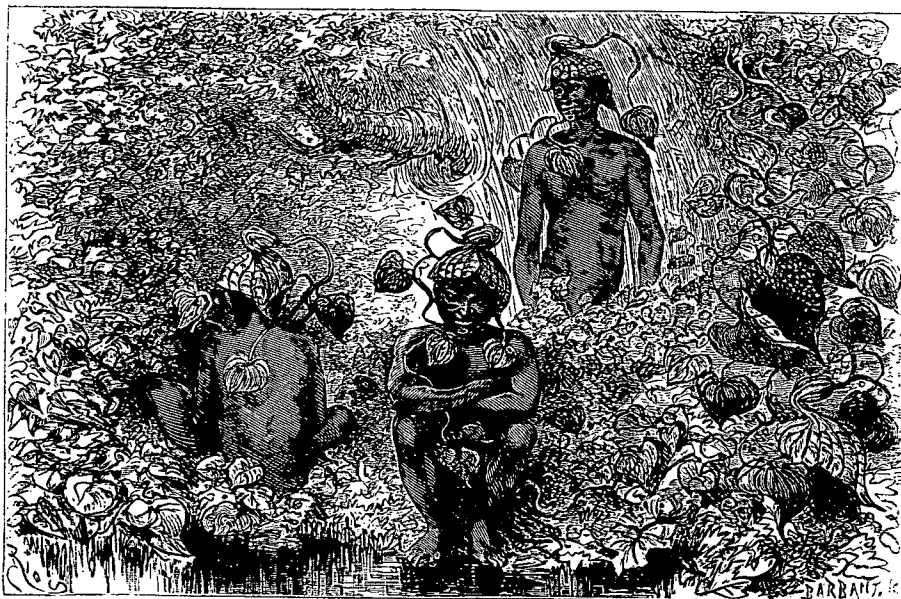
L'union de ces colonies, comme toute confédération de divers peuples, dura autant que la nécessité qui lui avait donné naissance. L'indépendance une fois obtenue, elles tendirent de nouveau à se séparer. Pou-

vait-il en être autrement, lorsque les causes de dissolution qui avaient déterminé la chute de l'empire espagnol existaient dans tout le corps social? Il était naturel que chaque royaume, chaque province et chaque canton qui se croyait capable de subsister par lui-même prétendit former une nationalité. C'est pourquoi, de 1830 à 1832, les sections qui avaient été la vice-royauté de Nouvelle-Grenade, la capitainerie générale de Carácas, et la présidence de Quito, constituèrent trois républiques : Nouvelle-Grenade, Vénézuéla et Écuador.

Alors la Nouvelle-Grenade distribua le territoire de ses cinq départements en provinces, subdivisées à leur tour en cantons, de la manière suivante :

Département de l'Isthme : Province de Véraguas, capitale Santiago ; — de Panama, capitale Panama.

Département du Cauca : Province de Buénaven-



Enfants coiffés d'Aristoloches (voy. p. 26). — Dessin de Riou, d'après les croquis de l'auteur.

tura, capitale Iscuandé ; — du Chocó, capitales Novita et Quibdo ; — de Popayan, capitale Popayan ; — de Pasto, capitale Pasto.

Département du Magdalena : Province de Cartagena, capitale Cartagena ; — de Santa Marta, capitale Santa Marta ; — de Rio-Hacha, capitale Rio-Hacha ; — de Mompox, capitale Mompox.

Département de Boyaca : Province de Casanaré, capitale Poré ; — de Pamplona, capitale Pamplona ; — de Socorro, capitale Socorro ; — de Tunja, capitale Tunja ; — de Vélez, capitale Vélez.

Département de Cundinamarca : Province d'Antioquia, capitale Médellin ; — de Mariquita, capitale Honda ; — de Bogotá, capitale Bogotá ; — de Neiva, capitale Neiva.

Cette organisation subsista pendant quelques années sans trouble ; mais elle avait été créée trop rapidement pour que toutes les parties fissent un tout homogène.

De 1832 à 1856, plusieurs cantons de ces provinces se séparèrent pour en former de nouvelles, et le nombre total fut porté à trente-six.

Dans l'espace de quelques années, le pouvoir municipal de ces provinces s'améliora par quelques réformes légales et peu à peu elles arrivèrent, en 1853, à pouvoir être considérées comme de véritables États, capables de se donner une constitution intérieure, de nommer tous leurs fonctionnaires, de se créer des revenus et de former une législation administrative.

Les causes déterminantes de la séparation des trois républiques qui formaient la Colombie au moment de sa création, continuèrent malheureusement à miner longtemps le corps social, et la tendance des partis à se séparer n'était réprimée en eux que par le manque de ressources pour se déclarer indépendants. C'est pour cette raison que de 1855 à 1860 neuf États fédéraux s'érigèrent l'un après l'autre, en groupant autou

d'eux un certain nombre de provinces. Ils se donnent le nom d'États souverains (*Estados soberanos*). Ils subsistent encore, mais leur union actuelle en une fédération centrale n'est qu'un lien débile sous le régime de la constitution formulée en 1863 à Rio-Négro.

Aujourd'hui, les neuf États qui constituent les États-Unis de Colombie se classent ainsi :

Deux maritimes, sur l'Atlantique et le Pacifique : Panama et Cauca.

Deux maritimes, sur l'Atlantique seulement : Bolívar et Magdaléna.

Trois méditerranéens, limitrophes avec le Vénézuéla : Santander, Boyaca et Cundinamarca.

Deux au centre : Antioquia et Tolima.

Le tableau suivant donnera une idée des populations respectives de ces divers États :

États.	Capitales.	Population approximative.
PANAMA	Panama.....	133 000
CAUCA	Popayan.....	500 000
BOLÍVAR	Cartagena.....	230 000
MAGDALÉNA	Santa Marta.....	85 000
SANTANDER	Socorro.....	468 000
BOYACA	Tunja.....	530 000
CUNDINAMARCA	Bogotá.....	440 000
ANTIOQUIA.....	Médelin.....	369 000
TOLIMA.....	Ibagué.....	300 000

Tels sont les principaux linéaments géographiques, historiques et politiques du pays que nous aurons à parcourir, en étudiant sur notre passage ses mœurs, ses coutumes, ses productions¹.

Reprenons notre récit sans transition. — Nous avons quitté nos compagnons de route occupés à leur « réfection corporelle » à bord du *Simon-Bolívar* (voy. p. 13). Cette existence à demi civilisée sur le pont d'un navire du Magdaléna est pleine de pittoresque, sinon de charme. Les incidents ne manquent pas au déjeuner. L'égoïsme y règne en maître ; chacun se précipite sur le plat qui lui semble mangeable, sans souci du voisin. Les plus forts et les plus agiles ont le dessus, ... *tarde venientibus ossa*. Le contenu de tous les plats se mêle dans les assiettes, au grand scandale des Européens. Parfois, en partant de Barranquilla, on a emporté du beurre qui fond et rancit en vingt-quatre heures. Il n'importe ; si votre étoile vous a gratifié d'un voisin de Terre chaude peu habitué à ce luxe, vous le verrez gravement plonger sa cuiller dans le beurrier et s'imaginer qu'il mange la soupe.

Le « steward » est une curiosité. Son ivresse quotidienne, comme celle de Frédéric Lemaître, passe dans les yeux des garçons qu'il dirige et que son regard superbe terrifie. Tous sont nègres, de ce type grêle, bizarrement cassé à la chute des reins, aux lon-

1. Une partie des documents statistiques qui précèdent m'ont été fournis à Popayan par M. S. Arboléda, fils du célèbre poète et capitaine colombien, qui fut assassiné en 1860 pendant sa lutte contre Mosquera.

gues jambes fluettes, à la barbe en pointe proéminente, qui domine à la Nouvelle-Orléans. Ils sont aux trois quarts nus. Leur saleté est proverbiale.

« Garçon, un couteau, demandez-vous.

— *All right, sir.* »

Et notre homme s'avance nonchalemment en se grattant la peau des jambes avec l'objet demandé. Si vous vous plaignez, il l'essuie dans ses cheveux. Vous le prenez sans cesse à boire dans votre verre quand vous tournez le dos, à picorer dans les bananes en apportant le plat, à retourner les morceaux avec ses mains immondes. Il n'y a rien à faire contre ces repoussantes habitudes : c'est l'impénitence finale.

Je ne parle point du diner (*comida*), qui est la stricte reproduction du déjeuner. Personne ne regrette que ces festins soient aussi brefs ; c'est pour ne pas mourir de faim qu'on y prend part.

Après le repas, on va sur l'avant fumer son cigare. Le bateau avance lentement dans les méandres du fleuve, dont la nappe immense blanchit au loin sous vos yeux. La température varie, au déclin du jour, entre vingt-huit et trente-deux degrés.

Au-dessous de vous, sur le premier pont, parmi les cordages, les caisses et le bois de chauffage, les *bogas* ou matelots font leur cuisine et dînent à leur tour. Quatre madriers, enfermant quelques brouettées de terre, reçoivent les trois pierres rondes qu'on appelle la *tulpa*, et sur lesquelles repose la *olla* ou marmite. On la remplit d'eau dans laquelle on immerge du *tasajo*¹, des bananes vertes, du maïs et parfois des *yuccas*. Quelques os à demi dépouillés sont ajoutés à cette ratatouille. Dès qu'elle est cuite à point, la meute humaine se précipite sur la olla, chacun y trempe ses doigts pour en saisir un morceau, et plonge la *totuma* (calebasse) ou l'écaille de tortue pour la remplir de bouillon, et bientôt on entend un bruit général de mâchoires et d'os rongés par des dents aiguës.

Mais l'étage supérieur du bateau nous est encore inconnu. Grimpons par l'échelle de meunier qui nous conduit sur une plate-forme en carton bitumé, où est située la cabine du capitaine, la tour carrée de la vigie et la chambre du pilote.

Le paysage, vu de ce point, est d'une grandeur imposante. Que de fois, renversé sur une chaise de jonc, au déclin du jour, dans cette atmosphère légèrement rafraîchie par l'air que déplace le navire, ne suis-je pas resté en contemplation, pendant des heures entières, devant ces eaux si calmes, bordées de forêts géantes, où les lianes couvrent les arbres de courtines de verdure retombant dans le flot de la rive, et sur lesquelles de gros iguanes viennent se chauffer aux derniers rayons du soleil couchant ! D'énormes caïmans flottent, comme des poutres immobiles, sur

1. Le *tasajo* est la viande de bœuf taillée en lanières sur la carcasse de l'animal, puis séchée au soleil et vendue à la *vara* (mesure de longueur qui équivaut à quatre-vingt-trois centimètres), c'est-à-dire au mètre courant. Avant de se mettre en route, on achète la provision de viande, que l'on enroule autour d'un bâton.



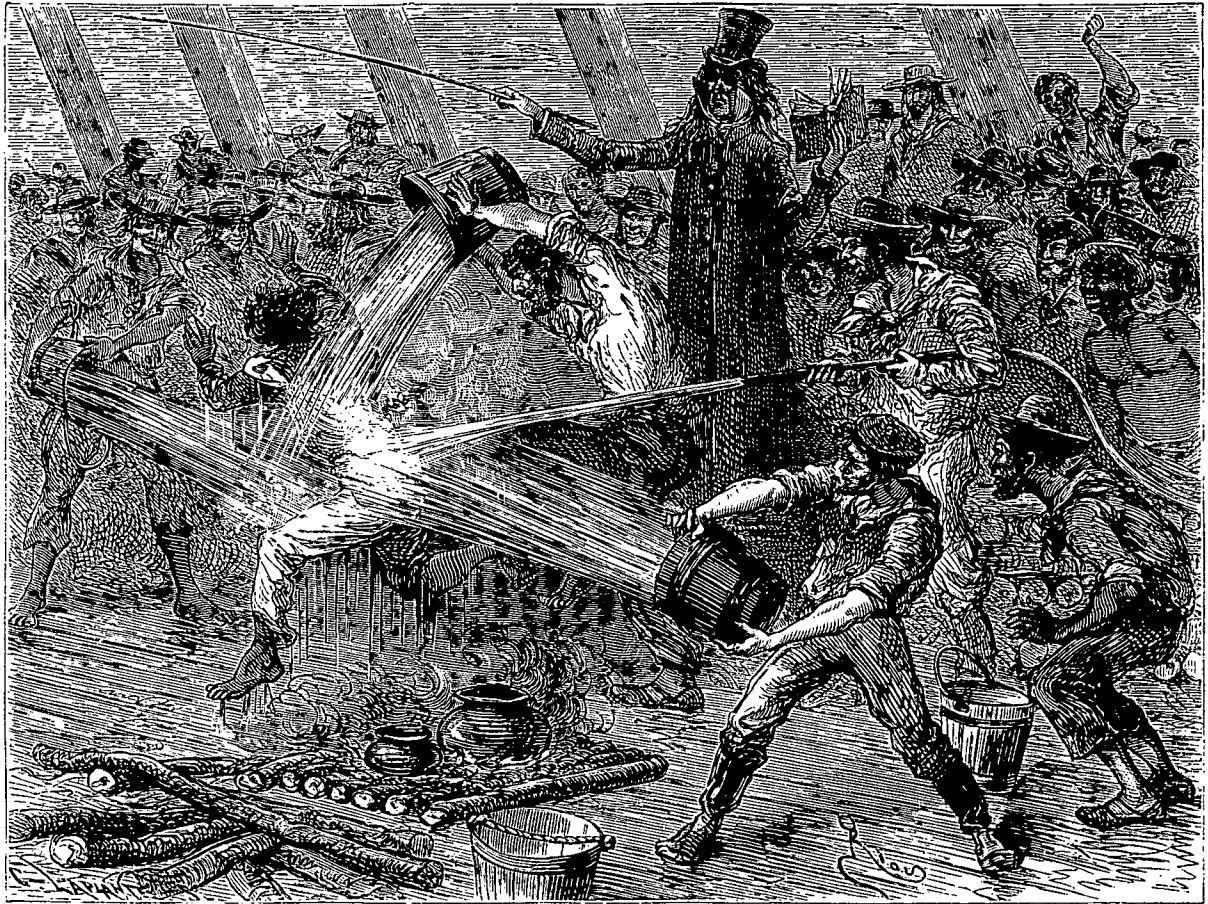
Bogas conduisant les champans (voy. p. 26). — Dessin de Riou, d'après les croquis de l'auteur.

la surface du fleuve, attendant quelque immondece venant du bateau, ou qu'un homme tombe à l'eau et se laisse happer au passage.

Les bruits du bord se sont tus successivement; l'étrave fend silencieusement la belle nappe argentée du Magdalena. L'air est embrasé; les *chicharras* (cigales) font entendre sur les arbres leurs cris de crécelle, les *alouates* (singes hurleurs) grondent au loin; l'équipage, se reposant des fatigues du jour, chante la *Habanera* ou le *Guarapo*, véritables boléros colombiens. Puis, en quelques minutes, sans crépuscule, le soleil disparaît derrière la forêt; l'ancre est

jetée; tout se tait : « *Buenas tardes! Allons nous coucher!* »

Aux premières lueurs de l'aube, le bateau appareille, et bientôt les rives du Magdalena fuient avec rapidité. Nous passons successivement devant Solédad, Sitio-nuevo, Remolino, et nous voici devant Calamar, où les voyageurs de l'Atlantique, venant autrefois de Carthage par Turbaco, commençaient leur navigation d'eau douce. Des prairies submergées, assez uniformes, s'étendent au loin. Lorsque le terrain s'exhausse un peu, on voit surgir une cabane entourée de quelques cocotiers et bananiers. De grosses touffes de *Mikania*s

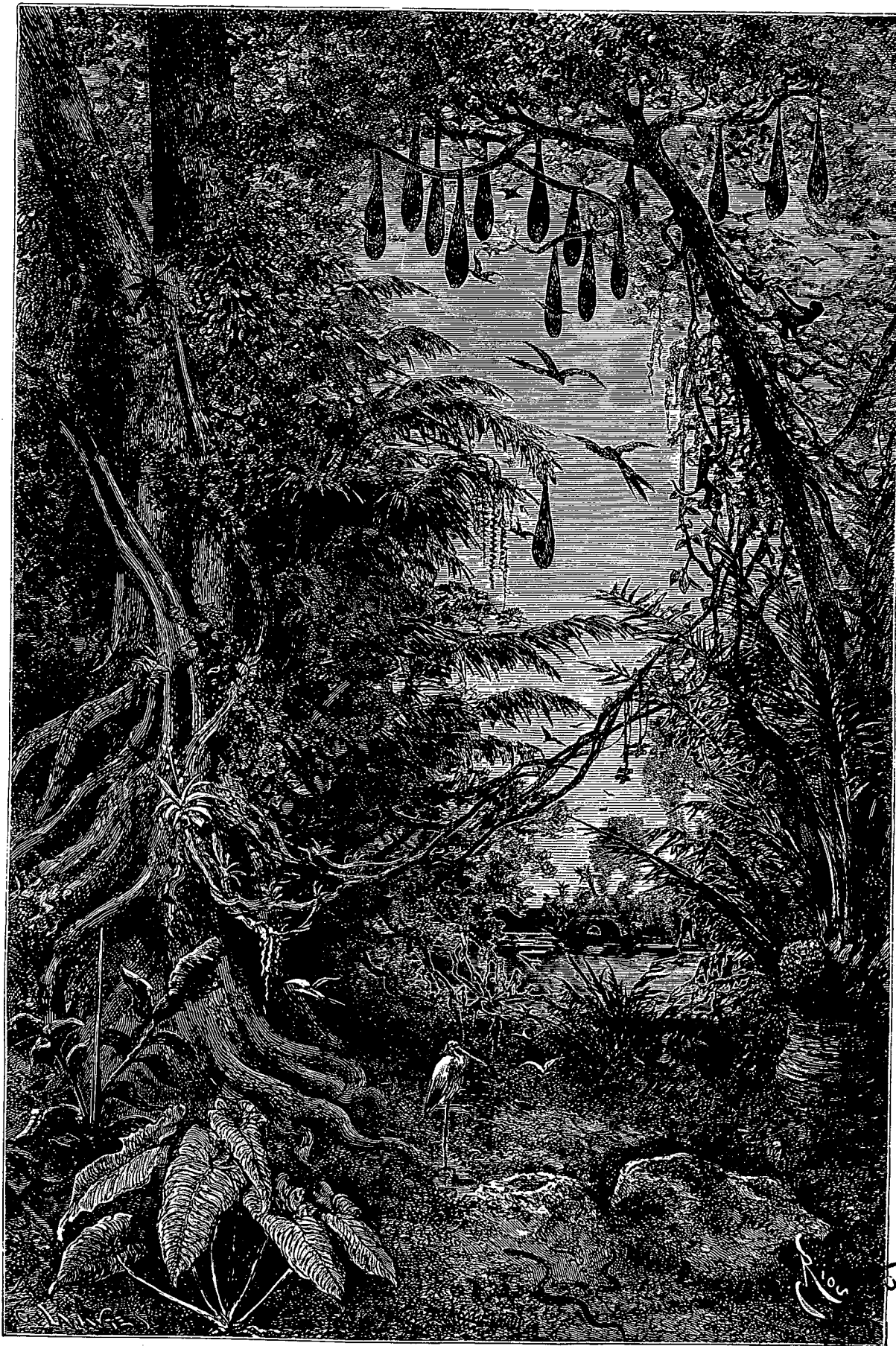


Baptême de la ligne (voy. p. 28). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur

aux fleurs blanches, espèce voisine de la plante qui produit le fameux Guaco (*Mikania Guaco*), domptevenin des serpents, servent de perchoir à de gros iguanes gris qui se chauffent au soleil. Nous en fusilons quelques-uns pour essayer nos armes; ils tombent lourdement dans le fleuve.

Successivement Barrancanuéva, Nerviti, San-Agustin, puis Ténérifé, passent sous nos yeux. A cette dernière station la chaleur devient insupportable. Descendu à terre, je plonge mon thermomètre dans le sable et je lis — *horresco referens* — cinquante-trois degrés centigrades! C'est dans ce brasier, où s'épanouissent pourtant les charmantes fleurs de la per-

venche rose (*Vinca rosea*), qu'à deux heures de l'après-midi nous organisons une chasse dans le taillis brûlé qui entoure les cabanes de Ténérifé. Les serpents abondent sous nos pas, et aussi le gibier. Au bout de trois quarts d'heure, je rapporte des colombes, des perruches, un faucon *Garrapatero* et des vautours *urubus* (*Gallinazos*), sans compter quelques plantes intéressantes. De grandes mimosées, des *Cereus* de sept à huit mètres de haut, le *Tillandsia uniflora*, aux feuilles grises, menues, comme vermiculées, un *Sophora* à fleurs blanches rappelant notre *Robinia pseudo-acacia* et embaumant l'atmosphère, constituent la végétation dominante de cette localité, de cuisante mémoire.



Ficus du Magdalena et nids de cassiques (voy. p. 30). — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.



Sambrano, Téton, Tacamocho sont les dernières stations avant l'endroit où le Magdalena se divise en deux bras, l'un dit de Mompox et l'autre de Magangué ou Brazo de Loba. C'est celui-ci que l'on choisit maintenant; il allonge la route, il est vrai, mais il présente un chenal plus profond et l'on évite les ensablés.

Des bandes de caïmans énormes encomrent les plages. En passant auprès d'eux nous les saluons de quelques balles coniques. Nous en manquons beaucoup, nous en touchons quelques-uns, nous en tuons peu. S'ils sont blessés à mort, ils ont encore le temps de regagner l'eau sur leurs jambes torses et de se laisser couler à fond pour mourir. Au bout d'une semaine le cadavre, gonflé par les gaz, remonte et flotte à la surface. On le voit alors descendre le cours du fleuve, flottant comme une poutre, le ventre en l'air, couvert de *Gallinazos* voraces qui plongent voluptueusement leur affreux bec dans ces entrailles putréfiées (voy. p. 17). C'est pittoresque et hideux. Des plantes aquatiques (*Pistia* et *Pontederia*) s'arrêtent autour du cadavre, et l'ensemble rappelle assez bien un gigantesque brochet entouré de persil.

Comme nous rangions une côte herbée et taillée à pic par les éboulis, j'aperçus un énorme caïman, à dix pas de nous, sur une petite éminence. Sa gueule était grande ouverte pour happer les moustiques que l'odeur fétide y attirait. D'un signe je l'indiquai à de Montbrun, très-friand de ce sport, et une seconde après, le monstre recevait sous la patte de devant une balle qui lui traversait le cœur. Sa formidable mâchoire s'abattit avec bruit, un flot de sang jaillit horizontalement : il était mort sur la place même.

A l'embouchure de ce *brazo de Loba* les ensablés sont à craindre. Dans ces parages la sonde doit agir presque sans cesse. Un homme est à l'avant du bateau — qui cale un pied d'eau de plus que l'arrière pour protéger la roue — et transmet au capitaine, penché anxieusement sur le bastingage, le résultat des mesures de profondeur qu'il prend au moyen d'une gaffe. *Cinco piés, seis, siete piés* ou *una brazo, una brazo larga* (dix pieds) sont les mots qu'il répète sans cesse. Au-dessous de cinq pieds, il y a danger; à quatre, le bateau toucherait. Aussi faut-il voir la perplexité des voyageurs quand le fond se relève progressivement. On doit alors reculer, chercher un autre chenal, passer à tout prix. Souvent le bateau reste pris dans les sables des semaines entières, jusqu'à ce qu'une crue vienne lui livrer la route. On en a vu un rester quarante-deux jours en panne, sans communications avec la côte. Je laisse à penser les souffrances endurées par les voyageurs dans cette station forcée, dévorés par les moustiques, sans autres provisions que des biscuits et des conserves sèches, buvant de l'eau chaude et sale, dans une atmosphère embrasée, et ne pouvant même se donner le plaisir du bain à cause des crocodiles!

C'est dans les parages de Mompox (ou Mompos) et de Magangué que croît l'une des plus singulières

plantes de l'Amérique du Sud, l'Aristolochie à feuilles en cœur (*Aristolochia cordiflora*). Le botaniste Mutis l'a le premier signalée; Humboldt a été frappé de ses grandes proportions et de sa beauté. Elle court sur les arbres, comme une liane qu'elle est, les enveloppant de son feuillage lustré, en forme de cœur, et les ornant de ses énormes fleurs jaune-paille *léopardées* de violet et hérissées de poils rétroces à l'intérieur. Au moment de la fécondation ces fleurs dégagent une violente odeur de viande gâtée. D'innombrables insectes s'en approchent comme d'une proie, se glissent dans la cavité inférieure et restent prisonniers dans cette chausse-trappe végétale. La mort survient bientôt, et l'on dit — la science nous en apprend de belles — qu'alors la fleur dévore et digère sa proie, ni plus ni moins qu'une araignée sur sa toile. L'Aristolochie à feuilles en cœur se classe donc dans ces plantes *carnivores* sur lesquelles on a fait tant de bruit dans ces temps derniers. De plus elle guérit, dit-on, la morsure des serpents et ses fleurs sont un vêtement. En arrivant à Mompox ou à Magangué, on est tout surpris de voir les enfants nus qui courent sur la plage coiffés d'un étrange bonnet phrygien. C'est la fleur énorme de l'aristolochie qui joue chez eux le même rôle que le classique bonnet de coton chez nos paysans de Normandie (voy. p. 21).

A la hauteur de Sitionuévo, le Magdalena reçoit, sur sa rive gauche, les eaux du Cauca, son principal affluent, un fleuve comme lui, qui prend depuis l'État d'Antioquia le nom de rio Moyana. La navigation du bas Cauca n'est pas bien longue. Des rapides barrent son cours dès qu'on arrive au massif des montagnes d'Antioquia et empêchent aux produits de sa fertile vallée de se faire jour facilement jusqu'à l'Atlantique. Seuls les *bogas* ou bateliers conduisent leur *champan* ou bateau long, couvert de feuilles de palmier, et descendent ses eaux jaunes jusqu'au « Brazo de Loba » (voy. p. 23).

Depuis Blanco, *pueblito* ou petit village situé au confluent de ce « bras » et du grand tronc du fleuve, le Magdalena, sur cent vingt kilomètres en remontant son cours, se couvre d'une infinité d'îles, dédale où seul l'œil exercé du capitaine et du pilote peut démêler la route du vapeur. Les îles de Papaya, de Moralès, de Balon sont les plus vastes. En longeant leurs côtes dévorées par les eaux et où la terre noire des alluvions montre sa riche formation, j'ai vu souvent d'énormes pans de forêt trembler sur leur base, osciller un moment et s'abîmer, avec un bruit formidable, dans le fleuve, qui engloutit les arbres tout entiers (voy. p. 19). Des troupeaux de *pécaris* (*Dicotyle torquatus*), qui abondent dans ces solitudes, courent dans les taillis clairs. Sur les grèves de sable, les caïmans sont innombrables. On en peut mesurer qui ont jusqu'à six mètres de longueur. Jamais je n'ai vu ces monstres atteindre de plus grandes dimensions que dans cette partie de l'Amérique.

A chacune des stations, je descends herboriser. Le

capitaine Duncan me dit à l'avance combien de temps durera l'approvisionnement de bois, et j'emploie une ou deux heures à battre le fourré voisin. Chaussé de hautes bottes, coiffé du large *sombrero* de paille, la carabine à l'épaule, un long bâton à la main pour sonder le taillis, je m'enfonce dans la forêt vierge.

La première fois que je m'aventurai dans cette sauvagerie sublime, ce fut l'œil au guet, l'oreille tendue, le pied hésitant.

« *Las culebras ! señor, tenga cuidado* » (Gare aux serpents !), m'avait-on dit quand je sautai du bateau.

J'interrogeais donc la broussaille avec circonspection, lorsqu'un son guttural, profond, bizarre, se fait entendre derrière moi, en même temps que je vois l'herbe onduler. Un bond en arrière et un formidable coup de bâton assené au juger sont l'affaire d'un clin d'œil. Un affreux « pouac » me répond et je retire triomphalement un énorme spécimen de la grenouille bœuf (*Rana mugiens*) plus grosse qu'une tête d'homme, et que j'avais assommée d'un seul coup.

Que de butin rapporté de ces courtes expéditions ! Les Hoccoos au noir plumage, aux caroncules orangées, les Pénélopes au long col, les Spatules (*Spoon-bill ducks*), les grandes *Garzas* ou Hérons blancs, foisonnaient sur le bord de la forêt, près des eaux. Sur les grands arbres, des milliers de perroquets, de bavardes, petites perruches vertes s'abattaient

par essaims, des Tangaras jaunes, noirs et bleus, le Couroucou tout resplendissant d'émeraude et de rubis, emplissaient mon carnier que Jean vidait bientôt pour préparer les peaux au savon arsenical.

La végétation herbacée prend dans ces alluvions une force inouïe. J'ai souvent cheminé entre des murailles de Scitaminiées (*Heliconia* et *Phrynium*) dont les grandes feuilles en forme d'aviron gigantesque se

rejoignaient en berceau au-dessus de ma tête et cachaient la lumière du jour. Leurs tiges dépassaient dix mètres de hauteur, proportions dont la végétation de ces mêmes plantes dans nos serres ne saurait donner l'idée.

Les Aroïdées ne sont pas moins belles. De leurs immenses festons elles entourent le tronc des plus grands arbres et les escaladent jusqu'au sommet. Il m'est arrivé un jour d'abattre à coups de fusil une de ces plantes, un *Philodendron* à feuilles palmatifides dont le spadice rougeâtre et cylindrique et le limbe, d'un mètre cinquante de diamètre, tombèrent sur moi avec fracas.

A Puerto Nacional, où le chemin d'Ocaña commence, j'ai fait connaissance avec une terrible bestiole que je signale à l'attention de mes successeurs en exploration. C'est la fourmi du *Palo santo* ou *Vara santa*¹, arbre qui appartient au genre *Triplaris*, et auquel on a donné ce nom d'arbre saint à cause de la terreur respectueuse qu'il inspire. Je m'étais approché de l'un de ces arbres pour y cueillir les jolies fleurs blanches à éperon d'un *Corynostylis* et prendre des rameaux du *Triplaris* lui-même, lorsque je me sentis les mains comme percées par un fer rouge. La douleur fut très-vive, plus intense qu'une piqûre de guêpe, et je restai quelques minutes comme abasourdi par cette attaque imprévue. Le venin agissait comme les poi-

sons stupéfiants. Quand je fus remis, je cherchai l'insecte et trouvai une fourmi d'une couleur ferrugineuse claire, très-allongée. Elle creuse des galeries dans la moelle des jeunes rameaux, s'y ménage des trous latéraux et en sort à la moindre secousse imprimée

1. Cette espèce de fourmi a été décrite par M. Weddell dans les *Annales des sciences naturelles* (3^e série, XIII, 263), sous le nom de *Myrmica triplarina*.



Le Phytéléphas ou palmier à ivoire (voy. p. 29 et 30). — Dessin de Riou, d'après l'auteur.

au tronc de l'arbre pour se précipiter sur son ennemi.

Le lit du Magdalena se rétrécit ; le paysage est moins vague et plus vivant. Santander, Luru, Paturia sont nos points d'arrêt. Nous perdons, dans cette dernière localité, d'excellents compagnons de voyage, M. et Mme Parédès et leurs trois charmantes filles, qui prennent la route de Piédécuesta, où elles retournent s'enterrer après deux années passées en Europe. Les regrets sont très-vifs, et plus d'une fois leurs pensées, m'ont-elles dit, retourneront vers Paris et ses plaisirs.

Puis viennent Canalétas, San Pablo, le confluent du rio Sogamozo avec sa riche parure végétale, et Barranca Berméja, auprès de laquelle la rivière est encore couverte d'îles boisées, et forme des « ciénagas » (marais ou lagunes). La navigation devient monotone. Sous un soleil ardent, le vapeur remonte lentement, silencieusement les eaux tranquilles. Le thermomètre marque toujours vingt-huit à trente-deux degrés centigrades à l'ombre. Les moustiques sont impitoyables. Dix longues journées se sont déjà passées dans cette vie uniforme, oisive, sans but prochain. Des groupes se sont formés ; on s'ennuie en commun. Seuls, Jean et moi, occupés à tout noter, à préparer nos collections, à sécher nos plantes, à empailler nos oiseaux, trouvons que les heures passent rapidement.

Quelques incidents viennent un peu varier l'uniformité de la vie dans cette prison flottante. Un matin, j'étais sur le pont à causer avec le général Rosas, que le gouvernement rappelait de l'État de Panama pour réprimer les troubles dans le haut Magdalena, lorsqu'un cri s'élève de la poitrine de tous les bogas. Ordre est donné de stopper. Un homme de l'équipage est tombé à l'eau.

« *Animo, amigo!* Courage, ami ! crient ses camarades.

— Machine en arrière ! crie le capitaine. Cet endroit est fatal, nous dit-il ; à mon dernier voyage, j'ai perdu ici un de mes meilleurs matelots qu'un caïman a croqué sous mes yeux. Celui-ci va subir le même sort. Essayons toutefois de le sauver. »

Pendant un quart d'heure, nous suivons les efforts désespérés de ce malheureux, craignant à tout moment de le voir disparaître entre deux horribles mâchoires. Heureusement il parvient à la rive, et tout le monde en est quitte pour la peur.

Avant d'arriver à Naré, nous fûmes témoins d'une cérémonie singulière : une parodie de l'ancien « baptême de la ligne ». Il n'y manquait que la « ligne » elle-même ; mais à deux degrés au nord de l'équateur, on n'y regarde pas de si près.

Il était quatre heures du soir ; le soleil commençait à baisser. Un des matelots revêtit une vieille houppelande de *clergyman*, venue on ne sait d'où, et se coiffa d'un chapeau à haute forme, façon Bolivar, bossué et tout *rougissant* du rôle qu'on lui faisait jouer. Notre homme prit d'une main un vieux livre de commerce pour simuler la Bible, une trique dans l'autre, se « chaussa » le nez d'une formidable paire de lunettes,

et monta sur un tonneau. « *Aquí, mozo!* » cria-t-il à un jeune moricaud choisi parmi l'équipage et qui se mit à genoux, les mains derrière le dos. Tous les hommes du bord faisaient cercle, chacun un seau plein d'eau à la main. Les spectateurs étaient attentifs sur la galerie d'avant, dominant cette scène (voy. p. 24).

La cérémonie commença, trop burlesque pour être racontée en détail. Après des questions grotesques faites par le baptiseur, il commença une invocation dans le ton guttural et nasillard des prêtres méthodistes nord-américains, et avec les gestes et les intonations les plus bizarres. Au commandement *arriba*, le néophyte se leva, reçut comme admonestation suprême un formidable coup de latte sur le dos, et disparut sous les flots des trente seaux d'eau qui « l'ondoyèrent » de la belle façon, au milieu du rire général.

Un autre catéchumène improvisé suivit, puis un autre, et la cérémonie finit par une aspersion générale. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les passagers arrosèrent à leur tour le gosier de ces braves gens, que l'*aguardiente* ou eau-de-vie de canne coula aussi à flots, et que la fête se prolongea fort avant dans la nuit, aux sons de la *vihuela* et du *triple*¹, sous la forme d'un bal insensé, jusqu'à ce que tous, endormis et contents, fussent vaincus par la fatigue et par l'ivresse!

Nous approchons de l'*Angostura* ou défilé de Naré. Le Magdalena se resserre et passe tout entier dans un étroit chenal. Les rives sont superbes, toutes couvertes de bambous aux chevelures verticillées, vert tendre, et d'une profusion de lianes, Ipomées, *Mucuna*, *Dalechampia*, etc. Les papillons Cydimons, aux ailes noires et vertes, volent en nuées, en compagnie des Héliconias qui montrent de nombreuses formes nouvelles. Je cueille une merveilleuse Passiflore écarlate (*Passiflora vitifolia* H. B. K.), un beau « régime » et des feuilles de l'*Acrocomia sclerocarpa*(?), palmier épineux et élégant. Les bords de la rivière sont encombrés de bois mort, de troncs d'arbres tombés sur la rive rongée par le flot. Dans ce fouillis inextricable abondent les serpents : je les vois glisser entre les branches, sans les pouvoir atteindre. On trouve là l'*equis*, la *casabel*, le *coral*, qui tous les trois donnent la mort en quelques minutes, dit-on. Mais tous se sauvent devant l'homme, et c'est à peine si je puis saisir un exemplaire de cette dernière espèce pour le conserver dans l'alcool.

La futaie s'élève, l'ombrage devient impénétrable aux rayons du soleil, et je me trouve soudain en présence d'un de « mes enfants », une plante que j'ai décrite il y a deux ans et dédiée au savant botaniste de Florence, Filippo Parlatore. On l'avait envoyée vivante à M. Linden, et nous l'avons nommée ensemble *Dieffenbachia Parlatorei*. C'est une admirable Aroïdée terrestre, à feuilles épaisses, d'un vert-noir, luisantes, comme vernissées. Elle contient un poison violent et subtil, et quand on brise le pétiole, il exhale une odeur d'acide prussique fort peu rassurante. Sous bois, dans cette

1. *Vihuela*, grande guitare ; *triple*, petite guitare ronde, plus répandue en Colombie que la première.

demi-obscurité, son aspect est étrange et beau à la fois, et j'éprouve une véritable joie à contempler *ma* plante dans sa station natale.

Ce n'est pas la seule d'ailleurs que je retrouve parmi mes anciennes connaissances des serres de l'Europe. L'Aristolochie à bouclier (*Aristolochia clypeata*) est encore une de mes filleules. En liane flexible, elle enlace de festons le tronc des Cédrelas qu'elle revêt de ses gracieuses feuilles cordiformes, d'un vert cendré. Sur le vieux bois couvert de côtes subéreuses sortent de grandes fleurs blanches toutes mouchetées de brun-rouge, et dont la forme a motivé le nom que je

lui ai donné. Le charmant Échites nerve de rubis (*Echites rubrovenia*), le Martinézia de Linden (*Martinezia Lindenii*), se mêlent aux fleurs rouges des Abutilons, aux Bignoniacées variées, à plusieurs espèces de palmiers.

En revenant, un bruit me fait tourner la tête, et je reste, le pied levé, en contemplation devant le plus joli être qu'on puisse voir.

C'est un grand lézard Basilic (*Basiliscus*), qui présente une forme absolument nouvelle pour moi. Son corps est très-allongé, sa queue fine et triangulaire, sa peau verte et brune, à reflets mordorés, à écailles im-



Cases et habitants du bas Magdalena (voy. p. 30). — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

briquées. Mais, au lieu de montrer une tête courte, comme les autres lézards, c'est une sorte de col d'oiseau, verticalement dressé, qui porte avec grâce et fierté son chef orné d'une sorte de crête effilée, mobile, exactement placée en arrière du crâne comme l'aigrette horizontale d'un héron ! Rien ne peut peindre l'élégance de cet animal, qu'un coup de fusil fit tomber à mes pieds, et que jè rapportai sanglant, décoloré, méconnaissable. Il a fait son entrée en Europe dans un flacon d'alcool et a pris place dans les collections du Muséum.

A l'embouchure du rio Naré, arrêt prolongé. On remonte cette rivière pendant vingt minutes, jusqu'à

« Islitas », petites îles auprès desquelles on a formé une sorte de port et planté quelques poteaux couverts de feuilles de Scitaminées, et qu'on appelle emphatiquement *bodega* ou entrepôt de marchandises.

C'est de ce point que part le chemin de la capitale de l'État d'Antioquia, Médellin, qu'on atteint en sept jours, non sans traverser des régions malsaines. Des péons se trouvent à la bodéga pour décharger les marchandises et organiser les transports dans l'intérieur. Généralement on se prive d'aller voir le village de Naré, composé de quelques douzaines de cabanes misérables, bâties en boue, couvertes des feuilles du palmier *Tagua* qui fournit l'ivoire végétal (*Phytelephas*).

macrocarpa; voy. p. 27). Le district comprend cependant une population de mille cinquante-quatre habitants. La chaleur y est assez forte; elle dépasse vingt-sept degrés de moyenne annuelle, à une altitude de cent soixante-deux mètres. Ce lieu est souvent le tombeau des voyageurs; ses conditions sanitaires sont déplorable; on les attribue aux eaux du rio, qui sont cependant limpides et paraissent saines. Naré était autrefois le chef-lieu du district paroissial de la province de Mariquita. Il est encore le port principal de l'État d'Antioquia, mais cette qualité ne paraît pas influencer beaucoup sur son développement et sa richesse.

C'est à Islitas que j'ai recueilli pour la première fois les graines mûres, entourées de leur joli arille écarlate, d'un palmier demi-nain, à grand beau feuillage, que j'ai retrouvé depuis abondamment dans l'isthme de Panama : l'*Elais melanococca*.

D'immenses *Ficus*, hauts de cinquante mètres, plongent dans le sol profond leurs racines colossales et leur tronc anfractueux. Sur les hautes branches, les Cassiques huppés suspendent les longues bourses d'herbes qui leur servent de nids et qui prêtent un aspect si pittoresque au paysage (voy. p. 25). L'air retentit des cris des perroquets et des petites perruches, perchés sur les immenses Céibas (*Bombax Ceiba*) du rivage, pendant qu'à hauteur respectable passent, toujours par couples, les grands Aras (*Guacamayos*) d'un ton rouge-feu, ou bleus et jaunes. Les *Loranthus* parasites suspendent aux branches leurs longues chevelures vertes, les Tillandsiées abondent de toutes parts, et pour la première fois de petites Orchidées (*Mesospinidium*) se montrent sur les Caimitos (*Chrysophyllum Caimito*). A la nuit, on entend les singes hurleurs (*Simia Belzebuth*) ou Alouates commencer leur diabolique concert.

Mais nous quittons Naré. « *Steam on,* » crie le capitaine, et nous voilà de nouveau dans le Magdalena, saluant au passage le vapeur *la Confianza* qui nous donne des nouvelles d'amont. Cette fois nous ne nous arrêterons plus guère avant Honda, fin de notre voyage aquatique. Les sinuosités du fleuve s'accroissent davantage; les berges se relèvent, le flot gagne de vitesse. On aperçoit les crêtes bleuâtres de la Cordillère antioquienne. Voici Buenavista, rive gauche, et voici le rio La Miel apportant le tribut de ses eaux.

Les cases des habitants (voy. p. 29) qui passent sous nos yeux sont invariablement formées de quatre poteaux recouverts de feuilles d'Héliconia, qu'on appelle ici bananier mâle (*Platano macho*), avec un mur de bambous refendus, tout à jour, clôture fictive s'il en fut. Trois pierres pour placer la olla sur le feu, un ou deux hamacs de fibres de palmier, quelques hameçons de pêche, une *bodoquera* (sarbacane) pour tuer les oiseaux, parfois un mauvais fusil à pierre, de sept francs cinquante, fabriqué à Liège s. g. d. g., voilà le mobilier.

Sous cet abri, l'homme, la femme et les enfants vivent dans un *far niente* perpétuel. Quelques arbres, Sapotiliers (*Sapota Achras*), Pommes-cannelle (*Jambosa*

vulgaris), Arbres à pain (*Artocarpus incisa*), Papayers (*Carica Papaya*), Cocotiers (*Cocos nucifera*), les alimentent de fruits. Des tubercules de yuca (*Manihot utilissima*) ou de batates (*Convolvulus Batatas*) mêlés à des bribes de « *tasajo* », ou parfois un morceau de gibier ou de poisson, forment, avec des bananes bouillies, l'alimentation quotidienne. Çà et là quelques pieds de Cacaoyer (*Theobroma Cacao*) donnent des fruits (*masurcas*) superbes et d'un bon prix. Le moindre « *platanal* » produit des quantités de bananes excellentes. Le café vient partout; l'orange ne cesse pas de se couvrir de pommes d'or délicieuses. Sur les arbres voisins grimpent de grosses courges venues sans culture et des gourdes qui serviront à faire des jarres et des écuelles. La canne à sucre enfin dure ici un quart de siècle sans être renouvelée et, bien cultivée, serait d'un rendement énorme.

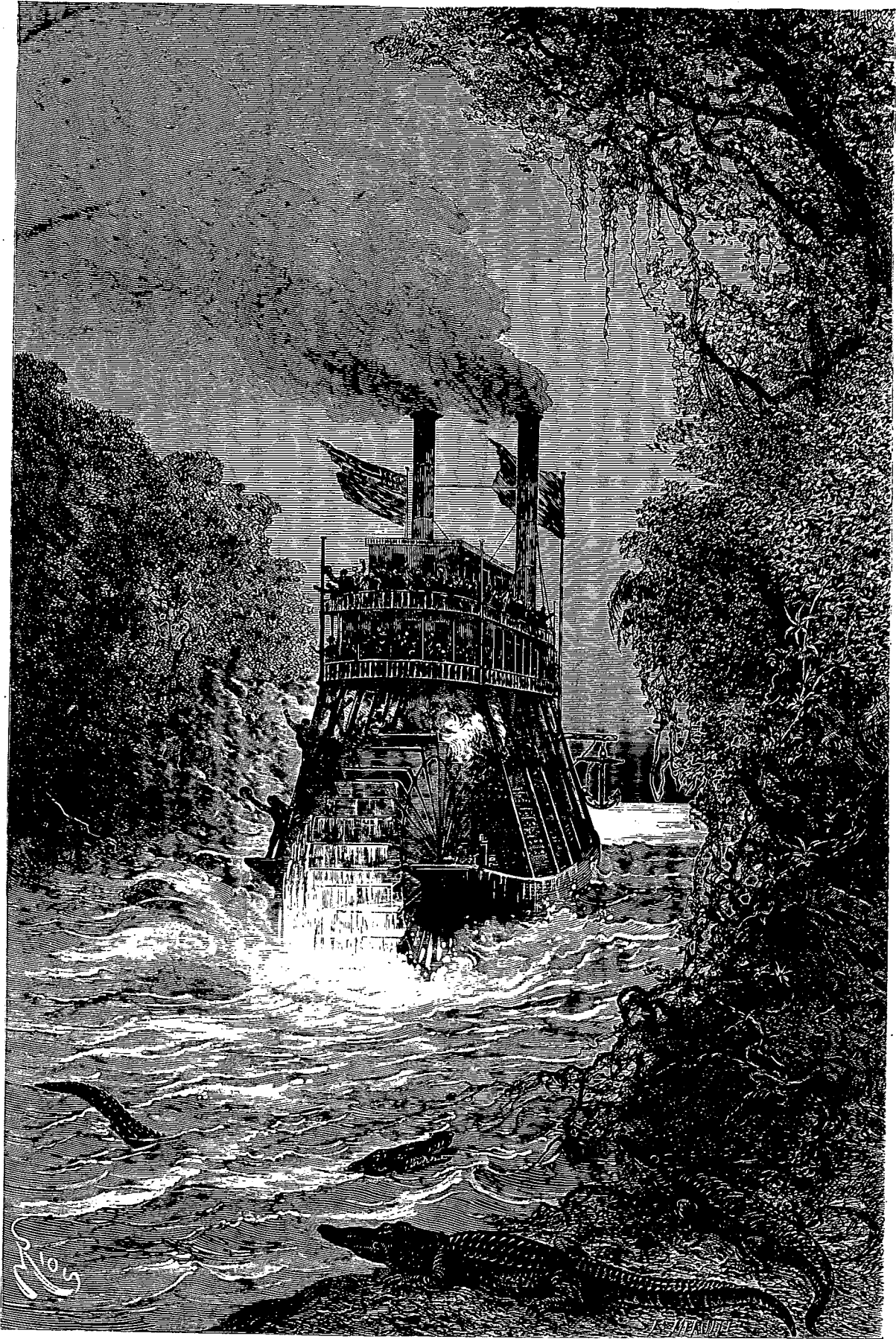
Eh bien! toutes ces richesses dorment auprès des tristes habitants de ces contrées fertiles, saines, vierges, et la dépopulation continue! Les enfants mangent de la terre et traînent, tout nus, un abdomen défiguré; hommes et femmes, pour tout travail, attendent le passage du vapeur pour vendre quelques tas de bois, se faire payer en eau-de-vie et se griser sans interruption jusqu'au bateau prochain. A peine recueillent-ils, de temps en temps, quelques sacs de fruits de *tagua* ou ivoire végétal pour acheter les vêtements indispensables. De culture et d'industrie, pas trace. Et nous sommes sur la grand'route de la capitale de la Colombie, sur une voie fluviale magnifique, parcourue depuis vingt-cinq ans par les bateaux à vapeur, à moins d'un mois de l'Europe, et la vallée dont je parle — on l'a calculé — pourrait nourrir cinquante millions d'habitants!

De Guarumo à Conéjo le lit du fleuve se réduit encore. A la « *Vuelta de la Madré de Dios* » (le tournant de la Mère de Dieu), d'où part un chemin par lequel on peut gagner Guaduas, sur la route de Bogotá, les eaux ont rompu une grande presqu'île et changé l'hydrographie de cette région. Le courant s'accélère et atteint cinq milles à l'heure. On voit de temps en temps passer les « *baisas* », (radeaux) abandonnées à Honda par les bogas qui les laissent descendre le Magdalena après s'en être servis pour le transport de leurs marchandises.

Nous remontons plusieurs rapides assez effrayants. On approche de Honda, mais le plus difficile n'est pas fait. Il s'agit de savoir si le bateau franchira le dernier salto. Des vapeurs de la compagnie, un seul, la *Confianza*, que nous avons croisé à Naré, a pu remonter jusqu'à présent ce terrible courant, qui allonge devant nous son plan incliné et montre son écume blanche soulevée par les roches sous-jacentes. Je crois revoir le fameux passage des « *Portes de Fer* » sur le Danube.

Un conseil s'assemble. On tentera l'aventure. Tout le monde est sur la dunette, anxieux. Les feux sont

1. On a appelé géographiquement cette repoussante habitude.



Le passage de l'Angostura : « *Hurray Columbia!* » (voy. p. 32). — Dessin de Riou, d'après le texte.

augmentés; la vapeur siffle; la roue bat avec force.... Vain espoir! la machine refuse...; on recule.

Ici se place une scène curieuse, que je n'oublierai de ma vie. L'ingénieur mécanicien, un boiteux à l'œil énergique, vient demander au capitaine s'il faut battre en retraite et jeter l'ancre. On ira à Honda sur des radeaux.

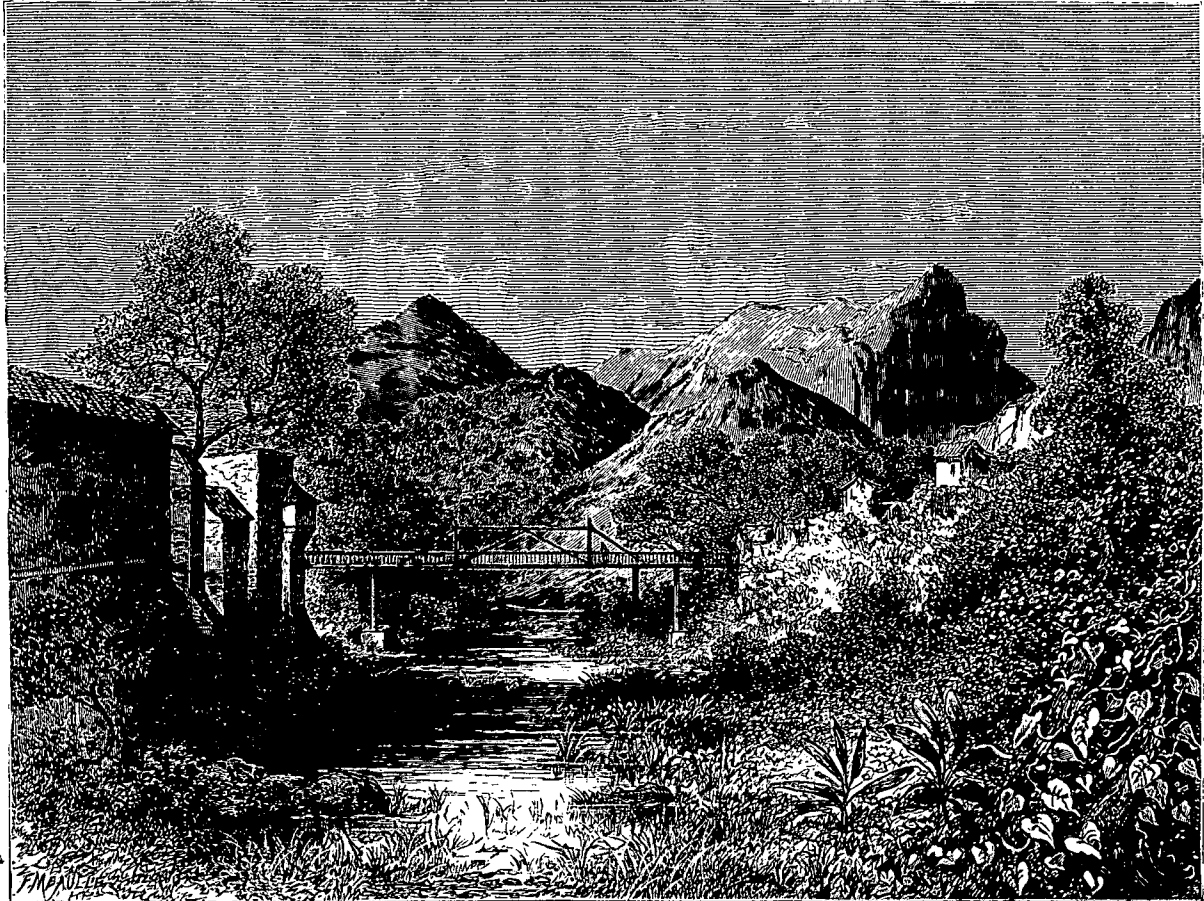
« Jamais! s'écrie Duncan. L'équipage veut passer, moi aussi.

— Mais, capitaine, nous sauterons.

— Ça m'est égal, j'ai déjà sauté deux fois, je sauterai

bien une troisième! Prends une goutte (*tome ese tragito*) et charge les soupapes de cent quatre-vingts livres. »

Les soupapes sont chargées. Montbrun et moi nous descendons les voir, et revenons en secouant la tête. Les visages de l'équipage sont écarlates. Le bateau reprend son élan,... on dépasse la première limite. La vapeur fait rage dans les cylindres et commence à fuser sous les soupapes; la roue bat avec frénésie, la carcasse du bateau tremble dans toute sa membrure comme un arbre qu'on secoue. Nous avançons, mais



Pont sur le rio Guali, à Honda. — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

n'avons pas encore franchi la fatale pente. Un moment nous redescendons de quelques mètres....

« Liez les soupapes, crie le sauvage Yankee, et *Go ahead!* Sautons plutôt! Il ne sera pas dit que le *Simon-Bolívar* aura reculé! »

L'ordre est exécuté. Quelques passagers deviennent très-pâles. Le bateau semble se ramasser sur lui-même comme un tigre prêt à bondir, des flots d'eau se soulèvent sous la roue..., nous sommes passés!

« *Hurrah Columbia!* » Le drapeau des États-Unis de Colombie et le « *Union Jack* » se dressent ensem-

ble à l'avant et l'équipage se livre à une danse désordonnée, agrémentée de braves frénétiques dont les passagers se font volontiers l'écho:

Quelques minutes plus tard, le jour baissant, nous jetons l'ancre à Caracoli, port de débarquement de Honda, où se trouve la bodéga et qui forme le point de départ du chemin qui nous conduira à la capitale, Bogotá.

Édouard ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)



Sur le chemin de Honda à Bogotá (voy. p. 38). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU),

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS¹.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

COLOMBIE.

Honda, la ville morte. — Produits, flore et faune de l'État du Magdaléna. — Arriéros et péons. — Les exploiters. — Dans la Cordillère. — Las Crucés. — Guaduas. — Le guarapo. — Villéta. — La *tierra fria*. — Facatativá. — Une aventure dans la Savane de Bogotá. — Agriculture. — Fontibon. — Bogotá.

Honda (5° 11' de latitude nord) est une petite ville qui date des premiers temps de la conquête. Ce lieu fut traversé pour la première fois par des Européens lorsque Quesada, Béalcazar et Frédemann s'embarquèrent à Guataquí pour retourner en Espagne. Dès 1643 on lui donnait déjà le nom de ville. Son existence a toujours dépendu de son trafic avec Bogotá, dont elle est l'entrepôt naturel sur le haut Magda-

léna. On lui connaissait plusieurs édifices intéressants au commencement du siècle; mais elle a le malheur d'avoir un désagréable voisin, le volcan de Tolima. En 1805, un tremblement de terre la ruina presque en entier.

D'abord chef-lieu de province, puis de canton, Honda ne jouit plus aujourd'hui de ce dernier titre, et la population de son district ne dépasse pas trois mille habitants. Ses maisons anciennes forment d'assez vastes magasins ou entrepôts, où quelques riches négo-

¹ Suite. — Voy. p. 1 et 17.

ciants accaparent le commerce et tiennent dans leurs mains la navigation du Magdalena, dont ils ont le monopole par contrat. J'aurai à examiner plus loin quelles sont les conséquences de ces privilèges sur le mouvement civilisateur en Colombie.

L'altitude de Honda est de deux cent dix mètres au-dessus de la mer. La température moyenne est remarquablement élevée : 29°, 5. Nulle brise ne vient rafraîchir l'atmosphère dans ce cirque de montagnes fermé de tous côtés, et cependant les conditions hygiéniques n'y sont point mauvaises.

La ville est située à l'embouchure du rio Guali, qui descend de la Cordillère centrale et qu'on franchit sur deux ponts : l'un de fer assez récemment construit ; l'autre, un ouvrage en bois dont j'ai donné le dessin dans la précédente livraison. Le Guali est plutôt un torrent qu'une rivière. Son lit, encombré de roches roulées, était presque à sec le 13 décembre (saison d'été). Dans la Quebrada Séca (Ravin Sec), qui se jette tout auprès, on trouve de l'asphalte, et les roches de « la mésa de Palacios » fourniraient du sulfate de magnésie.

Les bateaux à vapeur s'arrêtent à la « bodéga de Bogotá », sur la rive droite du fleuve, à deux kilomètres de la ville, à cause de l'impossibilité de franchir le rapide connu sous le nom de « salto de Honda », que remontent seulement les « canoas » armées de la « palanca » et du « canalété » (aviron court et gaffe). En face de cette bodéga, est Caracoli, sur la rive gauche. On y a bâti également un magasin et il en part un chemin poudreux qui conduit à la ville en franchissant une colline à travers des pâturages secs et de maigres buissons. En arrivant pour remettre mes lettres d'introduction à MM. Vengoéchéa, principaux commerçants du lieu, je fus désagréablement surpris de l'aspect triste des rues et des maisons. Aux premiers pas dans cette ville morte, où toute l'industrie se réduit à l'emmagasiner des produits de la région circonvoisine, tabacs d'Ambaléma pour l'extérieur, ou marchandises importées d'Europe, on voit que rien ne peut la rétablir dans son activité d'autrefois, lorsqu'elle était l'entrepôt des nombreux envois descendant de Quito à l'Atlantique par le Magdalena. Les maisons sont construites en pierre et couvertes en tuile ; plusieurs de celles qui dominent la rive droite du rio Guali ont des murs et des contre-forts de citadelle ; tout dénote qu'il y avait là autrefois un boulevard important de la puissance des « conquistadores ». Aujourd'hui l'herbe pousse dans les rues, où de rares promeneurs cheminent silencieusement sous un ciel de feu.

La plus grande partie du commerce de Honda se fait en dehors de la ville, à Caracoli et à la bodéga de Bogotá. Pescaderías ou Bodéguitas, situé sur la rive droite, en face de l'embouchure du Guali, est aussi une tête de station pour les *arrieros*, les *carqueros* et les mules de charge allant à la capitale ; mais tout le monde préfère, quand il le peut, partir directement de

la bodéga pour Bogotá, sans passer par Honda. C'est de là que nous allons nous diriger vers l'intérieur.

L'État du Magdalena, que nous venons de traverser sur deux cents lieues de sa longueur, serait un des plus beaux de la république s'il était bien cultivé. Sa superficie est de six cent quatre-vingt-dix-huit myriamètres carrés, dont plus de la moitié en plaines fertiles. Sa population n'atteint pas quatre-vingt mille âmes, soit moins de cent quarante-quatre habitants par myriamètre carré, total que la richesse du sol permettrait de décupler sans difficulté.

L'avenir de cet État, en dehors de l'instruction publique qui a fait quelque progrès à Santa Marta, ville capitale, est tout entier dans l'agriculture de ses trois régions intérieures : de Santa Marta à la vallée d'Upar ; d'Upar au Magdalena par le rio César ; d'Upar à Rio-Hacha par l'ancien canton de San Juan. C'est sur ces points que se doit fixer l'attention des colonisateurs. Un seul chiffre indiquera combien le pays est encore en retard : le total annuel de ses douanes n'atteint pas cent mille pesos (500,000 fr.).

Cependant les produits de cette région sont d'une abondance et d'une valeur supérieures. Le maïs, la yuca, la pomme de terre, le haricot, le blé, le riz, la fève, le bananier, l'anis, le coton, la canne à sucre, le café, le cacao, le tabac, l'ivoire végétal (*tagua*), peuvent se récolter partout.

Le climat est sain dans la montagne, un peu fiévreux dans les parties inondées, mais généralement salubre. Les saisons sont seulement au nombre de deux, la sèche et la pluvieuse, et alternent sans beaucoup de régularité.

On ne connaît que peu de chose des mines d'or, d'argent et de pierres précieuses qui ont été découvertes dans l'État du Magdalena, et qui sont probablement assez riches. Sur la côte de Rio-Hacha on pêche de superbes perles et de beaux rameaux de corail. Dans la Sierra de las Jurisdicciones se trouvent d'abondants filons de talc et de mica parmi les schistes. Le brai se rencontre sur le rio San Alberto, et dans la Cordillère qui confine à Santander on a indiqué de la houille, du fer et du cuivre.

Les forêts fournissent la cochenille, le bois de campêche, la vanille et de magnifiques bois de couleur, dont les noms respectifs sont : le *Morcate* (jaune), le *Chirca* (vert), le *Bagala* (violet), le *Jenjibrillo* (jaune), le *Tajalagua* (bleu foncé).

La plante nommée *Caraña* est un excellent antispasmodique et fébrifuge ; je n'ai pu découvrir son nom botanique. L'*Estoraque* donne en brûlant un excellent parfum. Le *Frailejon* fournit de la térébenthine. Les substances nommées *Anime*, *Bombasi*, *Inciense*, *Tacamahaca*, sont des gommes ou résines encore peu répandues même dans le pays.

Parmi les espèces médicinales, on trouve la salsepareille, le tamarin, le copahu, et cent autres plantes dont les natifs disent merveille, et sur les vertus desquelles rien ne m'a encore édifié jusqu'ici.

Il en est de même des serpents, très-abondants et dangereux. Le *coral*, la *voladora*, la *guata*, la *taya* et la *cascabel* sont les plus redoutables.

Enfin les caïmans, les iguanes, les lézards, les tortues et autres reptiles se trouvent à profusion dans les terres chaudes.

Les insectes sont tellement multipliés qu'ils deviennent souvent une véritable plaie, les moustiques surtout, qui resteront parmi les plus cuisants souvenirs que j'aie rapportés du Magdaléna. Les punaises sont énormes et vous perforent la peau de leurs redoutables suçoirs. La *garrapata* s'attache à votre peau comme chez nous la *tique* des chiens. Une espèce de taon énorme pique les bestiaux si cruellement que ceux-ci vont chercher un refuge dans les cases des habitants.

Si l'on veut cultiver des fleurs, elles sont dévorées dans une nuit par les fourmis. Le seul moyen de s'en défendre est d'entourer le pied de la plante d'un vase plein d'eau. Mais quand la feuille d'un autre arbre touche au végétal qu'on veut protéger, en quelques heures toute l'armée de ces insectes passe sur ce pont improvisé et le lendemain il ne reste ni une fleur ni un bourgeon. D'autres fourmis se glissent dans les bagages, dans les maisons, filent le long des murs, rongent les poutres, et un beau jour la case s'abat et tombe en poussière. Des magasins entiers ont leurs marchandises détruites par ce fléau, qui fait irruption de partout sans qu'on s'en doute et qu'on puisse lui résister.

Tel est l'aspect de cette région et de ses produits. Malgré les quelques inconvénients qu'elle présente, elle reste une des parties du globe les plus belles et les plus propres à attirer la colonisation européenne. Quand le gouvernement colombien, enfin assis sur de solides bases, sorti des luttes fratricides qui l'affaiblissent sans cesse, inspirera assez de confiance pour appeler à lui des hommes de labeur et d'entreprise, peu de pays sur la terre pourront lutter avec celui-ci en richesses et avantages naturels. Il pourra porter alors, à juste titre, ce nom « d'el Dorado » que les premiers conquérants lui avaient donné et s'acheminera vers les plus brillantes destinées.

Le 14 décembre, nous quittons Honda à onze heures du matin, pour Bogotá, *via* Guaduas. Les préparatifs de ce voyage à dos de mulet ont été laborieux. Nous faisons connaissance avec les *arrieros* (loueurs de mules), et tout présage que nous ne sommes pas au bout de nos peines.

Je signale un de ces hommes sans foi à l'exécration des voyageurs. Il s'appelle Wills. Puissent ces lignes lui parvenir à la « bodéga de Bogotá », lui être traduites en castillan par son pire ennemi, et lui redire ce qu'il sait mieux que pas un, qu'il est un insigne coquin ! On en va juger. Quand les bagages ont passé du steamer sur le bord du fleuve et payé le droit excessif d'une piastre forte (cinq francs) par colis¹,

1. La piastre forte (*peso fuerte*) vaut cinq francs ou dix réaux ; la piastre simple ou faible (*peso sencillo*) est de quatre francs ou

il s'agit de les transporter à Bogotá. Voulez-vous les envoyer comme marchandises ? Vous les attendrez quinze ou vingt jours, quelquefois un mois. Alors elles arriveront avariées ; les colis auront été laissés la nuit à la pluie ou à la rosée, et le jour au plein soleil. S'il se trouve des caisses de vin, les *cargueros* les auront bues... sans les ouvrir. La route est si longue et si rude, la chaleur si intense, et... le moyen si simple ! Il consiste à placer sur le sol deux fortes pierres un peu écartées l'une de l'autre, entre elles une grande calebasse, et à laisser tomber la caisse, bien à plat, de six pieds de hauteur. Les bouteilles sont brisées du coup, et la calebasse reçoit le liquide généreux, qui coule entre les planches et va prendre une voie à laquelle il n'était pas destiné.

Si, au contraire, vous tenez à emporter vos bagages avec vous — et c'est le meilleur — un autre supplice commence. Vous louez des mules, dont le prix varie entre huit et dix piastres par bête. On promet de partir le lendemain de bonne heure. *Jamais* l'arriero ne tient parole. Vous attendez parfois un, même deux jours, pestant, jurant, oisif, saigné par les moustiques, et vous voyez poindre enfin des animaux efflanqués, boiteux, auprès desquels Rossinante serait un « pur sang ». Vous cherchez une selle. « *No hay sillas aqui* ; il n'y a pas de selles ici, » vous répond le sieur Wills ; « chacun doit apporter la sienne. Mais peut-être le *señor Fulano* (M. un tel) consentira à vous en prêter une... ; moyennant dix piastres. » Vous criez d'abord, puis vous finissez par consentir. Six heures après on vous apporte une selle (*galápago*) — une loque — dont le bois et les clous percent la peau, en attendant qu'ils déchirent la vôtre. Pour bride, une corde effilochée ; pas d'éperons, ... vous pourriez endommager la bête. C'est dans cet équipage que vous aurez à chevaucher trois ou quatre jours.

Ce n'est pas tout. On amène les mules de charge : des plaies hideuses couvrent leur dos saignant. Wills soupèse vos malles : elles sont trop lourdes. « La charge est de quatre *arrobes* (deux cents livres) ; je n'accepte pas une livre de plus. » Il faut déballer, refaire les *tercios* (ballots demi-charge), payer des *encerrados* (toile goudronnée) pour les envelopper, payer les cordes pour les lier, payer sans cesse.

Alors paraissent les péons ou muletiers, qui sont ivres dès l'aube, en l'honneur du départ. J'apprends alors qu'ils se comptent à part, comme autant de mules. « *Cuatro bestias y un peon son cinco* », dit ce bourreau de Wills. Il faut tout supporter, ronger son frein, solder d'avance et partir, à tout prix.

Hélas ! ce n'est que le commencement de ce purgatoire qu'on appelle un voyage à dos de mulet en Colombie et que Dante a oublié d'inscrire dans sa *Divina commedia* ! Nous le verrons dérouler ses cercles de souffrance au cours de ce récit.

Avant de vous mettre en route, ayez soin d'acheter huit réaux. Quand on dit *peso* tout court, on entend la piastre faible.



La venta de las Crucès (voy. p. 38). — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

des vivres : les auberges de cette grand'route (*camino real*), de Honda à la capitale, ont tout ce qu'il faut pour que vous mouriez de faim. Des boulettes de chocolat (*tablas*) faites de cacao grossièrement mélangé de sucre brut de canne, quelques petits pains durs, une bouteille d'eau-de-vie, seront placés dans les *alforjas* et dans les *cojinetes*, sortes de sacs fixés à la selle, à l'avant, comme des fontes, et en arrière, sur les flancs de la bête. Les péons portent sur leur épaule une poche à provisions nommée *carrial*, parfois brodée avec un certain luxe. La *mochila* ou *talega* est la bourse à argent, de taille plus ou moins grande. On nomme *guambia* un autre sac à provisions transporté sur le dos des mules, et *petacas*, des caissons carrés, en cuir, à couvercle mobile, qui se chargent facilement sur les mules et sont d'une extrême commodité par leur capacité et leur imperméabilité (voy. p. 33).

La selle est la *silla* si elle est simple, et le *galápago* si elle ressemble à nos selles de cavalerie. La longe en cuir se nomme *jaquima*, le coussin sous la selle pour protéger le dos de la bête, *sudadero*, les sabots-étriers de cuivre *estribos*, les pantalons de cuir ou de peau de chèvre *zamarros*, et les grands éperons à larges molettes de fer ou de cuivre *espuelas*.

De la bodéga de Bogotá, on remonte d'abord le cours du Magdalena (rive droite) par un assez bon chemin, jusqu'à la hauteur de Bodéguitas ou Pescadérias, en face de Honda. Là, le tracé s'infléchit à l'est, et l'ascension commence à travers les grès, les schistes et les argiles de la Cordillère. On acquitte le péage (un *real* ou cinquante centimes par mule), et la troupe s'engage dans un étroit sentier, franchissant les crêtes et descendant au fond des ravins.

Notre petite caravane défile d'abord assez bien. Les péons se sont dégrisés à l'air de la montagne : ils font retentir l'écho de leur long et guttural *o-o hi-sé*, modulé comme un final de boléro ou un cri de Paris. Quand la pente devient trop rapide, des escaliers sont taillés dans le roc. C'est plaisir de voir les mules y descendre comme d'une échelle, sans un faux pas. Si

le plan incliné est fait d'argile glissante, l'intelligent animal fléchit sa croupe, rassemble ses quatre pieds, et se laisse glisser avec son cavalier ou ses ballots jusqu'au bas de la rampe. Cela donne d'abord un peu d'émotion, mais on ne tarde pas à s'y faire.

Au fond de la première *quebrada*¹ nous voyons blanchir le rio Séco, qui coule du nord au sud avant de se jeter dans le Magdalena, et dont le nom indique un cousin germain du fameux Manzanarès madrilène, dont on arrose le lit pour abattre la poussière.

Le chemin est taillé sur le flanc de montagnes de grès mélangés de cailloux roulés et agglomérés en poudingues. Ça et là, des argiles d'un rouge-brique présentent des plans de glissement dangereux. La végétation des terres chaudes fait place à celle de la région tempérée : araliacées, ipomées, quelques orchidées, des laurinéas, artocarpées comme le *Morus tinctoria* et un charmant *Scutellaria* aux épis de fleurs d'un ton très-vif, écarlate orangé.

Sur le chemin passent de pauvres femmes chargées de fardeaux énormes et défigurées par des goîtres hideux. Des cabanes couvertes de feuilles d'héliconia servent de *tiendas*, boutiques rudimentaires où les pauvres porteurs trouvent du pain de maïs et de l'« aguardienté ».

Le plus confortable de ces *retiros* se nomme « las Crucès » (voy. p. 37).

Une jolie et robuste gailarde de vingt ans, entourée de gros marmots roses, nous accueille sur le pas de sa porte avec un beau large sourire. Sur un *Crescentia* qui ombrage sa porte, je cueille pour la première fois une orchidée que je n'avais vue que dans les serres, un *Burlingtonia* à fleurs blanches.

Avant d'arriver à Guaduas, — non sans traverser quelques torrents à gué ou sur des ponts branlants composés de deux poutres reliées par quelques fagots de bois recouverts de terre, — on franchit l'*alto del Sargento*, col d'où la vue est superbe sur l'entasse-

1. *Quebrada*, ravin; littéralement : cassure.



Le guarapo (voy. p. 42). — Dessin de Riou, d'après les croquis de l'auteur.

ment de montagnes qui se relèvent graduellement jusqu'à la plaine de Bogotá. En se retournant vers l'ouest, nous voyons le Magdalena dérouler son cours comme un serpent d'argent, et nos souvenirs suivent un moment ses eaux qui descendent vers l'Atlantique et se rapprochent de la patrie.

A cette altitude de quatorze cents mètres, la température est délicieuse; elle oscille très-peu autour de vingt degrés centigrades. C'est là, dans l'un des affluents du rio de Guaduas, que nous prîmes notre premier bain d'eau vive dans la Cordillère. Il était trois heures de l'après-midi. L'ombre des grands arbres tamisait les rayons du soleil, et enveloppait d'un voile transparent le taillis qui ombrageait le délicieux ruisseau à fond de sable où nous nous plongeâmes avec délices. Là rien à craindre, ni coups de soleil, ni caïmans. Des perruches et des tangaras caquetaient au-dessus de nous sur les branches; des papillons Héliconias rouges et noirs, et le grand Morpho Ménélas aux tons de cobalt, traversaient l'air de leur vol lent et saccadé. Dans le fourré se dressaient par centaines les spathe blanches et rosées de l'*Anthurium Lindigii*, détachées au-dessus de leur feuillage luisant comme autant de cornets nacrés. Sur le sable argenté qui formait le fond de notre baignoire naturelle, une onde cristalline nous laissait voir de petits poissons jouant sans être effrayés; d'innombrables insectes bruissaient autour de nous sans troubler le calme imposant de cette nature vierge dont nous jouissions ainsi pleinement pour la première fois. Heures charmantes, premières sensations de liberté absolue dans la forêt primitive où

l'homme est seul en face de l'*alma parens*, je ne vous retrouverai plus que par le souvenir!

La nuit nous prit tout à coup à la descente de l'alto del Sargento. Avant de quitter l'Europe, tout voyageur sait que les jours sont de douze heures, comme les nuits, dans les régions équinoxiales, et cependant cette soudaine disparition de la lumière à six heures du soir vous surprend toujours. Le chemin était rocaill-

leux, et glissant dans les parties argileuses et en pleine obscurité; à chaque pas nos mules trébuchaient. Nous cheminions silencieusement; à peine, de temps à autre, le cri du péon fatigué rompait-il ce calme solennel.

A huit heures seulement, les premières cases de Guaduas apparaissent dans l'obscurité profonde. Tout est fermé; pas une lumière. Nous errons par les rues sans pouvoir trouver à nous loger. A la fin, un indigène nous enseigne non une auberge, — remarquez cette distinction, — mais une maison de secours (*casa de asistencia*). La « señora » vient parler au balcon (*mirador*) à barreaux de bois ventrus qui donne sur la « plaza ». Au bout d'un quart d'heure de pourparlers, nous obtenons le gîte et la nourriture. Il faut attendre deux heures pour obtenir une soupe immangeable de

viande de mouton et de pommes de terre, et se jeter ensuite sur une peau de bœuf soutenue au-dessus du sol par quatre piquets.

Après une nuit de punaises et d'insomnie, nous nous levons les membres endoloris; la caravane se réorganise, et pendant ce temps je vais à la découverte.

Guaduas est une petite ville qui comprend, avec son district, une dizaine de mille habitants. Son alti-



Odontoglossum epidendroides (voy. p. 42). — Dessin de A. Faguet, d'après un croquis de l'auteur.

tude est de neuf cent quatre-vingt-un mètres, suivant mes observations, qui diffèrent un peu de celles des voyageurs qui m'ont précédé¹.

La température est délicieuse; je l'ai trouvée de vingt-quatre degrés centigrades. La ville est ainsi nommée des bambous (*guaduas*) qui l'entouraient autrefois d'une épaisse forêt, aujourd'hui réduite à des touffes isolées sur les bords des ruisseaux de la charmante vallée qui entoure les habitations.

On dit que la fondation de Guaduas est fort ancienne. Elle serait due à un frère récollet qui, en 1614, y établit un couvent sous le vocable de saint Pierre d'Alcantara. En 1696, elle était déjà érigée en paroisse.

Une des curiosités de la ville est sa prison — *casa de reclusion* — située dans les anciens bâtiments du

couvent. Les prisonniers, soumis à une assez bonne discipline, fabriquent des cigares et les boîtes qui les contiendront. Parmi les moyens de correction employés figure un procédé assez original. Il consiste à enfermer le délinquant pendant quelque temps dans le « cercueil public », caisse en bois dans laquelle on a coutume, dans toute la Nouvelle-Grenade, de placer les cadavres pour les emporter à l'église, et de là dans la tombe. On assure que cette lugubre pénitence inspire une terreur salutaire aux récalcitrants.

C'est à Guaduas que vivait le père du célèbre Joaquin Acosta, historien et géographe de la Nouvelle-Grenade, connu par des travaux encore estimés aujourd'hui. Son *Semanario de la Nueva Grenada* est un *compendium* d'observations scientifiques très-variées.



Aldéanos (paysans) de Guaduas. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

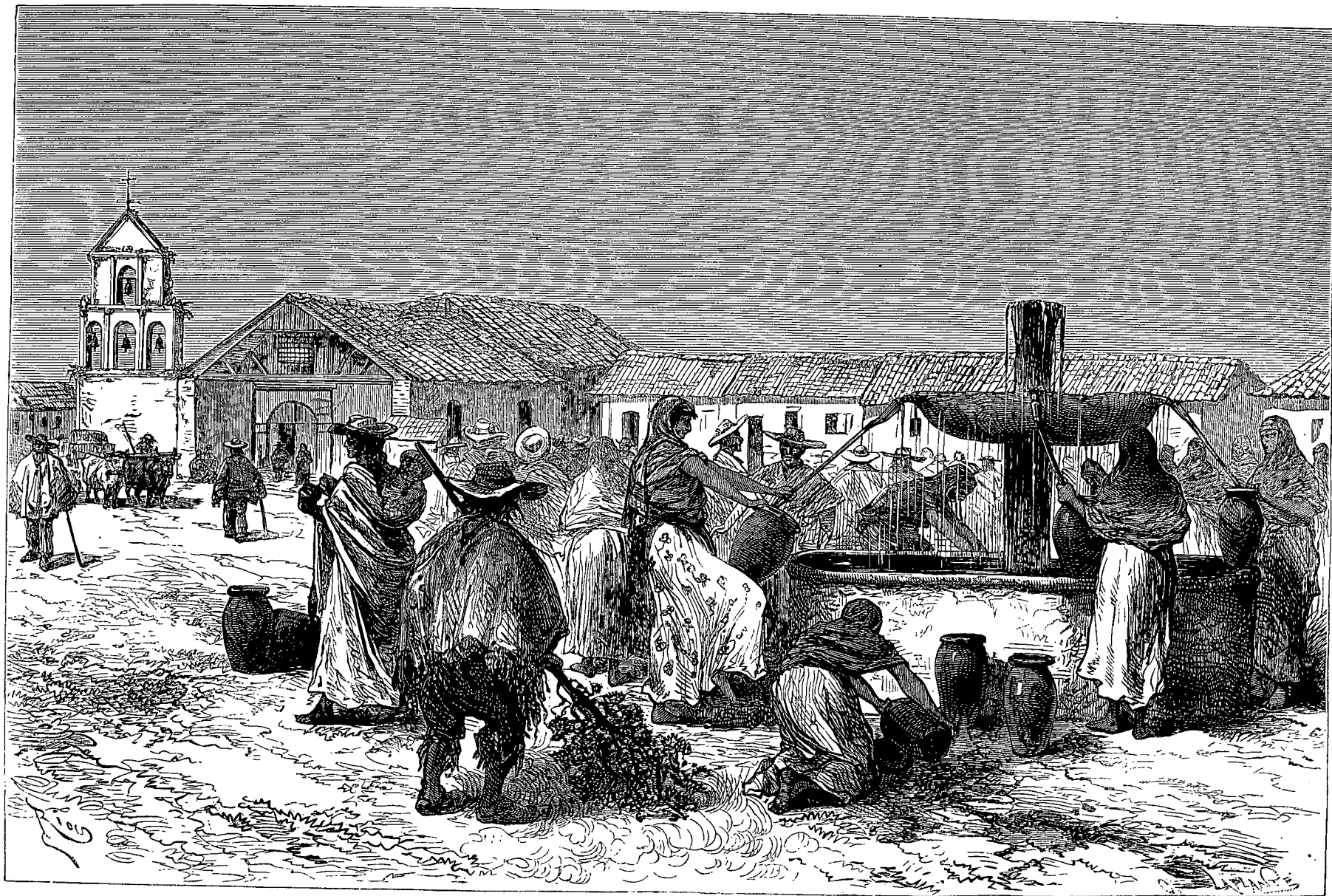
Les relations qu'il établit entre son pays et la France, pendant son séjour à Paris comme ministre, indiquent un diplomate habile et un homme de bien. Le cimetière de Guaduas contient la *bóveda* (tombe en forme de four), où repose la dépouille mortelle d'Acosta.

Des eaux thermales, une veine de houille et divers produits minéralogiques ont été signalés dans les rochers des environs de Guaduas.

Le chemin de Villéta se dirige vers le sud-est. Dès le sommet de la première montée — *alto del Raizal* — mon baromètre marque six cent vingt-trois millimètres, et bientôt après, à l'*alto del Trigo*, nous atteignons l'altitude de dix-huit cent soixante-douze

1. Codazzi indique mille vingt-six mètres.

mètres. Au-dessus d'une scierie mécanique de cette région froide, j'ai eu le plaisir de retrouver le fraisier de nos Alpes (*Fragaria vesca*). Il formait de véritables tapis constellés d'étoiles blanches et de fruits de pourpre, parfumés et savoureux, que l'on vend communément sur le marché de Bogotá. C'est bien notre espèce d'Europe, quoi qu'en aient dit plusieurs voyageurs, qui ont parcouru cependant la Nouvelle-Grenade, et dont l'un n'a rencontré qu'une seule fois un fraisier qu'il a cru constituer une espèce nouvelle. C'est dans ce voisinage que se trouve l'*hacienda de Palmar*, où le botaniste Hartweg séjourna en 1843 et fit de riches collections de plantes sèches, qui furent décrites à Londres par M. G. Bentham sous le titre de *Plantæ Hartwegianæ*. Sur le même *alto* croît



Eglise et place de Facatativá (voy. p. 44). — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

l'*Odontoglossum epidendroides* de Lindley, aux périanthes-jaunes, roses et blancs (voy. p. 39).

Nous montons à travers des schistes feuilletés, bleuâtres, bitumineux, qui feraient croire à des gisements de houille exploités sur le chemin même. Le précieux combustible n'est pas loin, en effet, mais on le laissera dormir jusqu'au jour — bien éloigné peut-être — où la civilisation le réclamera pour les locomotives et les hauts fourneaux de ces contrées.

Près de Cuné (ou Cuni) nous déjeunons — sans descendre de selle — d'une boulette de chocolat et d'un petit pain additionné de grains de cumin (*Cuminum Cuminum*), condiment qui entre ici dans tous les mets, à la grande horreur des Européens. On en met jusque dans les saucisses, comme les Allemands dans leur *professorswurst*.

« N'y a-t-il rien à boire ici ? s'écrie l'un de nous. Ce n'est pas là une nourriture, c'est un combustible. J'ai la gorge en feu. »

Heureusement une *venta* (ou boutique couverte de feuilles de palmier) est en vue.

« Casera, que si hay guarapo? (Maîtresse, y a-t-il du guarapo?), crie un péon.

— *Quien sabe?* » (Qui sait?)

Et la « casera » s'approche avec une grande jarre de bambou nommée *tarro*, et vide dans unealebasse (*totuma*²) la boisson rafraîchissante, dont l'aspect jaune et boueux est d'abord peu engageant, mais qui paraît très-agréable à la longue. On boit à la ronde dans laalebasse, qui contient deux ou trois litres, et coûte de un *cuartillo* à un *medio* (douze centimes et demi à vingt-cinq centimes; voy. p. 38).

Le *guarapo* est fait de sucre brut de canne (*panela*) fermenté dans une grande jarre de terre cuite (*tinaja*) remplie d'eau. La macération a lieu en deux ou trois jours, et donne une liqueur sucrée, un peu acidulée, rafraîchissante. En y ajoutant le jus de quelques-uns de ces petits citrons aromatisés (*naranja agria*), à écorce verte et fine, que j'ai rencontrés à l'état spontané (ou subspontané) dans le Cauca, on obtient une délicieuse limonade. Si le *guarapo* est doux ou peu fait, on le dit *dulce*. A l'état parfait, comme on le consomme d'ordinaire, la *señora* répond à notre interrogation :

« *Esta regular, señor* » (il est ordinaire).

Quand la fermentation alcoolique est avancée, il devient *bravo* (méchant). C'est ainsi que le préfèrent les péons qui aiment à se griser.

Les pentes du chemin s'accroissent de plus en plus. L'angle formé par le dos des mules avec l'horizon varie entre vingt-cinq et trente-cinq degrés. On va devant soi, sous prétexte que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, franchissant sommets

et ravins. Un Européen à qui l'argent ne manque pas aurait cherché les meilleurs niveaux, remblayé les excavations, coupé en partie les crêtes, entretenu la chaussée, fait des ponts, empierré les fondrières. Le Grenadin n'a cure de tout cela. Sang bleu ne peut déroger¹. Sa fierté d'*hidalgo* se refuse à tourner l'obstacle, comme aussi à gâter la blancheur de ses mains par le travail. « La terre est trop basse, » me dit un jour un Colombien que je ne nommerai pas. « Je préfère chevaucher par les précipices, sauter de roche en roche, tomber de boubier en boubier, franchir des ponts branlants, traverser à gué des rivières débordées, ou attendre au bord la baisse des eaux, tuer mes mules, et au besoin moi-même, que de m'astreindre au travail manuel. »

Au-dessous de l'alto de Pétaquéro, ma petite troupe croise un voyageur anglais accompagnant des caisses de plantes à destination d'Angleterre. C'est M. Carder, collecteur de plantes, dont je retrouverai plus tard les traces au milieu des forêts de palmiers du Quindío, dans de singulières circonstances.

Du sommet d'une pente rapide, Villéta paraît à nos yeux, dans une vallée riante située à huit cent trente-neuf mètres au-dessus de la mer. Des champs de cannes à sucre, servant à la distillerie et à la fabrication de la mélasse, nommée ici miel², sont abondamment répandus dans la plaine. L'origine de cette petite ville, dont la population est d'environ cinq mille habitants, remonte aux premiers temps des conquérants, qui la fondèrent, en 1558, sur l'ancien territoire des Indiens Panchès, pour servir de lieu de repos dans leurs voyages au Magdaléna. Dans ses alentours se rencontrent des mines d'or, de cuivre et de fer, à peine exploitées. On remarque près de la ville une belle cascade et des eaux thermales.

Dans les taillis voisins se mêle, aux *Bocconia frutescens*, le grand *Datura*, arbre nommé ici *borrachero* ou l'« enivreur » (*Datura arborea*). Un délicieux oiseau-mouche, le colibri porte-épée (*Ornismya ensifera*), se nourrit de la liqueur sucrée que sécrète la base du tube de ces grandes fleurs blanches, où son long bec va chercher les nectaires.

Sur le bord du chemin croît en abondance une belle plante que j'ai autrefois cultivée, nommée et décrite, le *Solanum galeatum*, ou morelle à fleurs en casque³, à feuilles réticulées de pourpre et à gros fruits jaunes comestibles.

Les fuchsias, les sauges, les alstroémères du genre *Bomarea*, la grande érythrine en arbre qui enveloppe les plantations de caféiers (*Erythrina corallodendron*), les larges ombrelles de feuilles palmées des

1. On nomme sang-bleu, en Colombie (*sangre azul*), tout habitant de pure race espagnole ou prétendant l'être.

2. Le miel ordinaire s'appelle ici *miel de abejas*. La mélasse dégagée du sucre prend le nom de *miel de purga*; le sirop épais forme *Pamibar*, et le mélange de ces trois substances est le *melado*.

3. Voy. *Revue horticole*, 1862, p. 333, *Solanum galeatum*, Éd. André.

1. Ce « Qui sait ? » est un signe d'affirmation. Cela équivaut à dire « certainement, » avec un doute pour la forme.

2. La *totuma* est formée d'une moitié creusée de l'écorce du fruit du *Crescentia Cujete* (*Totumo*), arbre répandu dans toutes les régions chaudes de l'Amérique espagnole.

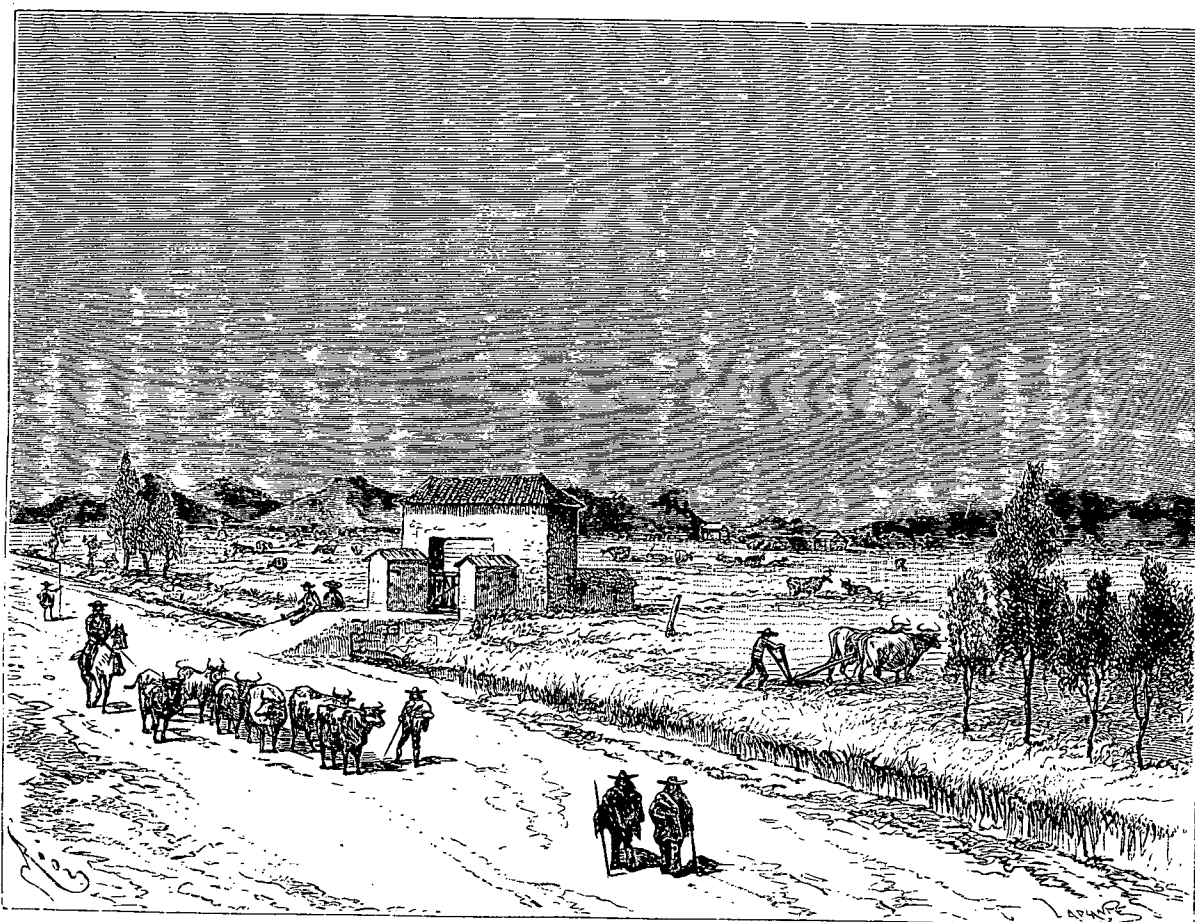
araliacées (*Oreopanax*), de gracieuses orchidées du genre *Oncidium*, plusieurs bégonias, sont notés au passage, puis cueillis et engloutis dans la boîte en zinc, pour passer de là dans l'herbier.

Au départ de Villéta, on suit le cours du rio Negro, qui va se jeter dans le Magdalena, au-dessus de Buenavista. Après le pont de Guama, on peut éviter — ou traverser — le bourg de Guayabal, atteindre Chimbé, Escobal ou Agualarga, et monter, cette fois sans interruption, vers la haute plaine de Bogotá, que domine le sommet dit de l'*Asserradero*.

Nous entrons dans la région froide pour la pre-

mière fois. Je m'en aperçois aux brumes qui me glacent, me pénètrent, et me font sentir le rhumatisme dans les genoux.

Le paysage est voilé de vapeurs grisâtres et la végétation a l'air de grelotter. Du haut des arbres pendent de longues chevelures blanches et grises, flottant au gré de la brise comme de légers panaches. C'est une broméliacée minuscule; le *Tillandsia usneoides*. On l'appelle ici *barba de palo* (barbe des arbres). La *tierra fria* se révèle à nous pour la première fois avec ses végétaux rabougris, arbustiformes. Les éricacées dominent : *Pernettyas* aux grelots blancs, Thi-



Cultures de Fontibon (plaine de Bogotá, voy. p. 46). — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

baudias aux tubes cireux, *Macleanias* aux feuilles rose saumoné. Les rameaux du *Gaultheria Bogotensis* sont couverts de leurs clochettes rouges et de leurs baies bleues. Les sauges et les fuchsias se mélangent avec une lilacée azurée qui ressemble, par ses feuilles, à nos iris. Les plantes herbacées, gazonnantes et fleuries, abondent partout. Une grande *Sénécionidée* toute rouge, tige, feuilles et fleur, se dresse au-dessus des fourrés. Les habitants la portent au marché de Bogotá, où elle est vendue comme vulnéraire sous le nom d'*arnica*. Le caractère de cette végétation est bien particulier et ne ressemble en rien à celui de nos régions tempérées; il indique la transition entre la

zone demi-froide et celle des déserts glacés qui précèdent les neiges et qu'on nomme *páramos*.

Le dernier rempart qui nous sépare du plateau de Bogotá est enfin franchi; nous sommes à Facatativá, à deux mille six cent trente mètres au-dessus du niveau de la mer.

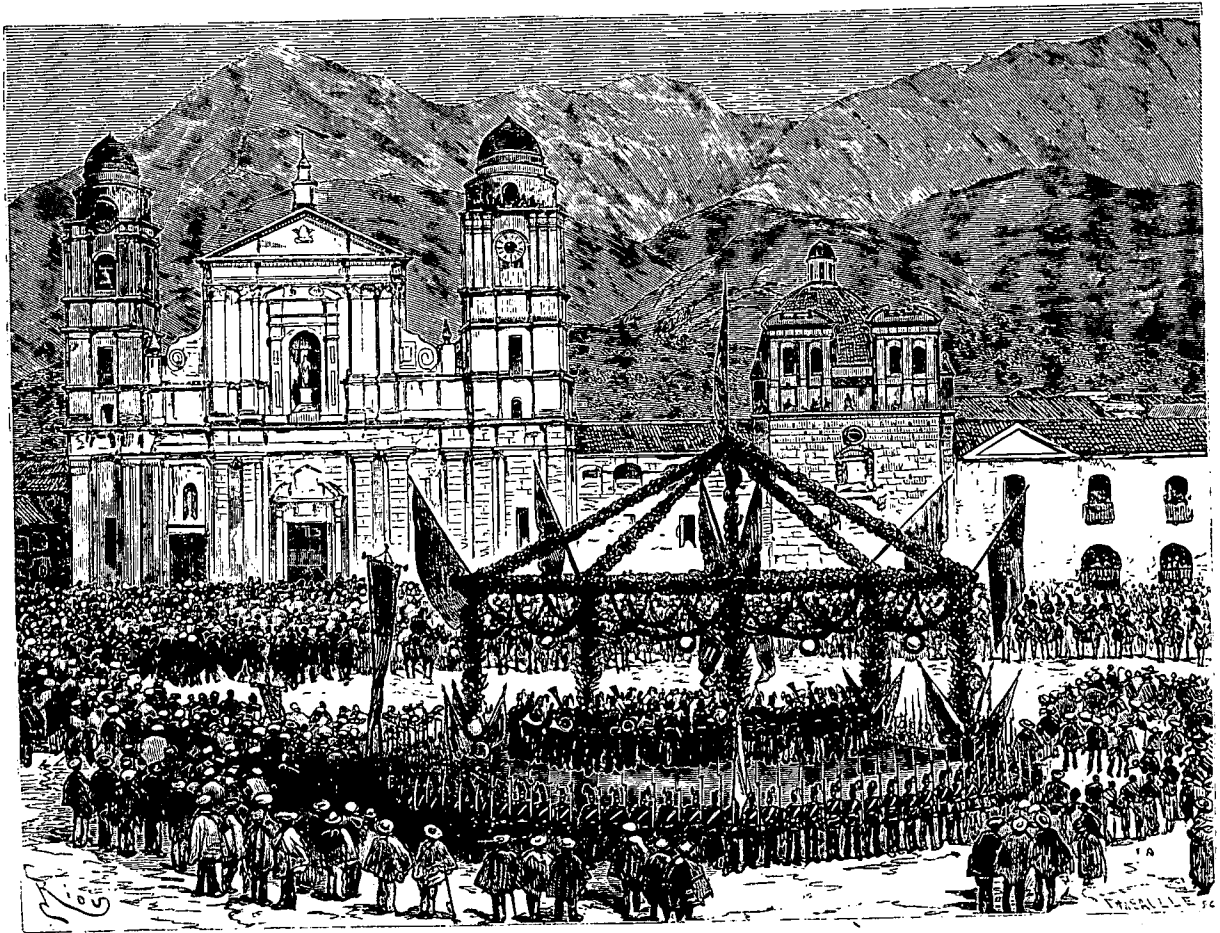
La plaine immense est devant nous. A l'est, les deux sommets de Montserraté et de Guadalupe, qui dominant la capitale, ferment l'horizon, à neuf lieues de distance. Au nord et au sud, entre les villages de Suesca et de Sibaté, un cirque de montagnes entoure cette surface autrefois occupée par un lac subandin. Cette grande coupe à fond plat, unie comme la

Beauce, d'une superficie de quatre-vingt-dix mille hectares, couverte de blés et de pâturages et située presque à la hauteur du pic du Midi dans les Pyrénées, vous saisit d'étonnement. On ne peut se faire d'abord à l'idée que cette ascension verticale de deux ou trois kilomètres vous a conduit à une plaine.

Facatativá est la clef de cette vaste étendue de terrain — nommée ici la *Sabana* — du côté de l'ouest. C'est une petite ville de cinq mille habitants, entourée de prairies où serpente la petite rivière du même nom. Les anciens Indiens Cipas avaient élevé sur la montagne voisine une forteresse dont il ne reste rien,

sinon quelques hiéroglyphes peints sur les rochers. Les traces antiques des eaux du lac se lisent également sur ces blocs de grès.

Toute la vie de Facatativá est groupée autour de la place du marché, où s'élèvent l'église et la fontaine publique. Au matin, les femmes s'y rassemblent en grand nombre. La température moyenne de Facatativá étant de treize degrés, elles ne sortent que la tête enveloppée d'un châle drapé autour de leur buste. Toutes portent la *mucura* ou jarre de terre qu'elles emplissent au moyen d'un long tube de fer-blanc terminé par une corne de bœuf en guise d'entonnoir.



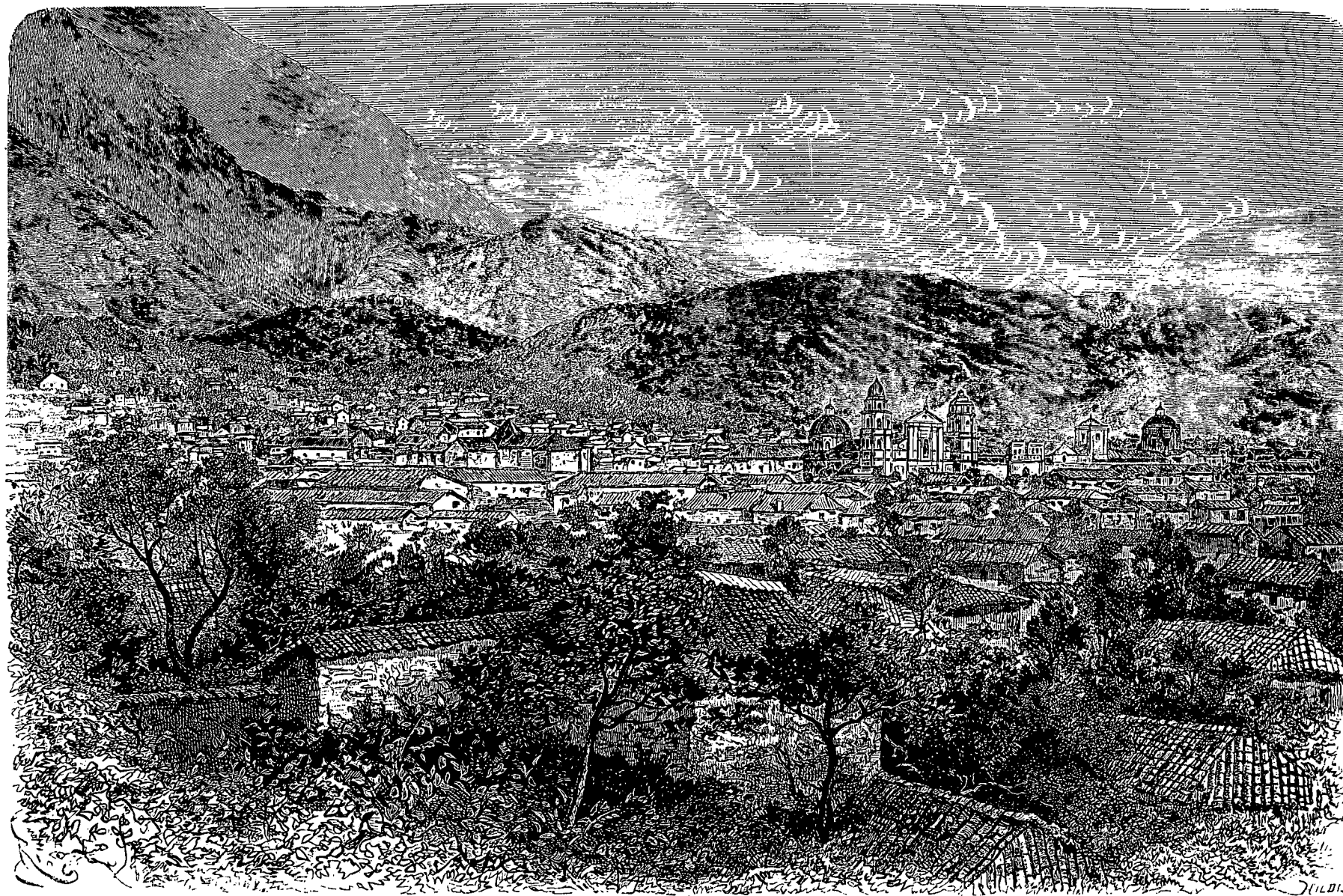
Cathédrale de Bogota (voy. p. 48). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Elles ajustent cet entonnoir à l'un des bords de la vasque centrale de la fontaine, et placent l'autre bout du tube dans la *mucura*, qui est bientôt remplie, transportée et vidée dans la *tinaja*, autre vase de terre beaucoup plus grand et à col étroit. La *tinaja* est située dans le coin le plus frais de la maison, chambre ou corridor, sur un petit massif de briques ou sur quelques pièces de bois. Ce support prend le nom de *tinajera*. On puise dans les *tinajas*, soit avec une calabasse, soit avec une coupe de fer-blanc à long manche, cette eau qui se conserve aussi fraîche que dans les *alcarrazas* d'Espagne (voy. p. 38).

La « plaza mayor » est l'orgueil des habitants de

Facatativá. J'y ai beaucoup remarqué le balayeur officiel qui promène à l'année, avec une gravité rigoureuse, un fagot d'épines emmanché d'un bâton, et réprime les velléités de désordre des gamins du lieu.

A l'est de la place se trouve l'église. La façade a d'abord l'air de quelque chose.... comme les bâtons flottants de la Fontaine. Voyons de près. La tour que représente mon dessin est un simple pan de mur couvert de plantes sauvages. Derrière, le vide. On n'a oublié que trois côtés sur quatre. Dans les baies de ce quart de clocher, quatre cloches sont suspendues. Avant la messe, le sonneur, grimpé sur un léger échafaudage, les frappe à tour de bras avec un marteau,



Vue panoramique de Bogotá (voy. p. 48). — Dessin de Riou, d'après une photographie. .

et se livre à une gymnastique musicale effrénée aux dépens de l'oreille des auditeurs.

Un pignon à toit saillant avec consoles, arcs-boutants et poutres de bois brut, une façade blanchie à la chaux, sont toute l'architecture de cet édifice (p. 41).

Entrons. On dit une messe votive (*de aginaldo*) à grand orchestre. Les hommes sont debout; les femmes, accroupies sur le sol battu ou sur une petite natte qu'elles apportent avec elles, roulent un rosaire entre leurs doigts et sont assez recueillies. Pendant que le prêtre officie, une musique à rendre épileptique se déchaîne. Un orgue barbare — sinon de Barbarie — geint sous les doigts d'une sorte d'organiste tudesque, accompagné d'une... clarinette. Des morceaux divers de la *Traviata*, agrémentés de variations de son cru, se pressent sous ses doigts. Mais quelle n'est pas ma stupéfaction, lorsqu'à un moment solennel je l'entends attaquer avec fureur... le grand air du *Barbier de Séville!*

Nous avions hâte d'atteindre Bogotá et je m'enquis des moyens de communication, qui devenaient plus faciles sur ce terrain plat. On me répondit qu'une voiture publique faisait le service de la capitale par la grande route. Ce chemin de voitures (*carretera*) commence à Facatativá et s'étend jusqu'à Bogotá, sur une longueur de trente-cinq kilomètres. La chaussée est large, mais mal entretenue, et à chaque pas des trous menacent de faire verser la patache qui sert de diligence, et part deux fois par semaine pour la capitale. Il va sans dire que les places y sont introuvables quand on est pressé. Aussi Fritz, grand marcheur, n'hésita-t-il pas à entreprendre cette longue route à pied. Je m'occupe, avec Jean, du transport de nos personnes et de nos bagages. Après de longues négociations, je loue un chariot, une paire de bœufs et leur conducteur pour le transport de nos malles: Nous les suivrons à pied et nous nous reposerons sur le chariot si nous sommes fatigués.

La longue savane se déroule devant nous dès que nous avons passé le moulin à blé qui touche au faubourg de Facatativá. Au loin la plaine est couverte d'une herbe courte et drue où paissent des troupeaux épars, bœufs et moutons de race moyenne ou petite. L'œil embrasse toute cette étendue, que n'obstruent pas les clôtures. Chaque pâturage — ou *potrero* — est entouré d'une double ligne de fosses carrées, larges et profondes d'un mètre et remplies d'eau. Leur disposition est singulière et intelligente. On comprend que, malgré l'horizontalité apparente de la plaine, elle contient des parties en pente légère. L'eau ne tiendrait pas dans des tranchées ordinaires de séparation et le bétail les franchirait. Les *Sabaneros* ont donc inventé ces fossés coupés en travers, ces sortes d'escaliers aquatiques; la barrière d'eau reste ainsi ininterrompue et effective, et les bestiaux y trouvent des abreuvoirs sur toute la périphérie du pré.

Dans le voisinage immédiat des villes et des villages de la Savane, le cultivateur se donne le luxe d'un

mur de terre, principalement au bord de la route. Ce mur a deux mètres de haut; il se compose de gros cubes faits de boue que l'on durcit au soleil. On les pose par panneaux ou travées de trois à quatre mètres de longueur, et par lits à joints alternes, en laissant au bas de chaque travée une ouverture triangulaire pour l'écoulement des eaux. Le chaperon de cette construction est formé de mottes de gazon renversées, parfois de tuiles-gouttières. De distance en distance, apparaît un portail (*portón*) couronné d'un toit saillant, à la manière normande, et défendu sur le côté par deux petits murs de refend, qui donne accès au potréro, et s'élève dans la plaine comme une construction aussi prétentieuse qu'inutile (voy. p. 43).

Pas un arbre n'égaye cette solitude. A peine, auprès des habitations que l'on rencontre parfois sur la route après avoir cheminé des heures entières, on constate la présence des rares végétaux arborescents qui croissent à ces hauteurs: le *cereso* ou cerisier de Colombie (*Padus capollin*) avec ses petites drupes noires et insipides, le grand *Polymnia*, qu'on appelle ici *Arbol loco* (arbre fou), peut-être parce qu'il ne produit rien, et le saule de Humboldt (*Salix Humboldti*) dont le feuillage léger rappelle notre saule pleureur, mais avec des formes passant de la colonne serrée, comme un peuplier d'Italie, à l'aspect parasol.

Sur les rares buissons qui bordent les fossés, courent cependant de charmantes lianes, les *Tacsonias*. Il y en a deux ou trois espèces, à fleurs roses et écarlates. Des fruits oblongs, jaunâtres, comestibles à la maturité, succèdent aux fleurs. Leurs festons capricieux sont entremêlés de ceux d'une cucurbitacée étrange, le *Cyclanthera exfoliata*, qui montre ses fruits épineux comme un hérisson et éclatant comme une Balsamine sous la pression du doigt. Dans les ruisseaux, une herbe élégante, de la famille des Salviniées — l'*Azolla majellanica* — couvre l'eau d'une mousse d'un vert tendre et rosé, à reflets satinés. Des *Jussieua* ouvrent leurs quatre pétales jaunes, si fugaces que le moindre souffle les enlève.

Un seul oiseau voltige et gazouille dans la Savane. C'est le moineau des Andes, un petit *Fringilla*, gracieux, gris et roux, familier, et qui rappellerait tout à fait celui d'Europe s'il ne portait sur la tête une petite huppe qu'il redresse à volonté et qui manque aux nôtres.

La route est longue et monotone; rien ne vient nous distraire, si ce n'est quelques troupes de muletiers qui passent de temps en temps en soulevant un tourbillon de poussière.

Pourtant nous devons y avoir une aventure.

Je cheminai tranquillement à côté du chariot sur lequel Jean était grimpé au milieu des malles, lorsque subitement un homme, portant des vêtements de soldat déchirés, la tête nue, les cheveux en désordre, paraît sur la route et fond sur moi une épée nue à la main.

« A donde estan esos Ingleses, voy a matarlos to-

dos! » s'écriait-il l'écume aux lèvres. (Où sont ces Anglais, que je les tue tous!)

Je vis tout de suite que j'avais affaire à un fou ou à un ivrogne; mais le danger était pressant. Le furieux nous serrait de près..., il n'y avait pas un moment à perdre. Pendant que je tournais autour du chariot, cherchant une arme quelconque pour éviter ses attaques, je dis à Jean de descendre par derrière et de tâcher de le saisir par les bras pendant que j'essayais de parer les coups de pointe. En même temps, je m'évertuais à lui faire entendre raison.

« Mais vous vous trompez, nous ne sommes pas Anglais, lui criai-je; nous sommes Français!

— *Francès! Verdad? Venga, pues, amigo!* »

Et, jetant son épée dans le fossé, juste au moment où Jean allait l'étreindre à bras-le-corps, il se précipita dans mes bras en m'étouffant sous ses démonstrations d'amitié. Au même instant, une troupe de cavaliers arriva sur nous à bride abattue et poussant les hauts cris. C'était un escadron de l'armée colombienne qu'on avait lancé à la poursuite du déserteur — c'en était un — avec qui nous avions eu maille à partir.

L'officier sauta à terre, vint à moi, se confondit en excuses, saisit le malheureux subitement dégrisé et tout piteux, et lui fit mettre les menottes en lui tordant les pouces d'une façon barbare.

« Soyez tranquille, son affaire est claire, » me dit-il. J'intercedai pour le pauvre diable :

« Ayez pitié de lui, un homme ivre n'a guère conscience de ses actes.

— Il a déserté et jeté son épée dans le fossé, et manqué de tuer un étranger, un hôte des Colombiens; on va voir! Par file à gauche, *adelante!* » (en avant!)

Et, malgré mes sollicitations, les cavaliers l'entraînèrent au galop en le frappant du plat de leur sabre.

Je ne sais ce qu'il est devenu ni ce qui l'avait tant exaspéré contre les Anglais...

Le voyageur qui parcourt cette interminable route de la plaine de Bogotá est soumis à une sorte de mirage dont il ne perçoit pas la cause tout d'abord et dont, je l'avoue, l'explication scientifique ne me satisfait pas entièrement. Il voit les édifices et les maisons de Bogotá blanchir à plus de six lieues de distance, avec une netteté extraordinaire. Cela est dû évidem-

ment à la limpidité de l'atmosphère et à la réfraction à ces grandes hauteurs. La pureté du ciel y est si grande, que Humboldt trouvait les étoiles quatre fois plus brillantes sous l'équateur qu'en Europe.

Nous traversons bientôt Serrézuela, village d'un millier d'habitants, où les Bogotains viennent en villégiature. Tout auprès se trouvent des étangs où les canards abondent et où l'on pêche le curieux poisson particulier à cette région des Andes de Colombie : l'*Eremophilus Mutisii*, excellent manger, d'un goût analogue à la lamproie.

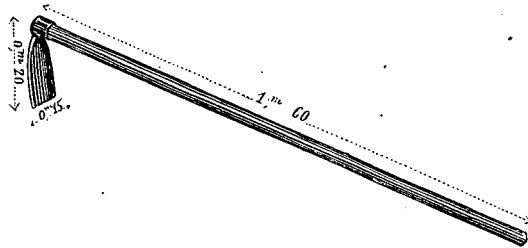
A gauche, paraît Fontibon, puis le pont de San Antonio, structure assez monumentale dont j'ai pris le dessin (voy. p. 48), datant de la Renaissance espagnole, et portant des armes et une inscription incomplètement déchiffrées que je livre à la sagacité des antiquaires.

Fontibon et ses environs sont le jardin potager de Bogotá. Les prés s'y sont changés en jardins. On m'en avait parlé, et j'eus la curiosité d'aller les étudier sur place. Il ne m'a pas été difficile de constater que cette culture, si vantée des Bogotains, est encore dans l'enfance. Le sol est très-fertile, poreux, drainé en dessous par les cailloux roulés qui forment le *thalweg* de l'ancien lac de Bogotá; le climat est sain; l'eau est à quelques pieds de profondeur. Pas une pierre ne vient faire obstacle à la grossière charrue de bois qui suffit à égratigner cette terre privilégiée et à la faire abondamment produire.

La seule grande culture de cette partie de la Savane, après celle du blé et des prairies, est celle des pommes de terre (*papas*¹). En janvier, on prépare le terrain avec une charrue de forme primitive (*arado*), traînée par deux bœufs, et dont le coutre est un simple morceau de bois. Quand les sillons sont ouverts, on roule une seule fois, et le travail à la main commence. Un ouvrier armé de l'*azadon*, houe d'un mètre soixante de longueur, à lame longue de vingt centimètres et large de quinze, divise d'abord son terrain en planches d'un mètre vingt de large, entre lesquelles il trace un fort sillon (*calle*). Sur ces planches, il ouvre

deux rangs de « potets » alternés ou en quinconce, à cinquante centimètres en tous sens. L'ouvrier sème alors les pommes de terre, puis recouvre chaque pied

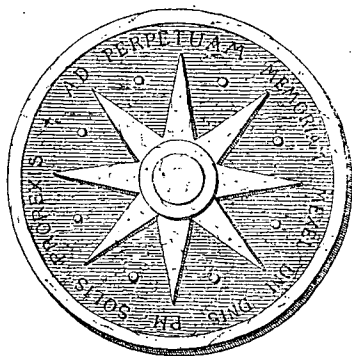
1. Dans la plaine de Bogotá, on les appelle plus souvent *turmas*.



Azadon (houe de Bogota).



Écusson héraldique du pont San Antonio. Croquis de l'auteur.



Inscription ancienne du pont San Antonio. Croquis de l'auteur.

d'un peu de terreau de fumier. Après la levée on donne un binage (l'opération se nomme *alzar*), et quatre mois après commence la récolte des tubercules.

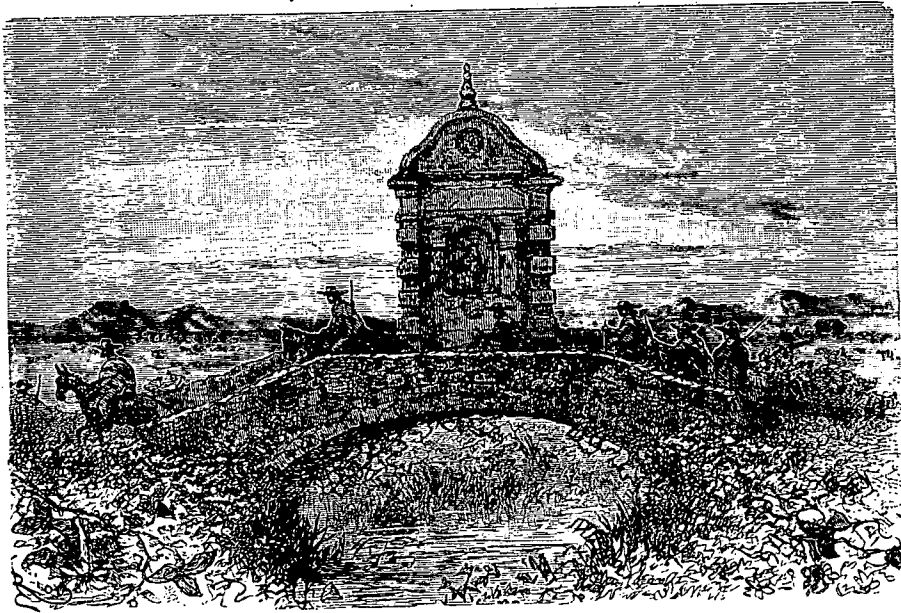
La moyenne de la production, assez médiocre, est de mille arrobes à l'hectare (12 500 kil.). Les variétés employées sont la *criolla mojiconá*, grosse, ronde, et la *criolla carmesita*, rouge, plus petite. Malheureusement, depuis six ans que la maladie (*Peronospora infestans*) a fait son apparition sur le plateau de Bogotá, les *criollas* sont les plus maltraitées. Aussi on commence à cultiver de préférence la variété de Tuquerrés (*Tuquerreña*) que le terrible parasite n'a pas encore attaquée. Quand la première récolte, dite de l'*Año grande*, est terminée (en avril-mai), on plante une deuxième saison, toujours de *criollas*. Cette récolte s'appelle *mitaca*. Une autre variété, nommée

travesia, reste en terre un an tout entier avant de mûrir ses tubercules.

Les autres produits principaux cultivés dans les *huertas* (jardins) de Fontibon sont : le chou branchu, l'artichaut, le cardon, l'oignon, et une certaine quantité de légumes et de fruits de terre froide qui nous sont peu familiers en Europe et que je décrirai plus loin.

Dès qu'on a dépassé Fontibon, on sent les approches de la capitale. Les champs sont plus divisés, les clôtures plus soignées, des maisons se succèdent de temps en temps sur la route. Le panorama de Bogotá (voy. p. 45) se développe dans toute sa beauté, et les maisons, étagées sur la colline de Guadalupe, s'éclaircissent gaiement et blanchissent au soleil.

Mais il était dit que cette journée — au rebours de celle du poète Horace — serait marquée d'un caillou



Pont de San Antonio (route de Bogota; voy. p. 47). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

noir. Les accidents du chemin nous avaient retardés. La nuit nous prit. Mon bouvier, qui avait son idée, manœuvrait évidemment pour ne pas entrer en ville. Nous n'en étions plus qu'à une heure. Malgré tous mes efforts, je ne pus vaincre son obstination, et il nous fallut aller coucher, par un chemin de traverse, dans un misérable *rancho* qui était loin de m'inspirer confiance. Sous cette hutte enfumée, l'homme, la femme, les enfants, les cochons et les poules dormaient pêle-mêle dans une promiscuité repoussante. Mes bagages durent rester dehors, à la belle étoile, en plein champ. De peur de quelque mésaventure, nous montâmes la garde autour du chariot jusqu'au jour, Jean et moi, à tour de rôle, sous une bise glacée, l'estomac absolument vide, et maudissant mille fois les arrières et leurs complices.

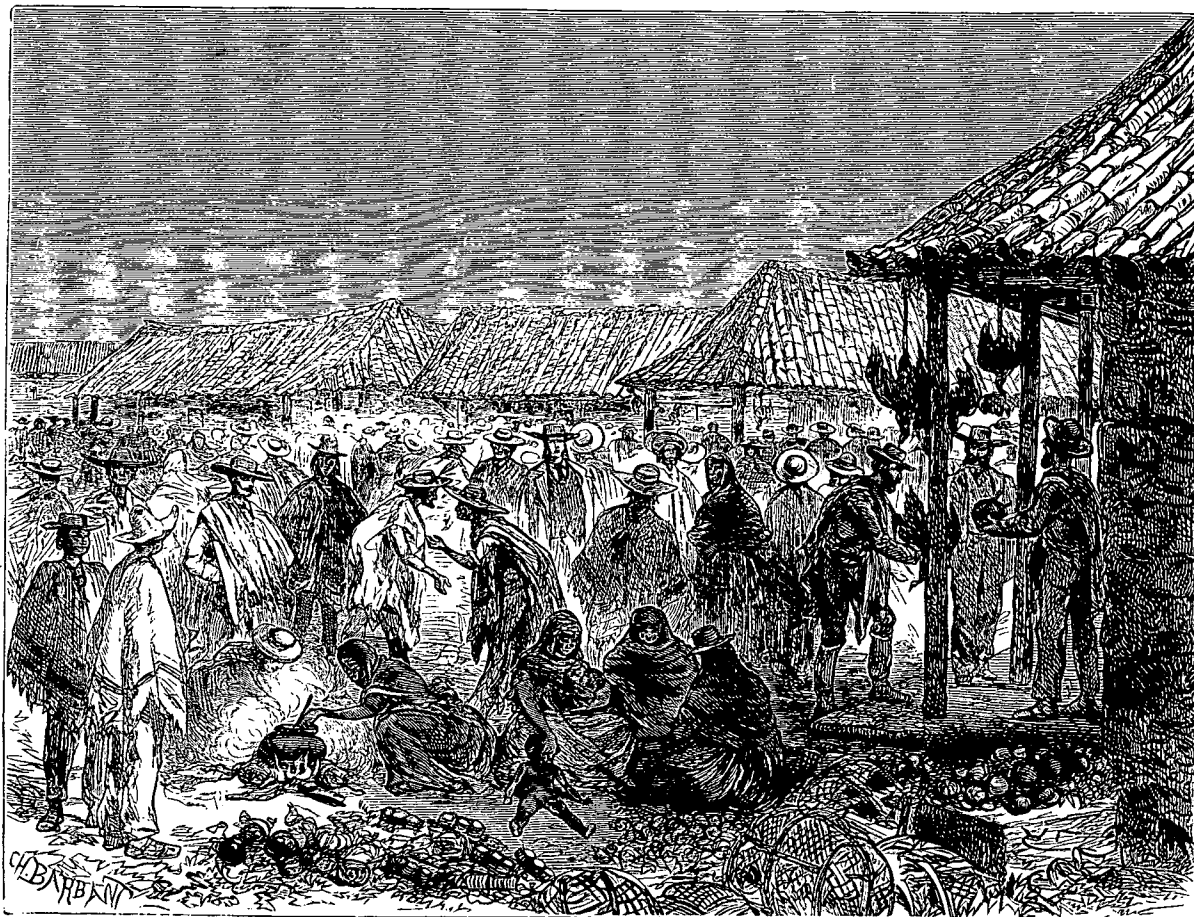
Enfin le lendemain, 18 décembre, à neuf heures du matin, nous faisons dans Bogotá une entrée qui n'était rien moins que triomphale, mais qui mettait momentanément un terme à nos vicissitudes.

Dès mon arrivée dans la ville, je visitai la place de la cathédrale, où se dresse la statue de Bolivar et que représente notre gravure au moment de la fête annuelle dans laquelle les Bogotains célèbrent l'anniversaire de la déclaration de l'Indépendance, et je m'installai bientôt à l'*Hotel français*, où Fritz nous attendait depuis la veille.

Édouard ANDRÉ.

(La suite à la prochaine livraison.)

ERRATA. — Dans la précédente livraison, p. 20, rectifier ainsi la légende de la gravure : *Aristoloché à fleurs en bouclier* (voy. p. 29).



Scène du marché, à Bogotá (voy. p. 51). — Dessin de Riou, d'après les croquis de l'auteur.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE

(COLOMBIE — ÉQUATEUR — PÉROU),

PAR M. ED. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS¹.

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

COLOMBIE.

Bogotá. — Le président Pérez. — La vie au marché; scènes et produits. — Expédition aux *llanos* de San Martin. — Le Boquéron; Chipaqué et les Chipaquéños. — Une révolution noyée. — Caquéza. — Quétamé. — La cascade de Chirajara. — Susumuco. — Arrivée dans les llanos. — Villavicencio.

Après avoir pris quelque repos à Bogotá, ma première visite fut pour le chargé d'affaires de France, M. Troplong, qui me reçut de la manière la plus cordiale. J'ai déjà dit que j'avais fait la traversée avec le nouveau chancelier de la légation, M. de Montbrun, qui mit aussi un très-grand empressement à m'être utile en Colombie².

1. Suite. — Voy. p. 1, 17 et 33.

2. J'ai eu récemment le chagrin d'apprendre que M. de Montbrun vient de mourir à Bogotá, à la fleur de l'âge et au début d'une carrière qui promettait d'être brillante.

Je vis ensuite le président de la République, M. Pérez, qui me fit le plus bienveillant accueil. Je trouvai en lui un homme d'une cinquantaine d'années, petit, très-brun et très-barbu, affable quoique taciturne, très-estimé en Colombie comme penseur et écrivain, des mieux disposés pour les explorations scientifiques en général et pour celle dont j'étais chargé en particulier. Il la facilitera, m'assure-t-il, de tout son pouvoir. Mes rapports avec lui continuèrent sur le pied le plus agréable, et il voulut bien me fournir les moyens de pénétrer avec sécurité dans des régions de difficile ac-

cès et peu connues au point de vue de l'histoire naturelle.

Santa Fé de Bogotá a été décrit déjà dans la *Tour du Monde*, et M. le docteur Saffray en a dépeint les traits principaux avec la sûreté d'appréciation qui caractérise ses études sur la Colombie. Je ne ferai donc qu'ajouter quelques glanes à sa gerbe, et cela m'est d'autant plus facile que plusieurs lustres se sont déjà écoulés depuis sa publication, et que le temps, en marchant, a quelque peu modifié le passé.

Ce qui ne change point, c'est la position charmante de cette ville au pied des deux montagnes de Guadalupe et de Montserraté, dont les sommets atteignent, l'un trois mille deux cent cinquante-cinq mètres, l'autre trois mille cent soixante-cinq mètres d'altitude. Les Bogotains sont affables, d'allure vive, tous absorbés par l'idée fixe de faire rapidement fortune et ne connaissent que l'aristocratie de l'argent. Ils ont conservé pour leur capitale une admiration qui leur donne un orgueil enfantin, mais explicable pour qui n'est pas sorti de son pays. Depuis quinze ans, la ville s'est beaucoup améliorée. Elle possède des rues pavées de larges dalles, des eaux abondantes, deux beaux ponts récemment construits, et au moment de mon séjour on achevait la pose de conduits pour le gaz.

La situation de Bogotá est par $76^{\circ}34'8''$ de longitude ouest de Paris et par $4^{\circ}35'48''$ de latitude nord. La température moyenne annuelle y est de $+15^{\circ},6$; le maximum de chaleur de vingt-deux degrés, le minimum de six degrés. Le climat est sain, quoique un peu humide. L'année se divise en quatre saisons, deux sèches et deux pluvieuses, ainsi distribuées : mars, avril, mai, pluvieux; juin, juillet, août, secs; septembre, octobre, novembre, pluvieux; décembre, janvier, février, secs. La quantité annuelle d'eau tombée atteint mille sept millimètres ($1^m,007$), et l'hygromètre de Saussure donne une moyenne de $64^{\circ},5$. Les vents dominants, chargés de nuages, soufflent du nord et de l'ouest.

A la fois capitale de l'Union des États de Colombie

et de l'État de Cundinamarca, la ville de Bogotá possède un territoire fédéral à elle seule, d'une étendue très-restreinte, pour affirmer simplement son indépendance, absolument comme Washington, capitale des États-Unis. Le nombre des habitants est de quarante mille selon les uns, et dépasse cinquante mille selon les autres. La vérité est qu'on n'en sait rien, aucune statistique officielle n'ayant été faite jusqu'à présent. Une sorte de travail de recensement a pourtant indiqué que la population totale de l'État de Cundinamarca était de quatre cent neuf mille âmes; mais comme il y a plus de vingt ans que cette publi-

cation a vu le jour, il y a lieu de croire que ce chiffre doit être sensiblement modifié, l'augmentation annuelle de la population étant assez considérable dans cette région.

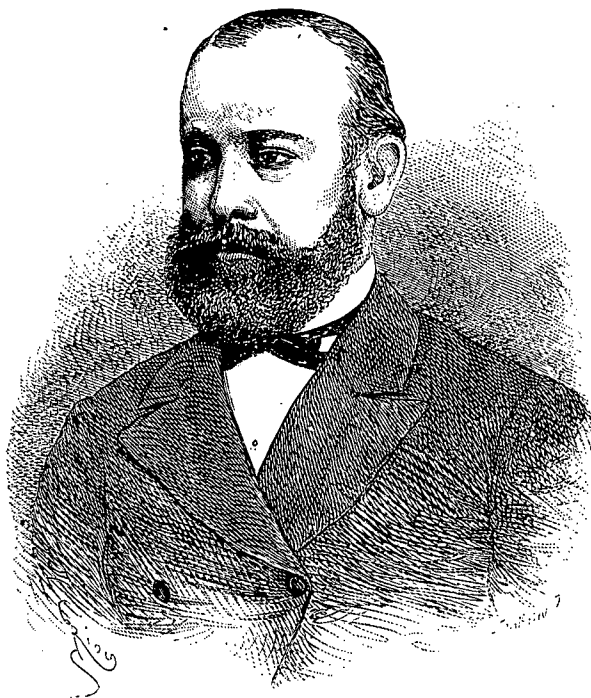
Les rues de Bogotá sont sensiblement horizontales du nord au sud; mais il n'en est pas de même de l'est à l'ouest, où les pentes de la montagne commencent dans la ville même. Les voies du centre, notamment la rue Royale (*Calle Real*), sont convenablement dallées, pavées et pourvues de trottoirs. Dans les faubourgs, elles ont conservé leur saleté d'autrefois, poussière, boue et immondices, et donnent au voyageur, à première vue, une triste impression.

La promenade favorite est l'*Altozano*, ou terre-plein de la cathédrale, que l'on atteint par quelques marches, en haut

de la place de l'Indépendance. L'espace est restreint et les promeneurs reviennent sans cesse sur leurs pas, enveloppés de leur grand manteau (*capa*) à l'espagnole et coiffés invariablement du chapeau à haute forme. Les oisifs parcourent aussi la rue Royale, mais plutôt pour bavarder sur le pas des boutiques que pour se promener.

Le type de la maison à Bogotá diffère suivant qu'il s'agit d'un magasin (*almacen*) avec boutique sur la rue ou d'une habitation privée, fermée, comme disent les Bogotains (*casa claustrada*).

Dans le premier cas, rien ne diffère des façades ordinaires des villes d'Europe, sinon le choix des ma-



Le président Pérez. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

tériaux de construction. Ici l'on emploie rarement la pierre, mais les murs sont simplement de pisé ou terre comprimée; les bois de charpente sont bruts et le tout est blanchi à la chaux de temps en temps. Dans les rues pauvres, la boutique est remplacée par un misérable logement, humide, malsain, au-dessous du niveau de la rue. Ces bouges font mal à voir.

La « casa claustrada » est tout autre chose. Elle procède directement de l'ancienne maison espagnole. On aura une idée de sa distribution par le plan ci-contre, qui est celui d'une habitation riche du centre de la ville.

Le portier est inconnu. On entre sans frapper, et l'on parcourt la maison jusqu'à ce qu'on rencontre âme qui vive. Souvent on pénètre ainsi dans des détails d'intimité qui gênent fort le visiteur. Si l'on est en visite, vous êtes introduit dans le salon (*sala*). La maîtresse de la maison et ses compagnes — si elle en a — filles, sœurs, mère ou amis, le plus souvent vêtues de noir, sont assises sur des sièges bas, fauteuils ou divans, ou parfois accroupies. Elles portent toujours un châle qui se dérange sans cesse, et que sans cesse elles rejettent sur leurs épaules nues. Dans la rue, elles s'en entourent la tête. Leur démarche est traînante, nonchalante, et leur chaussure n'est guère correcte que si elles sortent de chez elles.

La conversation se compose d'abord des banalités de tous les pays.

« *Que tal, señor?* (Comment allez-vous?)

— *Regular, gracias.* (Bien, merci.)

— *A la disposicion de V.* »

(Je suis à votre disposition), formule obligée, qui n'entraîne aucun effet, à moins de recommandations spéciales.

Mais le ton de ces entretiens est toujours d'une grande urbanité; ce sont évidemment des gens faciles à vivre, doux et serviables, et dont les passions ne se réveillent que quand la politique est en jeu.

Il est entendu que je ne ferai ici aucune personnalité. J'ai été trop bien reçu à Bogotá pour diriger une parole acerbe contre ceux que j'y ai connus. Mes hôtes de là-bas sont à mes côtés, par la pensée, au moment où j'écris, et il est dit que « la personne présente est

toujours exceptée ». Mes appréciations, toutes libres qu'elles soient, ne seront donc prises que pour des généralités, résultant de la moyenne des observations que j'ai pu faire pendant mon séjour dans ce pays.

Mon premier soin, en arrivant dans une ville qui m'est inconnue, est de courir de bon matin au marché. Une inspection d'une heure m'en apprend plus sur les us et coutumes du lieu que plusieurs semaines de visites chez les habitants et de flâneries par les rues. Le marché est la photographie de la vie; les nombreuses classes de la société s'y montrent en déshabillé, sans pose, défendant publiquement leurs intérêts dans une des formes de la « lutte pour l'existence » que Darwin a oublié de décrire.

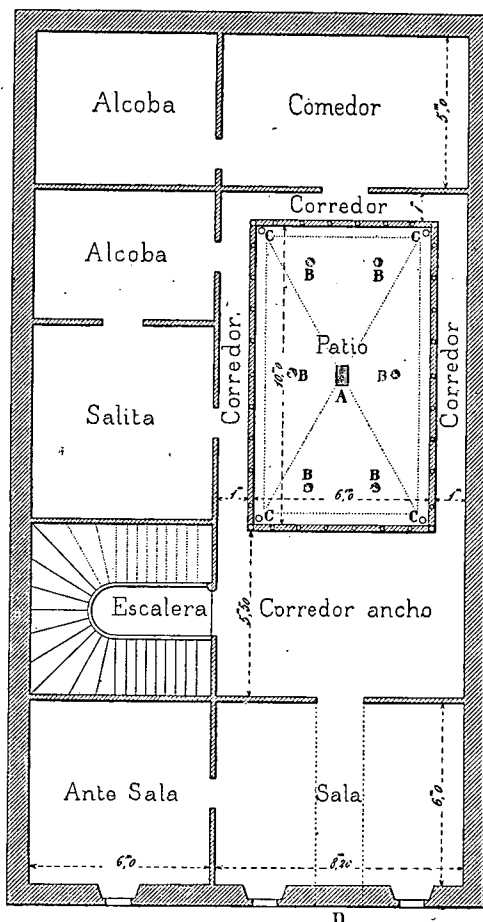
Les types ruraux et urbains se présentent avec une variété et dans une moyenne qui permettent de juger rapidement de la race dominante. Tous les produits alimentaires de la région s'y rencontrent à la fois; c'est la meilleure source de statistique. En quelques instants vous pouvez connaître les goûts culinaires d'un peuple, le prix des denrées, leur qualité et leur abondance relative, étudier la capacité commerciale du vendeur et de l'acheteur, juger de l'industrie et de l'activité générales.

Cela est vrai dans le Sud-Amérique plus que partout ailleurs. En Colombie, toute la production du pays passe par le marché. Les boutiques de la rue sont exclusivement remplies de marchandises d'importation étrangère.

Aussi, que de matinées j'ai dépensées au marché de Bogotá! J'étais logé en face, dans une *posada* fastueusement décorée du nom d'*Hotel*

Francés et tenue par une vigoureuse Bourguignonne, laborieuse et économe, dont tous les gains s'évanouissaient entre les mains de son conjoint indigène, grand ami du *far niente*, de la bonne chère, de la politique et du jeu.

Dès le point du jour, c'est-à-dire vers six heures du matin, la plus grande animation règne sur la *plaza del mercado*. Les *cargueros* ont cheminé toute la nuit pour apporter leurs denrées. Ces marcheurs infatigables ne s'assoient pas; ils se reposent debout, comme les chevaux. De Fontibon et de Serrézuela sont venus



PLAN D'UNE MAISON DE BOGOTÁ. — Levé par l'auteur.

A Citerne. — B Rosiers. — C Gouttières. — D Zagouan ou corridor au rez-de-chaussée. — *Sala*, salon. — *Ante sala*, boudoir. — *Escalera*, escalier. — *Corredor ancho*, corridor large. — *Patio*, cour. — *Salita*, petit salon. — *Alcoba*, chambre à coucher. — *Comedor*, salle à manger.

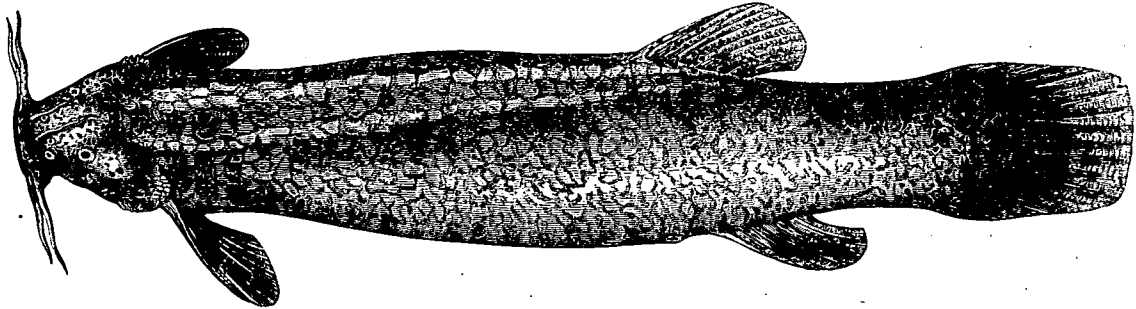
les légumes de terre froide, dans de larges paniers (*canastos*) de roseau. Ce sont des ocas rouges, jaunes et blanches (*Oxalis tuberosa*), nommées ici *Ibíos*, des choux ovoïdes (*Coles*), des cardons petits, mais assez blancs (*Cardo*), l'oignon vert à collet rouge (*Cebolla*), très-renommé, mais dont le bulbe ne mûrit pas sous ce climat; la *Scorzonera* (*Polymnia edulis*), tubercule fusiforme ou turbiné, insipide, usité en médecine, des artichauts oblongs et petits, l'ail long (*Ajo*) qui rappelle l'Espagne, les pois mange-tout (*Gisontes*), choux de Bruxelles (*Repollos*), fèves (*Habas*), pois chiches (*Garbanzos*), chicorée frisée verte (*Escarola*), et haricots variés (*Frijoles*).

Sur les tas de pommes de terre *criollas* de la « *Sábana* », répandues sur le sol et qui sont la base de la nourriture à Bogotá, des troupes d'enfants demi-nus grouillent et braillent à qui mieux mieux. Les mères, accroupies sur le pavé, le chapeau de paille couvrant leur front bas et leurs cheveux plats, drapées dans une loque qui retombe et qu'elles remontent constamment, cuisinent en plein vent sur les trois pierres traditionnelles (*tulpa*). Un marmot pendu au sein,

elles en gavent un autre de bouillie de maïs avec une cuiller taillée dans un morceau de calebasse, gesticulant et criant à fendre les oreilles dans un espagnol mêlé de *chibcha* peu euphonique (voy. p. 49). Pendant ce temps, des chiens pelés errent par douzaines dans cette cohue, débarbouillant les moutards, et récoltant moins de rogatons que de coups de pied, qu'ils reçoivent philosophiquement en détournant à peine la tête.

Circuler dans ces méandres n'est pas chose facile. Heureusement que mon hôtesse veut bien me faire les honneurs de son marché.

« Voici les *Pepiños llorones*, les courges pleureuses, me dit-elle : on les remplit de hachis et on les mange à la sauce piquante. Il ne faut pas les confondre avec le *Pepiño crespo*¹, que je vous ferai goûter cuit à l'eau et au beurre; nous avons encore une autre variété, un peu plus grosse, nommée *Calabaza*. Avec une soupe d'orge crevé (*Cebada reventada*) bien assaisonnée de *Culantró* (sorte d'ombellifère à odeur de punaise) et d'*Orejano* (*Origanum Majorana*), des Papayes (*Carica Cundinamarcensis*) et une bonne dose de piment (*Aji*), vous ferez un dîner de prince! »



Eremophilus Mutisii. — Dessin de Formant, d'après un spécimen rapporté par l'auteur.

Hélas! j'ai encore la gorge en feu et les entrailles ravagées au seul souvenir de ces « dîners de prince! »

« Qu'y a-t-il dans ces cages de bois courbé entourées d'un filet ?

— Des poules apportées d'Ubaté et de Choachi. Elles sont moins rebondies que vos poulardes de Bresse, mais consolez-vous en pensant qu'elles descendent des célèbres gallinacés qui ont traversé les Andes entre les mains de Frédemann et de ses flibustiers de compagnons. Les pauvres diables mouraient de faim, mais ils n'ont pas mangé leurs poules, qui ont peuplé le pays.

— Et ces feuilles pliées et cerclées de jonc, que je vois auprès des volailles ?

— Elles se nomment *Quechués*, et servent d'emballage pour les œufs. » Je m'approchai et reconnus les feuilles en lanière d'une Broméliacée commune dans la région froide : le *Tillandsia paniculata*.

« Mais hâtons-nous, monsieur, si nous voulons des poissons et des crabes. Ils vont être enlevés en un instant. Voici le goujon de Bogotá, le *Guapucha*, pêché dans la lagune de Fontibon. Cet autre (l'*Eremophilus Mutisii* que j'ai déjà cité) est plus gros et meilleur.

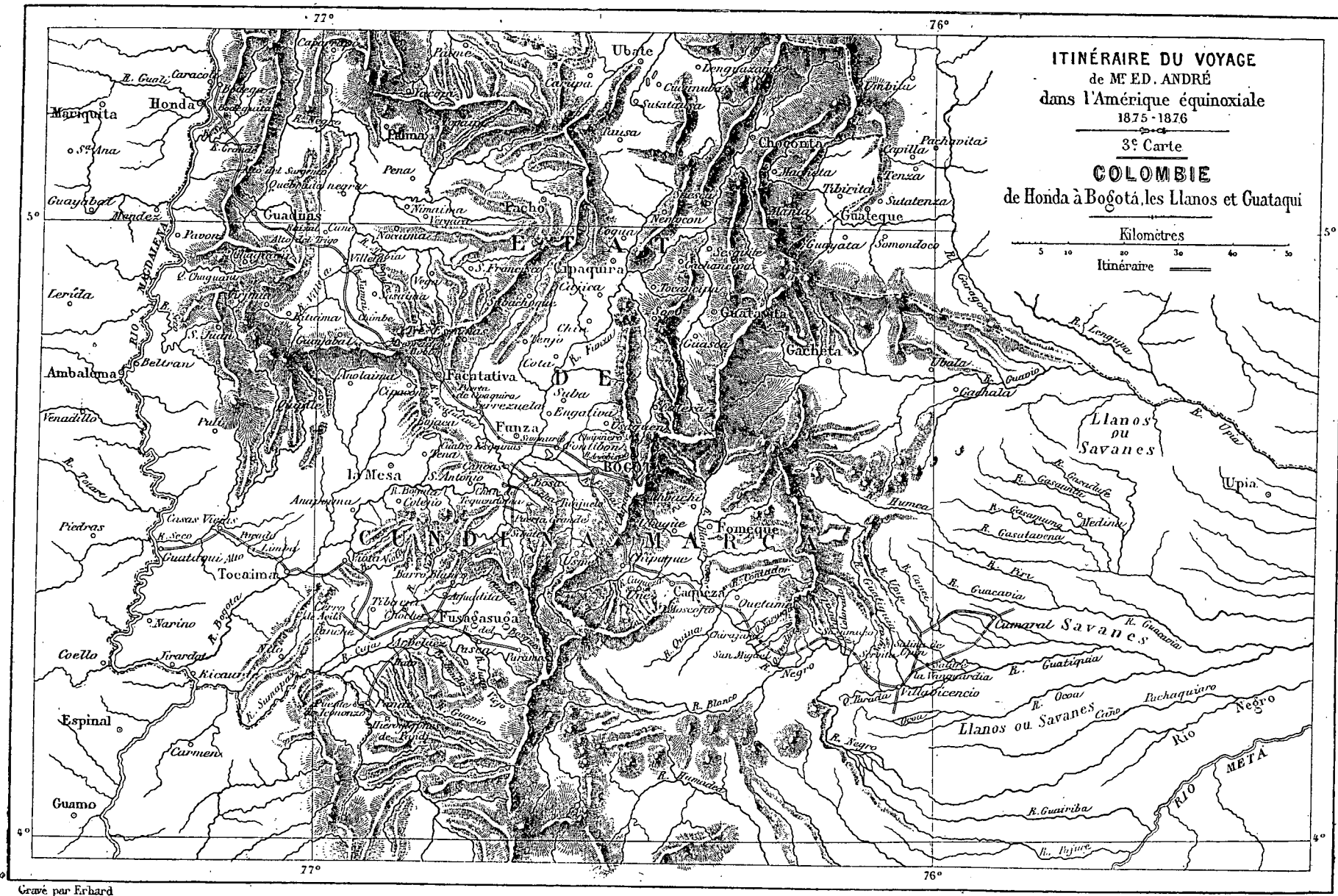
Sa saveur égale celle de l'anguille. Ce sont les deux seuls poissons connus dans le pays. »

Et notre panier, déjà à demi plein, absorba la douzaine de *pescados*, que tenait en éventail, entre ses doigts, la marchande au teint chocolat. « *Dios se le paga*, » dit-elle, en se signant et embrassant ma pièce de monnaie, suivant l'usage adopté par les marchandes pour le premier argent reçu.

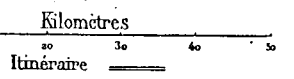
Quelques étagères rustiques exhibent des fleurs coupées. Ce sont invariablement des espèces européennes vulgaires, œillets, giroflées, roses multicolores et de Provins (dont on vend aussi les pétales comme purgatif pour les enfants), œillets de poète, chrysanthèmes, œillets d'Inde.

Cette racine jaunâtre, c'est l'*Azafran* ou *color*, produit par une belle Scrophularinée (*Escobedia scabrifolia*). On en met dans toutes les sauces : c'est le safran ou l'« Achioté » de terre froide. Voici l'*Arnica grande*, composée venant des *paramos*, vulnéraire analogue à notre *Arnica montana*; l'*Ochuba*, baie du *Physalis foetens*, qui se mange comme l'alkékéngé en Italie;

1. C'est le *Cyclanthera explotdens*, dont les fruits mûrs éclatent comme ceux de la Balsamine.



ITINÉRAIRE DU VOYAGE
 de M. ED. ANDRÉ
 dans l'Amérique équinoxiale
 1875-1876
 3^e Carte
COLOMBIE
 de Honda à Bogotá, les Llanos et Guatiqui



Gravé par Erhard

la *Curuba*, fruit allongé du *Tacosma mollissima*, et celui de la *Chulupa* ou *Chulupita*, plus arrondi et à long pédoncule. Ces trois fruits sont pleins de graines entourées d'une pulpe sucrée et rafraîchissante, que l'on hume après avoir brisé l'écorce. Qui dirait que ces drupes verts et durs comme des pierres sont des pêches (*Duraznos*)? Cela est vrai ! pourtant. Cet excellent fruit ne mûrit jamais à Bogotá ; on en fait des confitures (*dulces*) comme avec les papayes et les mûres, de deux espèces, qui sont très-appréciées. La première a été, croit-on, importée d'Espagne, et on la connaît sous le nom de *Mora de Castilla* ; ses fruits sont subsphériques et presque noirs. L'autre, à très-grosses baies comme des fraises anglaises, est le *Rubus macrocarpus*. Je me suis assuré que toutes deux sont indigènes en Colombie. Dans une herborisation au Boquéron de Bogotá, ravin d'où l'on gagne le sommet de Guadalupe, j'ai cueilli des graines et récolté des pieds vivants de cette seconde espèce, que j'ai envoyés en Europe.

Tels sont les principaux produits de terre froide vendus au marché de Bogotá.

La région chaude y est aussi représentée. De Villeta, de la Mésa, de Caquéza, les cargueros apportent des charges d'oranges, de bananes, d'avocats, de grenadilles, d'ananas, de cocos, de nispéros, de maméis, de goyaves, de papayes, de ciruelas et de maraichés (fruits du *Martinesia caryotæfolia*) :

Treize variétés de maïs fournissent le marché. La Cochenille, trouvée naturellement sur la *Penca* (*Opuntia*), se vend entourée de sa laine blanche. La tomate cerise et les piments s'enlèvent comme du pain ; on en compte une dizaine de variétés, dont beaucoup sont inconnues en Europe.

Les tubercules d'Arracacha (*A. esculenta*), de Yuca (*Manihot utilissima*) et de Batates (*Convolvus batatas*) sont des féculents exquis et font regretter qu'on ne les connaisse pas mieux en Europe.

Pour un *cuartillo* (12 centimes et demi) on achète un ananas énorme et savoureux. Enfin la chair des noix de coco, râpée et mêlée à la farine du maïs et du sucre, sert à confectionner une friandise, le *Masato*.

Et toutes ces choses se vendent à un taux très-bas, avec une différence de cinquante à cent pour cent sur les prix de l'Europe pour des substances analogues.

Sous les arcades qui entourent la place, se tiennent les bouchers de viande fraîche et les marchands de *tasajo* ou viande sèche. On a fini de dîner dès qu'on s'approche de ce charnier, où des essaims de grosses mouches ont élu paisiblement domicile. Quelques boutiques contiennent des étoffes, des chaussures, de la ficelle, du sucre, des rubans, voire des bijoux faux à trois francs la douzaine.

Des débitants de chicha, de guarapo et d'aguardienté serviront tout à l'heure leurs boissons fermentées aux marchands et aux acheteurs, et la soirée ne finira pas sans des disputes et des rixes, rarement tragiques d'ailleurs. Ces bonnes gens sont à la fois

bavards et paisibles. Beaucoup de bruit pour rien. Le sergent de ville leur est inconnu, et l'incorruptibilité (?) de l'inspecteur du marché n'empêche pas ce fonctionnaire de fraterniser avec ses inspectés, une calebasse de chicha ou de guarapo à la main.

Ces croquis rapides, pris sur le vif, dans les rues de Bogotá, m'avaient employé quelques journées. Il fallait maintenant songer aux visites, tirer du portefeuille les lettres d'introduction, compléter mes notes sur la capitale de la province de Cundinamarca, et préparer la suite de mon voyage pour des contrées moins fréquentées. Je revis à cet effet le président de la République. Après avoir écouté avec attention l'exposé de mon programme, qui consistait principalement dans une exploration des États du sud de la Colombie :

« Avez-vous pensé, me dit-il, à visiter les *llanos* et le territoire de San Martin? »

J'ouvrais de grands yeux. « Oui, ajouta-t-il, c'est une de nos provinces situées à l'est de Bogotá, encore peu connue, et où vous feriez de riches récoltes. Je vous aiderais volontiers dans cette expédition. »

Mon parti fut bientôt pris. J'acceptai l'offre et avertis mes compagnons. On se mit sans tarder à l'équipement. Tout le monde m'encourageait dans cette voie. Un jeune Bogotain, professeur d'histoire naturelle, M. N. Saenz, qui avait déjà parcouru cette région, voulut être de la partie. Il fut notre guide et maréchal des logis. Un solide péon, nommé Thomas, fut engagé pour la durée du voyage ; on lui donna pour tâche le soin des mules et des provisions de bouche. Après de nombreuses courses, il revint chargé de *carne seca*, de riz, de chocolat, de sucre, de café, de cognac, d'*alpargatas* (espadrilles) de rechange, de cordes de cuir (*rejos*), de ficelle, et il se passa triomphalement au côté une formidable *machete* ou sabre d'abatis.

Mes fusils étaient restés sur le Magdalena ; nous devions les retrouver à Guataquí. J'achetai donc des armes et des munitions. Notre ami le docteur Osorio, ancien interne des hôpitaux de Paris, prépara la pharmacie ; M. C. Balen, un négociant fort instruit, se chargea des mille riens qui sont tout en voyage. Des mules furent choisies. Deux de ces bêtes se montrèrent si parfaites qu'elles firent avec moi tout le voyage jusque dans la République de l'Équateur.

Les lettres de recommandation arrivèrent bientôt. Le président de la République donnait au préfet de San Martin, M. R. Vanégas, des instructions pour qu'il se mit à ma disposition et me fournit au besoin des soldats comme porteurs. Des Bogotains de distinction me recommandèrent aux principaux *hacenderos* de la région : M. Restrepo, à la Vanguardia, MM. Reyès et Silva, à Ocoa, etc. Tout était prêt. Les *petacas* — ces excellentes malles de cuir que j'ai déjà décrites — étaient bien remplies, les armes fourbies, les bêtes grasses et d'allure vive, les gens animés du meilleur esprit.

Le 29 décembre 1875, de bon matin, nous étions

dans la plaine, chevauchant de compagnie et devenant joyeusement. Les mules de charge allaient devant et je fermais la marche, surveillant ma caravane. J'avais inscrit dans mon cerveau ce précepte du voyageur dans les Cordillères : *Ni río adelante, ni carga atras.* (Ni rivière devant soi, ni charge derrière.) Campez toujours sur l'autre bord; la rivière peut grossir pendant la nuit. Et si votre équipage est en retard, les arrières se griseront et les mules se perdront.

La route fut d'abord donnée au sud. La savane dénudée et poudreuse étendait au loin sa ligne horizontale, à peine coupée par des murs de terre sur lesquels de rares opuntias et des agavés essayaient de pousser quelques feuilles. Jusqu'au rio Fucha, affluent du rio de Bogotá, cette monotonie persista.

Mais arrivés au Tunjuélo, au lieu dit Barranquillas, un curieux spectacle nous attendait. Les érosions de la rivière et des torrents descendus de la Cordillère avaient produit dans le sol arénacé les plus pittoresques déchirures. C'étaient des tours de sable et d'argile, des stalagmites et des stalactites plus belles que celles des grottes de Han en Belgique ou des Demoiselles dans l'Hérault. Sur un espace immense, le terrain était rongé, déchiqueté à jour. Ça et là, des « pierres levées » se dressaient verticalement comme dans les champs de Carnac en Bretagne; plus loin, des « menhirs », des « cromlechs » et des « dolmens » présentaient des tumulus, des tables horizontales couvertes d'herbes et reposant sur de frêles colonnettes, comme autant de mégalithes attendant les druides sacrificateurs; ailleurs, des aiguilles inégales et des dentelures sans fin rappelaient le cratère d'un volcan. Une teinte ocracée, dorée par le soleil, imprimait à cette scène une unité de coloration et un calme général que démentait la silhouette tourmentée de chaque objet en particulier. J'aurais voulu errer la nuit dans ce dédale, au clair de lune, pour jouir pleinement de son effet fantastique, qui n'est égalé que par les célestes « mauvaises terres » du Nébraska, aux États-Unis (voy. p. 57).

L'explication géologique de cette formation est simple. La haute plaine de Bogotá, ancien lac subandin qui s'est écoulé par la faille du Téquendama, repose sur la puissante masse du grès des Andes. Au-dessus, l'ordre de superposition des couches alluviales est : un lit de cailloux roulés, un lit de sable, et enfin un lit d'argile mêlée d'humus. Cette argile, plus consistante que le *substratum*, a résisté à l'érosion moderne produite par les torrents; le sable seul a été rongé, laissant les colonnes, les prismes, les festons, les cannelures et les stalagmites dont je viens de parler et qui soutiennent les tables argileuses et gazonnées, plus lentement désagrégées que le reste.

En trois heures nous avons atteint les premiers *estribos* ou contre-forts de la Cordillère, et la nature aride et uniforme de la savane est graduellement remplacée par la végétation frutescente des hauteurs.

Le chemin devient raboteux (*fragoso*) et les mules avancent péniblement dans les grès roulés qui obstruent les passages étroits et encombrant le lit des ruisseaux. Le cap est mis au sud-est. Devant nous se dresse le « páramo de Chipaqué » dans son manteau de brume. Il doit être franchi de bonne heure. Sous les buissons de mélastomes aux fleurs roses, si fugaces, parmi lesquels je reconnais un charmant *Monochaetum*, les fougères du genre *Acrostichum* dressent leurs frondes vernissées et parfois pulvérulentes, et entre leurs racines je vois se glisser le petit serpent *taya* et des lézards agiles.

Nous montons. A trois mille deux cent vingt-trois mètres, nous avons atteint le « boquéron de Chipaqué », col de la Cordillère orientale qui ouvre le chemin des *llanos*. De ces hauteurs la vue est admirable. A l'ouest, s'élève le « páramo de Pasquilla », qui enserre le rio Tunjuélo dans une vallée profonde ouverte sur la savane. Notre pied foule les crêtes des Andes bogotaines et leur puissante ossature se développe à nos yeux dans une incomparable majesté. Quand on peut jouir de ce spectacle le matin, à l'heure où le páramo est clair (*despejado*), le panorama est féérique. Dans un cirque de cent lieues de circonférence, l'œil perçoit un océan de chaînes, de ramifications, de crêtes, d'apophyses, de pics, de cratères, entassés dans un chaos sublime dont nos Alpes et nos Pyrénées ne sauraient approcher malgré leurs splendeurs. Une teinte neutre, bleu-violacé, vaporeuse, estompe ce gigantesque paysage, dont les repoussoirs sont les profondes vallées et dont les clairs sont fournis par l'arête des cimes et les filets argentés des cascades et des torrents.

Si le regard peut plonger jusqu'en terre chaude, vers l'orient, dans la direction de Chipaqué, de Foméqué et de Caquéza, l'aspect change soudain. La végétation courte du páramo est sous nos pieds : graminées gazonnantes, gentianes violettes, vacciniées aux grelots blancs, Espélétias aux feuilles laineuses, Puyas armés d'épines, Lomarias à feuilles de Cycas. Puis vient la zone tempérée, zone des quinquinas et des fougères en arbre, et au-dessous la « terre chaude », voilée aux regards sous un manteau de nuages. Leur masse immobile nous entoure comme une mer de vapeurs argentées, que la fraîcheur de la nuit vient condenser. Dès que le soleil se lève, dorant les sommets d'abord, les grandes forêts ensuite, il anime ce vaste paysage, aspire les nuées qui rampent le long des « cerros » et prépare des orages formidables qui se répandent en torrents de pluie sur les basses terres.

Au sommet du Boquéron, nous laissons les mules souffler avant d'entreprendre la descente du versant oriental. Puis la troupe entre dans l'*angostura*. Ce nom s'applique aux parties du chemin taillées dans le roc ou dans le sable durci, et où deux mules ne peuvent passer de front. Avant d'y pénétrer, les arrières ne manquent pas de crier les *aah! hiii!* qui avertissent de ne pas s'engager dans la même voie, sous peine de reproduire, avec une légère variante; la fable des deux

chèvres de la Fontaine. Une autre position critique est celle de deux voyageurs qui arrivent en sens inverse par un chemin taillé sur le flanc escarpé d'une montagne. J'ai vu vingt fois des situations semblables. On s'en tire comme on peut, soit en s'aplatissant contre la paroi, soit en faisant coucher une mule sur laquelle l'autre passe, soit en jetant l'une d'elles dans le précipice, s'il est impossible de faire autrement.

On en rit parfois. M. Funk, le hardi voyageur qui s'est illustré, par ses explorations de la Colombie en compagnie de Linden et de Schlim, racontait souvent, après dîner, l'anecdote suivante :

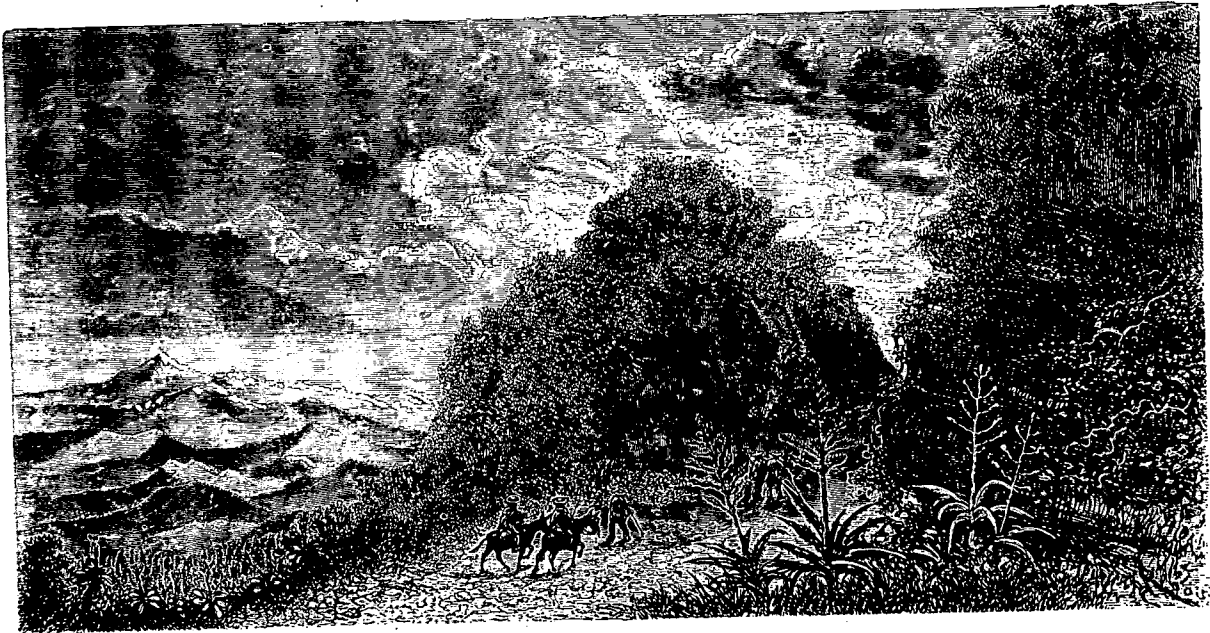
« C'était dans la Cordillère de Mérida (Colombie). Je chevauchais, dit-il, sur un chemin de *cuchilla* (crête en lame de couteau), lorsque au détour d'une roche *caballero* se dresse devant moi... Que faire ? Impossible de mettre pied à terre, nos mules sont nez

à nez, ... leur corps surplombe l'abîme. Nous tirons au sort ; ... j'ai perdu ; ma mule sera sacrifiée... Il est convenu que mon rival me prendra en croupe. Au moment où j'enjambe le cou de l'autre mule, avant de précipiter la mienne, le vertige me prend et...

« Pardon, messieurs, je vous quitte, j'ai un rendez-vous, dit Funk en tirant sa montre, je vous dirai le reste plus tard. »

Le plus tard n'est jamais venu, et les auditeurs attendent toujours la fin de l'histoire, que le facétieux conteur a recommencée cent fois et qu'il interrompt invariablement à ce moment... psychologique.

Dès qu'on a franchi le Boquéron, l'aspect de la végétation change subitement. La verdure et les fleurs remplacent le sable aride. Les orchidées apparaissent : oncidiums aux grappes jaunes ou brunes, épidendres à feuilles distiques, évelynas aux grappes violettes, à



Le boquéron de Chipaqué (voy. p. 55). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

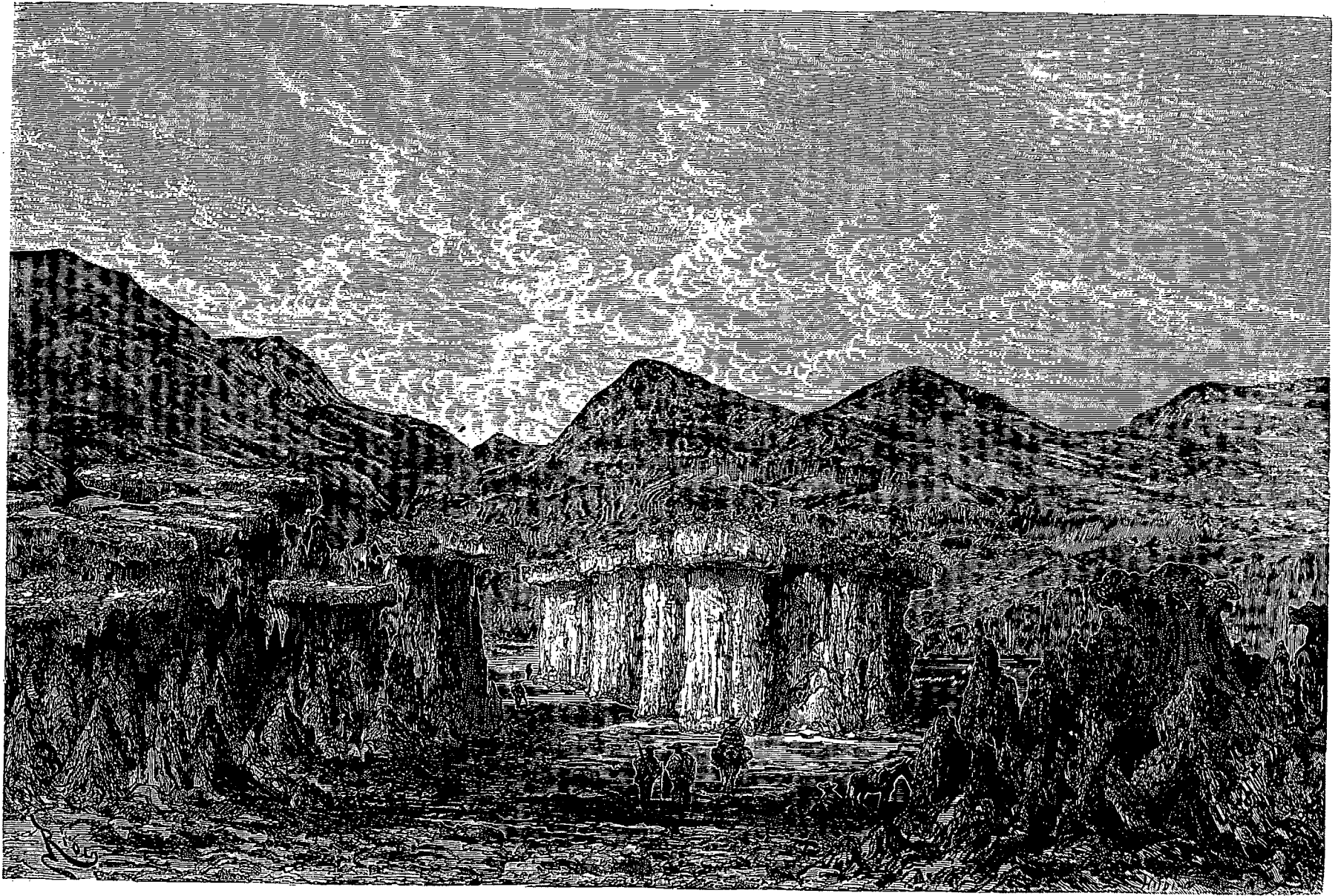
éperon gibbeux, stélis aux épis délicats de fleurettes striées. C'est un coin de nature tropicale dans ce domaine de l'hiver.

Le sentier serpente et descend avec rapidité. En une demi-heure nous avons atteint la zone des fuchsias aux pendants de corail, des siphocampyles aux tubes courbés, rouges et jaunes. Les lamourouxias dressent leurs épis roses, le nertère tapisse le sable de son vert gazon constellé de globules écarlates, les oxalis suspendent aux aralias leurs corolles jaunes, et les buissons de calcéolaires se mêlent aux festons des capucines. C'est une suite d'avalanches de fleurs et de feuillages, animés par le colibri qui traverse l'air comme une flèche d'émeraude et jette au passage son petit cri strident.

Bientôt à nos pieds blanchissent quelques maisons dans un nid de verdure : c'est Chipaqué, bourg assez populeux, qui d'en haut ressemble à Pistoie vue du

haut de l'Apennin en venant de Bologne. Nous l'atteignons à six heures du soir.

On m'a signalé une *locanda* ou auberge passable dans laquelle nous nous précipitons en affamés. Hélas ! c'est un soir de fête ; les miettes mêmes ont disparu. A peine pourra-t-on nous donner à coucher sur l'aire de la salle commune, entre vingt sacs de maïs et trois arrieros ivres morts. Douce perspective ! Heureusement notre compagnon N. Saenz ne s'embarrasse pas pour si peu. Il entame les négociations. Le « patron » est introuvable ; mais ses filles, deux grosses maritornes qui répondent aux *petits* noms d'« Impéatriz » et de « Concepcion », actuellement occupées à broyer du maïs sur la « piedra de moler », s'attendrissent à la navrante peinture de notre fringale, et peut-être aussi à la fine moustache brune du « caballero ». Une demi-heure après, le bouillonnement de la « olla » nous annonce qu'à notre intention deux poules sont en con-



Les érosions de Tunjuélo ou Barranquillas (voy. p. 55). — Dessin de Riou, d'après les croquis de l'auteur.

versation intime avec de nombreuses pommes de terre et d'appétissantes bananes.

Pendant les deux heures que nécessitent les apprêts du souper, je mets mon carnet au net, sèche mes plantes pour l'herbier, et procède à mes observations physiques quotidiennes. Je trouve la température de Chipaqué égale à dix-huit degrés centigrades. Mon baromètre Fortin — un instrument excellent qui a autrefois accompagné M. Weddell dans son voyage à travers l'Amérique du Sud avec M. le comte de Castelnau — me donne deux mille cinq cent quinze mètres d'altitude¹.

Une guirlande d'indigènes m'entoure pendant ces opérations. La stupéfaction des bons Chipaqueños est considérable. Ils sont surtout intrigués par la dessiccation des plantes, la rédaction des notes, les croquis d'album et l'aspect des instruments. Drapés dans leurs *ruanas* bigarrées, pieds nus, crachant incessamment à terre suivant l'aimable usage du pays, ils suivent silencieusement ces travaux, et se regardent en riant et ouvrant démesurément la bouche.... (voy. p. 59).

« Conticuere omnes, intentique ora tenebant. » (VIRGILE.)

L'un d'eux s'enhardit enfin :

« Señor, fait-il, *es eso para llevar a su tierra?* (Est-ce pour emporter dans votre pays?)

— *Como no!* (Certainement!)

— Alors vous devez être de grands savants.

— Pourquoi?

— Parce que vous connaissez nos plantes mieux que nous, et venez les chercher de si loin pour guérir toutes vos maladies. Voulez-vous me vendre votre secret?

— Non; je vais vous le donner.

— *Verdad!* Dites!

— Étudier, essayer, comparer, travailler sans cesse.

— Ma foi non; j'aime mieux dormir, boire du *guarapo* et faire des révolutions. A propos, ajouta-t-il en se penchant à mon oreille, sachez que les Chipaqueños vont s'insurger cette nuit (*se van a levantar*). On veut nous imposer le président Parra; nous sommes pour Sanchez. Le mot d'ordre est donné pour minuit. Tenez-vous coi : on n'en veut pas aux étrangers. »

La soupe qui fumait déjà sur la table interrompit cette déclaration incendiaire. Il était neuf heures; nous avions faim et sommeil. Le repas fut vite expédié, et peu après, allongés, mes amis sur un banc ou sur le sol, moi sur la table de bois, nous prouvions, par des ronflements sonores, que ni la dureté du matelas, ni la révolution annoncée n'avaient eu de prise sur nos corps fatigués.

A la pointe du jour nous étions en selle, prêts à fournir une longue étape. Mon orateur radical dormait sur un tas de pommes de terre. Tout était pai-

1. On a fait imprimer par erreur à Codazzi quatre mille quatre cent huit mètres. Il faut sûrement lire deux mille quatre cent huit mètres. Mon observation place Chipaqué à une altitude supérieure de cent treize mètres à celle observée par le savant géographe.

sible dans Chipaqué. Pour cette fois, le *guarapo* avait noyé la révolution. C'était à recommencer.

Les dernières cabanes du *pueblo* disparaissaient déjà. Nous avons serré la main en passant au docteur Bayon, botaniste bogotain alors en villégiature et dont j'aurai occasion de reparler, et les premiers rayons du soleil éclairaient notre marche. Le chemin, assez facile, descendait rapidement vers les vallées chaudes par une série de tables inclinées où les schistes alternaient avec le grès ferrugineux et affleuraient le sol.

Les environs de Chipaqué sont pourvus de maigres cultures bordées de petits murs de cailloux roulés, entassés sans ordre. J'y ai trouvé plusieurs fossiles. La contrée est triste. Quelques fermes isolées, construites en adobès ou en briques séchées au soleil, jointoyées avec un mortier de terre noire, érigées sans fil à plomb, sont couvertes de la paille des páramos (*Calamagrostis*). Aux alentours, des champs de luzerne, de blé ou de maïs clair-semé, cultivés sans engrais, des pâturages secs escaladant les pentes des montagnes, et « où la terre est si maigre, comme disait Rabelais, que les os lui percent la peau »; parfois, isolé comme un obélisque végétal, un saule (*Salix Humboldtii*) qui voudrait être pyramidal et sous lequel un pâtre demi-nu et quelques brebis cherchent une ombre absente : tel est l'aspect nu de ce district, à l'exception du bord des ruisseaux qui dénote une certaine fertilité.

Toutefois un bel arbre se rencontre de loin en loin dans cette nature appauvrie : c'est le noyer de Colombie (*Juglans Bogotensis*). Il ressemble au noyer noir des États-Unis, et porte des trochets de gros fruits à écorce grise et à coque ligneuse. Dans les buissons, j'ai cueilli deux jolis liserons d'un bleu de lapis et une gracieuse amarantacée à capitules roses : le *Gomphrena dichotoma*. Un petit oiseau, le *Grindulus Bogotensis*, accompagne le voyageur en sautillant sur les buissons de cette région peu attrayante.

Les grès deviennent gigantesques à mesure qu'on descend. Ils forment des murailles verticales de six cents à huit cents mètres de hauteur. Sur leurs immenses parois je puis lire les stratifications horizontales ou inclinées de l'est à l'ouest, selon la loi qui préside au soulèvement de toute cette partie des Andes. On suit d'abord le rio de Caquéza, qui prend sa source près de là, dans le *Páramo de la Mesa*, et que nous verrons tout à l'heure se réunir au pittoresque rio Negro, sorti de la Cordillère près de Foméqué.

Nous voici à Caquéza, petite ville de six mille habitants environ, où tous les produits de la contrée abondent aux jours de marché. Son altitude est de dix-sept cent soixante mètres, et sa température moyenne de 20°,5. Caquéza domine le rio de deux cents à trois cents mètres. Sa situation est absurde et charmante à la fois. A l'horizon se voient les *Farallones de los Organos*, pics détachés qui ressemblent aux sommets de la montagne des Orgues, près Rio de Janeiro. La vallée se resserre, depuis le pont que l'on franchit avant de monter vers la ville, jusqu'au bourg,



Travaux d'histoire naturelle, à Chipaqué (voy. p. 58). — Composition de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

en suivant des yeux le cours de la rivière. Les rochers qui la bordent sont couverts de fourcroyas, dont on emploie les feuilles fibreuses pour faire une ficelle connue sous le nom de *pica*. La variété sans épines donne la meilleure filasse. De grands agavés élèvent à vingt-cinq pieds de haut leurs belles girandoles de fleurs jaune d'or. Des Broméliacées-Tillandsiées garnissent les roches, et, dans les jardins qui touchent aux maisons, des chirimoyas et des papayes, dont l'espèce me paraît mal connue, produisent, dit-on, des fruits délicieux. Le *Datura Stramonium* (stramoine) pullule partout, et rappelle nos villages d'Europe.

On ne peut trouver dans Caquéza ni une rue, ni une place de plain-pied; toutes sont inclinées et pleines de poussière l'été et de boue l'hiver. Sur la *Plaza mayor*, un gros figuier à branches horizontales mesure vingt-cinq mètres de diamètre et tord ses racines comme d'énormes boas constrictors. Il a été planté en 1810 en commémoration de la déclaration de l'indépendance de la Colombie. Ces arbres de la liberté se rencontrent fréquemment dans les villages.

J'ai emporté de Caquéza un souvenir peu sympathique. La paresse et la saleté y règnent sans partage, et j'aurais presque le droit d'ajouter « la mauvaise foi »,



Le rancho de San Miguel (voy. p. 62). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

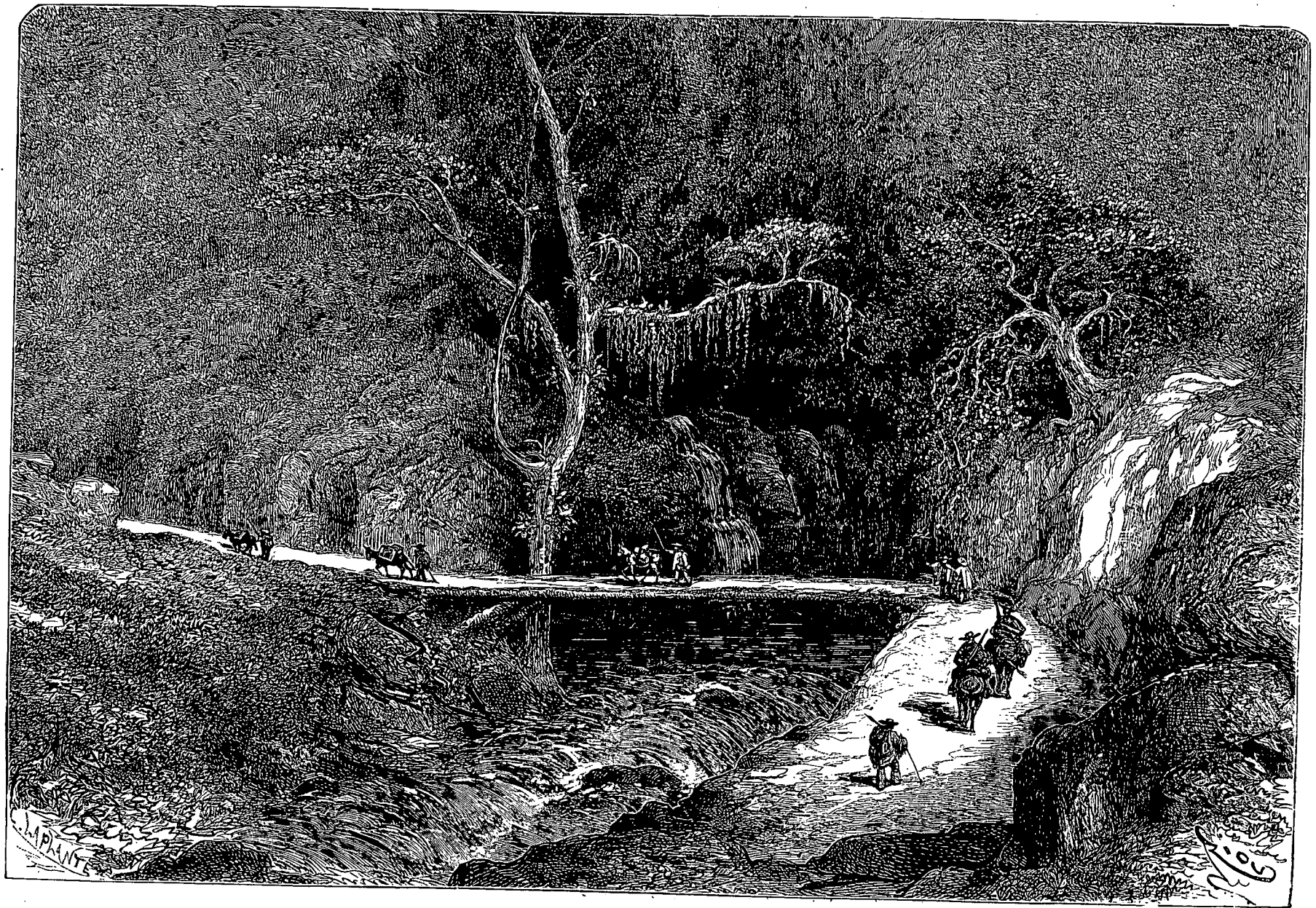
si j'en devais juger par l'espèce d'aubergiste qu'il a fallu arracher à une table de jeu pour nous servir un maigre brouet de viande sèche et de pommes de terre. A Caquéza, on change les mules louées à Bogotá et on en prend d'autres pour Quétamé et Villavicensio. Nous étions pressés; il fallut subir des conditions draconiennes.

Dès qu'on a dépassé ce triste endroit, le paysage s'anime. Des oiseaux, des papillons nouveaux, des fleurs que je n'avais pas encore observées nous surprennent agréablement. Les sobralias me charment avec leurs grands périanthes roses et transparents, qu'un souffle ternirait. Les gesnériacées et les fougères abondent.

Déjà les terrains métamorphiques ont succédé aux grès et aux schistes, et le chaos des syénites, des porphyres et des silex mélangés contraste avec la régularité des strates supérieures. Chaque québrada nous offre un musée géologique dans ses cailloux roulés.

A six heures du soir, nous passons à la porte d'un rancho sur la hauteur et demandons « posada » pour la nuit. C'est Moscofio.

« *Ave Maria purissima,* » s'écrie la señora Valentina, propriétaire du lieu, bonne vieille septuagénaire qui lève les bras au ciel en voyant déboucher quatre cavaliers, deux péons et sept mules à héberger et à nourrir. Nous la tranquillisons et parvenons à nous



Cascade de Chirajara (voy. p. 62). — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

loger tous tant bien que mal. La pauvre femme met tout par écuelles, ce qui n'est pas difficile, car toutes nos recherches n'aboutissent qu'à la découverte d'une assiette pour quatre. Il n'importe : les mules sont bientôt dessellées, se roulent dans le *corral* et sont conduites au *potrero* (pré pâture entouré de palissades). Thomas procède à la cuisine, plume la poule, pèle les yucas et cuit les œufs. Les mâchoires ne tardent pas à fonctionner gaiement. Une calebasse de chocolat, battu avec le « molinillo » et couvert d'une mousse blanche et brune, complète le repas.

Pour la première fois, nous suspendons nos hamacs et dormons mal. Il faut s'habituer au *decubitus* dorsal et nous ne savons pas encore prendre la position oblique, la moins fatigante. Mais une mauvaise nuit est bientôt passé. L'aurore nous trouve à faire nos ablutions près d'une jolie source, le chocolat est de nouveau servi et nous voilà sur le chemin de Quétamé, accompagnés des bénédictions de la bonne vieille.

Nous surplombons le cours du rio Négro, qui a reçu près de nous les eaux du rio de Caquéza, dont le confluent reste longtemps en vue. Le chemin *royal* que nous suivons (les plus abominables sentiers sont tous *camino reales* en Colombie) escalade monts et collines. On aurait pu le rendre beaucoup plus doux en le faisant serpenter dans le bas de la vallée; mais les ingénieurs colombiens ont voulu prouver ici que la ligne droite est le plus long chemin d'un point à un autre.

A midi, une descente plus rapide que les autres nous conduit à la porte d'une maison de bonne apparence, au point dit « Puenté de Quétamé ». Nous sommes chez M. Pardo, un ami de M. Saenz, qui nous reçoit cordialement. Le rio Négro coule au pied de la maison; nous l'avons traversé quelques moments auparavant sur un pont de fer jeté entre deux roches solides. Déjà la température s'élève, et dans la « huerta » (jardin) du señor Pardo, je constate la présence de l'Arracacha, de la Yuca, de la Canne à sucre et du Café. C'est la « tierra templada » (terre tempérée).

Le bourg de Quétamé est situé à un kilomètre de là, sur une colline qu'on atteint par un chemin assez rapide. Son altitude est de quinze cent trente-deux mètres, sa température moyenne de 21°,5, et sa population n'arrive pas à deux mille âmes, selon les documents publiés. Je désirais y visiter les eaux thermales abondantes qu'on voit sortir près de là à fleur du sol au pied d'un cerro de roches métamorphiques, mais il fut convenu que nous ferions cette exploration au retour.

A partir de Quétamé allaient commencer les surprises. Nous plongeons désormais dans la végétation tropicale et dans la forêt vierge. Les aroïdées, les marantacées, les orchidées, les rubiacées à belles fleurs se pressent sous nos pas. La route, récemment taillée sur la corniche formidablement abrupte qui domine le rio Négro, n'est qu'une suite de festons, et le nombre des ruisseaux et quebradas qui se déversent dans la rivière devient considérable. Jusqu'à Susumuco, à quel-

ques lieues de là, j'en compte huit principales¹, que nous traversons sur des ponts de bois recouverts d'herbe, où la mule enfonce parfois son pied au risque de passer tout entière à travers.

Le 31 décembre, la nuit nous prit en arrivant à une cabane nommée San Miguel, où deux sœurs d'un âge mûr hébergent les arriéros de passage, pourvu qu'ils apportent leurs vivres. Force nous fut d'ouvrir le sac aux provisions et de préparer notre dîner, auquel l'une des deux beautés du cru ajouta bénévolement quelques galettes de maïs (*arepas*).

Une mauvaise nouvelle nous attendait au réveil. Triste jour de l'an! Les dieux se montrent décidément défavorables : nos mules sont parties... Le « potrero » des sœurs de San Miguel ne fermait pas et notre cavalerie a pris la clef des *cerros*. Thomas est désolé. Il se morigène lui-même, sans attendre nos doléances, et fait mieux : il part à la recherche du gibier disparu ; mais c'est en secouant la tête qu'il boucle son pantalon, serre les cordons de ses alparagatas et glisse une galette de maïs dans sa poche.

« Je les connais, monsieur, me dit-il, elles sont loin. Ce sont des mules *vueladoras* (qui retournent chez elles). A l'heure qu'il est, elles ont déjà fait du chemin vers Bogotá. »

C'est avec cette agréable perspective que nous passons une grande partie de la journée à attendre Thomas et à pester contre la surprise que nous réserve ce beau premier de l'an. Enfin, nous poussons un large soupir de soulagement quand, après avoir mille fois interrogé le chemin, nous apercevons le brave garçon monté sur une des bêtes et poussant les autres devant lui. Il a fait dix lieues au pas de course et revient les pieds en sang. Un verre d'eau-de-vie le remet, et pendant qu'il nous raconte comment il a rencontré les fugitives, nous les sellons rapidement et sommes bientôt loin de San Miguel (voy. p. 60).

Une très-longue côte à travers une nature de plus en plus pittoresque nous amène à la quebrada de Chirajara, encaissée profondément dans deux parois verticales couvertes de la plus riche végétation, et où les solanums forment des arbres de vingt mètres de haut et les *Calicophyllum* se révèlent à travers le feuillage par leurs bractées couleur de feu. Le torrent se précipite avec une beauté sans pareille dans la « hoya » du ravin, tapissé d'une profusion de fougères, de marantacées, de sélaginelles, de bégoniacées qui m'ont laissé dans l'esprit le plus ravissant souvenir. Du pont situé en aval de cette cascade, on jouit d'un coup d'œil que je n'ai jamais vu dépassé depuis en pittoresque et en charme. Le chemin est taillé dans le schiste mélangé de syénite et de porphyres; il suit le ravin par une plate-forme sinueuse. Sur les filets d'eau stillante qui descendent des rochers, d'innombrables papillons voltigent comme autant de fleurs animées (voy. p. 61).

A Chirajara, le chemin neuf cessait à cette époque;

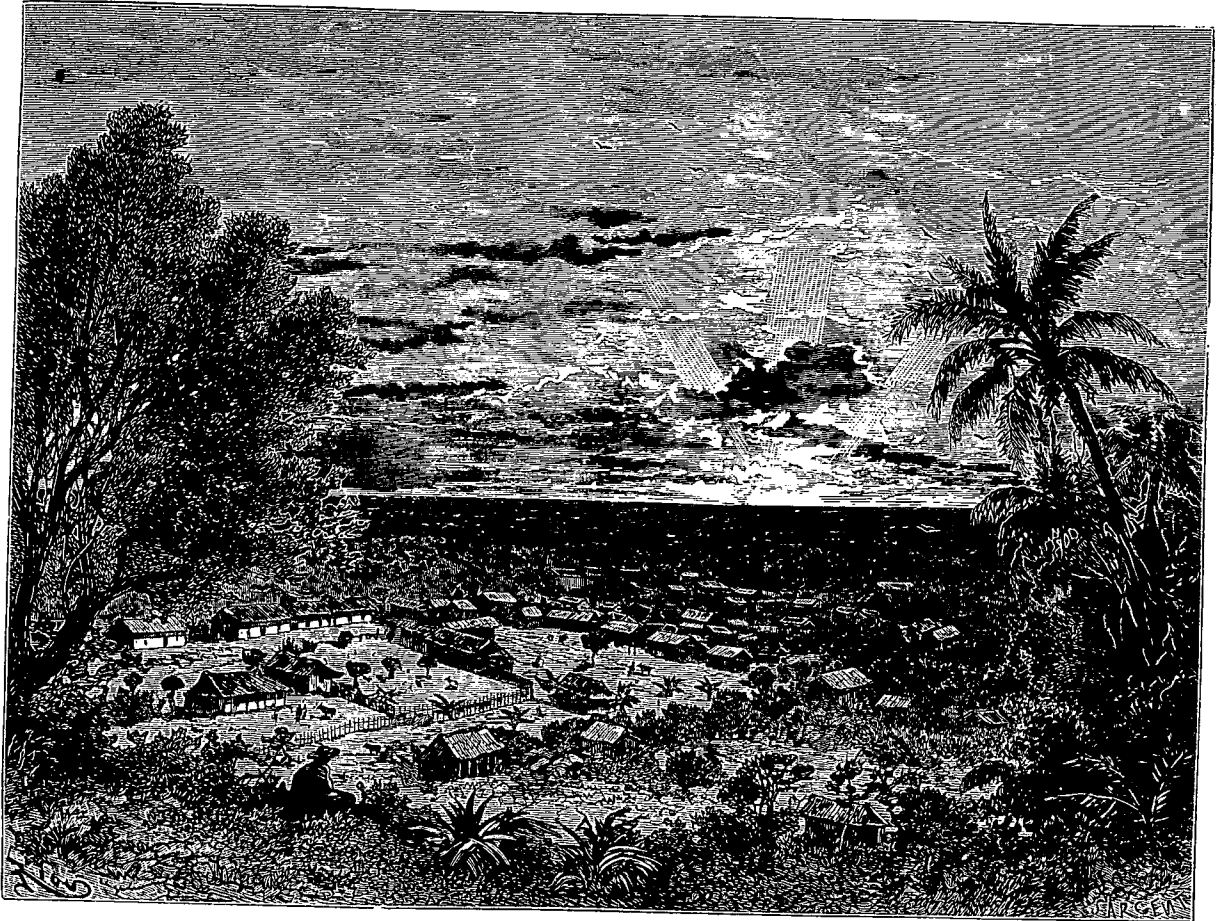
1. Ce sont les quebradas Grandé, Jolu, Naranjal, Marcélita, Blanca, Perdices, Tasajera, Susumuco.

il a dû être continué depuis lors. En attendant, il nous fut nécessaire de franchir — non sans difficulté — l'alto de ce nom pour atteindre la « mé-séta » (petite table) de Susumuco (onze cent soixante-quatre mètres), à travers des ravines et des casse-cou sans nom. De temps en temps, pour égayer la situation, des troupeaux de bœufs, allant des llanos à Bogotá, nous croisaient au risque de nous précipiter dans les fondrières. Nous étions déchirés par les épines, et nos vêtements s'effilaient en loques quand nous arrivâmes à Susumuco, où nous trouvâmes heureusement une agréable hospitalité.

Susumuco est une maison spacieuse bâtie de pou-

tres en grume et couverte de feuilles de palmier, où les voyageurs ne manquent pas de s'arrêter sur le chemin des llanos. De ce lieu partent les chercheurs de quinquina (*quineros*) qui vont fouiller les montagnes. J'ai pu interroger l'un d'entre eux.

« Il y a deux espèces de quina par ici, me dit-il, la *Q. colorada* (rouge) et la *Q. amarilla* (jaune). Celle-là est de beaucoup la meilleure. Nous partons pour quinze jours, au nombre de quatre ou cinq hommes, jamais plus. Chacun de nous porte quatre livres de *panela* (sucre brut) et deux livres de maïs. Le reste doit venir de notre chasse, c'est-à-dire presque rien, car le gibier est rare. L'instrument — sorte de hache —



Villavicencio et les llanos (voy. p. 64). — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

que nous employons et que vous voyez ici, se nomme *ahwinche* ou *machete de rozar*. Il nous sert à abattre l'arbre et à le dépouiller de son écorce.

— Et que pouvez-vous gagner dans votre quinzaine?

— Si nous revenons avec deux arrobes de quina (cinquante livres), rarement plus, nous la vendons deux piastres l'arrobe, soit quatre piastres (seize francs environ). »

Voilà au prix de quelles misères et de quel salaire ridicule ces hommes mènent l'existence la plus dure qu'on puisse concevoir, au grand profit de la santé des Européens enfiévrés!

Après avoir fait autour de Susumuco de très-belles récoltes botaniques et nous être reposés, nous partîmes pour Villavicencio, que nous devions atteindre le lendemain, après de longues montées et descentes dans les schistes ou dans l'argile détrempeée. Nos pauvres mules firent cent fois preuve d'une étonnante intelligence. Dans les bourbiers, parfois elles enfonçaient jusqu'au poitrail et se dégageaient par un vigoureux effort; ou bien si la pente était rapide et glaiseuse, elles baissaient la croupe, rassemblaient leurs quatre pieds et se laissaient glisser avec une incroyable adresse.

Successivement nous passâmes à Pipiral et à Servitá,

et arrivâmes à l'alto de Buénavista, d'où la vue sur les *llanos* me donna pour la première fois une impression de splendeur qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Les descriptions qu'on m'en avait faites étaient au-dessous de la vérité.

A nos pieds s'étalait une plaine immense, couchée à cinq cents mètres de profondeur, et s'étendant jusqu'à un horizon limité par une ligne aussi droite que celle de la mer. Les vagues, c'étaient les forêts continues que nous voyions s'étendre dans un rayon de

vingt lieues, et que des plaques jaunes, formées par les prairies naturelles, interrompaient çà et là. Ces prairies, comme en terre froide, sont nommées savanes (*sabanas*). A l'est, se déroulaient celles d'Apiai et de Yacuana, au sud celle de Québradita, et au nord les llanos de Présentado et de Cumaral, dont le fond était frangé par les collines azurées de Médina (voy. p. 63).

Les rubans argentés qui sillonnent cet océan de verdure sombre sont le rio Méta et ses tributaires : le Pajuré, le Chichiméné, le Guairiba, le rio Nègre, le



La cathédrale des llanos. — Dessin de Riou, d'après l'album de l'auteur.

Guatiquia, l'Upin, le Canéi, le Guacavia, l'Huméa, le Gasaunta, et mille ruisseaux nommés ici « caños », entourés de la plus riche végétation arborescente. Toutes ces eaux couvrent une superficie de milliers de lieues carrées, s'augmentent sans cesse des pluies abondantes attirées par les forêts, et sont emportées triomphalement à l'Orénoque par le Méta, dont l'embouchure a vingt mètres de profondeur sur deux mille mètres de largeur.

C'est après nous être enivrés de ce spectacle que

nous descendîmes à Villavencio, capitale du territoire de San Martin, où nous entrâmes le 2 janvier à quatre heures du soir. Nous étions enfin arrivés au quartier général de notre exploration des llanos, dans une région charmante, au milieu de la plus riche végétation de la terre et parmi des habitants de mœurs douces et hospitalières.

Édouard ANDRÉ.

(La suite à une autre livraison.)